



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

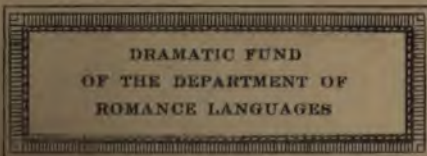
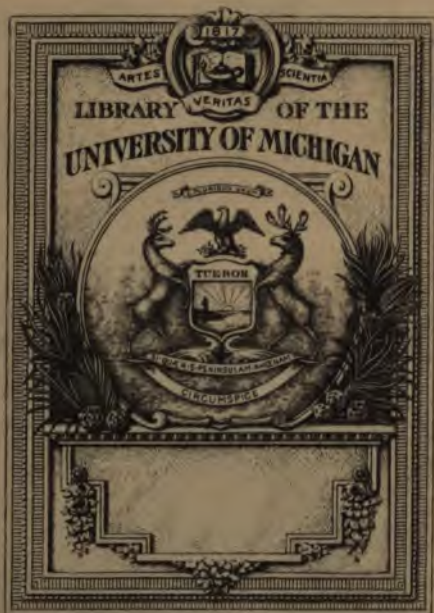
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



PQ

1211

A2

B5

125



**BIBLIOTHÈQUE
DES
THEATRES,**

Lettre G.

TOME XXI.

Pièces contenues dans ce Volume.

George Dandin.

Glorieux. (le)

Gouvernante. (la)

Grondeur. (le)

BIBLIOTHÈQUE DES THÉÂTRES,

*Composée de plus de 530 Tragédies, Comédies
Drames, Comédies-Lyriques, Comédies-
Ballets, Pastorales, Opéras-Comiques,
Pièces à Vaudevilles, Divertissemens,
Parodies, Tragi-Comédies, Parades, tant
anciennes que nouvelles.*

RECUEIL AUSSI UTILE QU'AGRÉABLE.

*On y a joint les Anecdotes concernant toutes les
Pièces qui ont été jouées tant à Paris qu'en Pro-
vince; les noms de tous les Auteurs, Poètes ou
Musiciens, qui ont travaillé pour tous nos Théâ-
tres, des Acteurs ou Actrices célèbres qui ont
joués à tous nos Spectacles, avec un Jugement
de leurs Ouvrages & de leurs talens.*

Lettre G.

T O M E X X I.



A P A R I S,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire,
rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.

1784



am 71
byd. Rom. Lang.
3.7.128

GEORGE DANDIN,

OU

LE MARI CONFONDU,

COMÉDIE,

Par J. B. P. DE MOLIERE.

Représenté pour la première fois, pour le
Roi, à Versailles, le 15 de Juillet 1668;
& depuis donnée au Public à Paris, sur
le Théâtre du Palais Royal, le 9 Novem-
bre de la même année 1668,

Par la troupe du R O I.

27-58



PERSONNAGES.

GEORGE DANDIN, riche Payſan,
Mari d'Angélique.

ANGELIQUE, Femme de George Dandin, & Fille de M. de Sotenville.

M. de SOTENVILLE, Gentilhomme
Campagnard, Pere d'Angélique.

Mad. De SOTENVILLE, ſa Femme.

CLITANDRE, Amoureux d'Angélique.

CLAUDINE, Suivante d'Angélique.

LUBIN, Payſan, ſervant Clitandre.

COLIN, Valet de George Dandin.

La Scène eſt devant la Maiſon de George Dandin.



GEORGE DANDIN,
O U
LE MARI CONFONDU,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GEORGE DANDIN, *seul.*

AH! qu'une femme Demoiselle est une étrange affaire, & que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les Payfans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition, & s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un Gentilhomme. La Noblesse de soi est bonne : c'est une chose considérable assurément, mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstan-

6 **GEORGE DANDIN,**

GEORGE DANDIN.

Pourquoi ?

LUBIN.

Mon Dieu , parce.

GEORGE DANDIN.

Mais encore.

LUBIN.

Doncement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN.

Point , point.

LUBIN.

C'est que je viens de parler à la Maitresse du logis de la part d'un certain Monsieur qui lui fait les doux yeux , & il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous ?

GEORGE DANDIN.

Où.

LUBIN.

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît , & je vous prie au moins de ne pas dire que vous m'avez vu.

GEORGE DANDIN.

Je n'ai garde.

LUBIN.

Je suis bien-aîsé de faire les choses secrètement comme on m'a commandé.

GEORGE DANDIN.

Je bien faire.

LUBIN.

Le mari , à ce qu'ils disent , est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme , & il ferdit le diable à quatre si cela venoit à ses oreilles. Vous comprenez bien.

GEORGE DANDIN.

Fort bien.

LUBIN.

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN.

Sans doute.

LUBIN.

On le veut tromper tout doucement. Vous en-
dez bien.

GEORGE DANDIN.

Le mieux du monde.

LUBIN.

Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui , vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien.

GEORGE DANDIN.

Assurément. Hé comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans ?

LUBIN.

C'est le Seigneur de notre pays , Monsieur le Vicomte de chose.... Foin , je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là , Monsieur Cli.... Clitandre.

8 **GEORGE DANDIN,**

GEORGE DANDIN.

Est-ce ce jeune Courtisan , qui demeure....

LUBIN.

Oui. Auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, à part.

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi : j'avois bon nez , sans doute , & son voisinage déjà m'avoit donné quelque soupçon.

LUBIN.

Taigué , c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois piéces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle , & qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien , & ce qu'est , au prix de cela , une journée de travail , où je ne gagne que dix sols.

GEORGE DANDIN.

Hé bien , avez-vous fait votre message ?

LUBIN.

Oui , j'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine , qui , tout du premier coup , a compris ce que je vou-
lois , & qui m'a fait parler à sa Maitresse.

GEORGE DANDIN, à part.

! coquine de servante.

LUBIN.

Morguène cette Claudine-là est tout-à-fait jolie, elle a gagné mon amitié, & il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN.

Mais, quelle réponse a fait la Maitresse à ce Monsieur le courtisan ?

LUBIN.

Elle m'a dit de lui dire.... attendez, je ne fais si je me souviendrai bien de tout cela : Qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, & qu'à cause de son mari qui est fantasque, il garde d'en rien faire paroître, & qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, *à part.*

Ah ! pendarde de femme.

LUBIN.

Téliguëne cela sera drôle, car le mari ne le doutera point de la manigance, voilà ce qui est de bon. Et il aura un pied de nez, avec sa jalousie. Est-ce pas ?

GEORGE DANDIN.

Cela est vrai.

LUBIN.

Adieu. Bouche cousue au moins ! Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas ?

A 5

10 *GEORGE DANDIN,*
GEORGE DANDIN.

Oui, oui,

LUBIN.

Pour moi je vais faire semblant de rien , je suis un
fin matois , & l'on ne diroit pas que j'y touche.

S C E N E I I I .

GEORGE DANDIN , seul.

HÉ bien ; George Dandin , vous voyez de quel
air votre femme vous traite. Voilà ce que c'est d'avoir
voulu épouser une Demoiselle ; l'on vous accommode
de toutes pieces , sans que vous puissiez vous venger ,
& la Gentilhommerie vous tient les bras liés. L'éga-
lité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari
la liberté du ressentiment , & si c'étoit une Payllanne ,
vous auriez maintenant toutes vos coudées franches
à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais
vous avez voulu tâter de la Noblesse , & il vous en-
nuoyoit d'être maître chez vous. Ah ! j'enrage de tout
mon cœur , & je me donneroïs volontiers des soufflets.
Quoi ! écouter impudemment l'amour d'un Dämoi-
seau , & y promettre en même temps de la corres-
pondance ? Morbleu , je ne veux point laisser passer
une occasion de la forte. Il me faut de ce pas aller
faire mes plaintes au pere & à la mere , & les rendre
moins à telle fin que de raison , des sujets de cha-
in & de ressentiment que leur fille me donne. Mais
voici l'un & l'autre fort à propos.

SCÈNE IV.

M. ET Mad. DE SOTENVILLE,
GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE.

QUEST-CE, mon gendre ? vous me paraîtez
troublé.

GEORGE DANDIN.

Aussi en ai-je du sujet , &c.,...

Mad. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, notre gendre, que vous avez peu de
civilité de ne pas saluer les gens quand vous les ap-
prochez.

GEORGE DANDIN.

Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres
choses en tête, &c....

Mad. DE SOTENVILLE.

Encore ? Est-il possible, notre gendre, que vous
sachiez si peu votre monde, & qu'il n'y ait pas
moyen de vous instruire de la manière qu'il faut
vivre parmi les personnes de qualité ?

GEORGE DANDIN.

Comment ?

Mad. DE SOTENVILLE.

Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle-mère, & ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire Madame ?

GEORGE DANDIN.

Parbleu, si vous m'appellez votre gendre, il me semble que je puis vous appeller ma belle-mère.

Mad. DE SOTENVILLE.

Il y a fort à dire, & les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot là, avec une personne de ma condition ; que tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, & que vous devez vous connoître.

M. DE SOTENVILLE.

C'en est assez mamour, laissons cela.

Mad. DE SOTENVILLE.

Mon Dieu, Monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, & vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, pardonnez-moi, on ne peut point me faire de leçons là-dessus, & j'ai sçu montrer en maintes actions de vigueur, que je ne suis pas homme à démordre jamais d'un pouce de ma raison. Mais il suffit de lui avoir donné un soufflet. Sachons un peu, mon gendre, vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN.

Puisqu'il faut parler catégoriquement, je vous dirai, Monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

M. DE SOTENVILLE.

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, & qu'à ceux qui sont au dessus de nous, il faut dire Monsieur tout court.

GEORGE DANDIN,

Hé bien, Monsieur tout court, & non plus Monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

M. DE SOTENVILLE.

Tout beau, Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN.

J'enrage. Comment, ma femme n'est pas ma femme?

Mad. DE SOTENVILLE.

Oui, notre gendre, elle est votre femme; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, & c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN.

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? Eh, de grâce, mettez pour un moment votre Gentilhommerie à côté, & souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. Au diantre soit la tyrannie

GEORGE DANDIN,

GEORGE DANDIN.

bien votre fille n'est pas si difficile que cela,
s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M. DE SOTENVILLE.

liquez-vous, mon gendre, nous ne sommes
ens à la supporter dans de mauvaises actions,
serons les premiers, sa mere & moi, à vous
la justice.

Mad. DE SOTENVILLE.

n'entendons point raillerie sur les mariages
nneur, & nous l'avons élevée dans toute la
possible.

GEORGE DANDIN.

se que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici
ain Courtisan que vous avez vu, qui est
ux d'elle à ma barbe, & qui lui a fait faire
testations d'amour, qu'elle a très-humaine-
coutées.

Mad. DE SOTENVILLE.

de Dieu, je l'étrangerois de mes propres
s'il falloit qu'elle forçât de l'honnêteté de

M. DE SOTENVILLE.

eu, je lui passerois mon épée au travers du
elle & au galant, si elle avoit forcé à son

GEORGE DANDIN.

il dit ce qui se passe pour vous faire mes
je vous demande raison de cette affaire-là.

M. DE SOTENVILLE.

Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, & je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais êtes-vous bien sûr aussi de ce que vous nous dites ?

GEORGE DANDIN.

Très-sûr.

M. DE SOTENVILLE.

Prenez bien garde au moins, car entre Gentils-hommes, ce sont des choses chatouilleuses, & il n'est pas question d'aller faire ici un pas de Clerc.

GEORGE DANDIN.

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

M. DE SOTENVILLE.

Maniour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

MAD. DE SOTENVILLE.

Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sotte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné ?

M. DE SOTENVILLE.

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, & ne vous mettez pas en peine, vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN.

Le voici qui vient vers nous.

SCENE V.

M. DE SOTENVILLE, CLITANDRE,
GEORGE DANDIN.

M. DE SOTENVILLE

Monsieur, suis-je connu de vous ?
CLITANDRE

Non pas que je sache, Monsieur.

M. DE SOTENVILLE

Je m'appelle Monsieur de Sotenville.

CLITANDRE

Je m'en réjouis fort.

M. DE SOTENVILLE

Mon nom est connu à la Cour, & j'eus l'honneur
dans ma jeunesse de me signaler des premiers à
l'arrière-ban de Nancy.

CLITANDRE.

A la bonne heure.

M. DE SOTENVILLE

Monsieur, mon père Jean-Gilles de Sotenville
en va d'assister en personne au grand siège
ven.

CLITANDRE

oui.

M. DE SOTENVILLE.

Et j'ai eu un aïeul Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer,

CLITANDRE.

Je le veux croire.

M. DE SOTENVILLE.

Il m'a été rapporté, Monsieur, que vous aimez & poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse; & pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE.

Qui moi?

M. DE SOTENVILLE.

Oui. Et je suis bien-aïse de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE.

Voilà une étrange médifance! Qui vous a dit cela, Monsieur?

M. DE SOTENVILLE.

Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE.

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme. Me croyez-vous capable, Monsieur, d'une action aussi lâche que celle là? Moi aimer une jeune & belle personne, qui a l'honneur d'être la fille de Monsieur le Baron de Sotenville? Je vous révère trop pour cela, & suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'avez dit, est un sot.

20 GEORGE DANTON.

M. DE SOTENVILLE

Amicalement.

GEORGE DANTON.

Oui.

CLITANDRE

C'est un homme de bien.

M. DE SOTENVILLE

Répondre.

GEORGE DANTON.

Répondre.

CLITANDRE

Si je favorise un homme de bien, je favorise un
vrai patriote de France.

M. DE SOTENVILLE

Souvenez-vous de moi.

GEORGE DANTON.

Est-ce tout, Monsieur ?

CLITANDRE

Est-ce tout, Monsieur ?

M. DE SOTENVILLE

Oui, c'est tout ce qu'il y a de bien.

CLITANDRE

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de
vous appartenir, & sans cela je lui apprendrais bien
à tenir de pareils discours d'une personne comme
moi.

SCÈNE VI.

M. & Mad. DE SOTENVILLE,
ANGELIQUE, CLITANDRE,
GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

M. DE SOTENVILLE.

POUR ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE.

Est-ce donc vous, Madamé, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous ?

ANGELIQUE.

Moi, & comment lui aurois-je dit ? Est-ce que cela est ? Je voudrois bien le voir vraiment que vous fussiez amoureux de moi. Jouez vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours pour voir à tous les détours des Amans. Essayez un peu par plaisir à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai pour que je parle de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous ferez tout comme moi.

20 **GEORGE DANDIN,**

M. DE SOTENVILLE

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN.

Quoi ?

CLITANDRE.

C'est un coquin & un maraudeur.

M. DE SOTENVILLE.

Répondez.

GEORGE DANDIN.

Répondez vous-même.

CLITANDRE.

Si je savais qui ce peut être je lui donnerois en
votre présence de l'épée dans le ventre.

M. DE SOTENVILLE.

Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN.

Elle est toute soutenue, il est vrai.

CLITANDRE.

Est ce votre gendre Monsieur, qui....

M. DE SOTENVILLE.

Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE.

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de
vous appartenir, & sans cela je lui apprendrois bien
à tenir de pareils discours d'une personne comme
moi.

SCÈNE VI.

M. & Mad. DE SOTENVILLE,
ANGELIQUE, CLITANDRE,
GEORGE DANDIN, CLAUDINE.

M. DE SOTENVILLE.

POUR ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose ! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE.

Est-ce donc vous, Madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous ?

ANGELIQUE.

Moi, & comment lui aurois-je dit ? Est-ce que cela est ? Je voudrais bien le voir vraiment que vous fussiez amoureux de moi. Jouez vous-y, je vous en prie, vous trouverez à qui parler. C'est une chose que je vous conseille de faire. Ayez recours pour voir à tous les détours des Amans. Essayez un peu par plaisir à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les momens que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai pour me parler de votre amour. Vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

24 GEORGE DANDIN,

noïse. Mais je vous connois il y a long-temps , & vous êtes une déflaïce.

CLAUDINE.

Madame , est-ce que....

GEORGE DANDIN.

Taisez-vous , vous dis-je ; vous pourriez bien porter la folle - enclere de tous les autres. Et vous n'avez point de pere Gentilhomme.

ANGÉLIQUE.

C'est une imposture si grande , & qui me touche si fort au cœur , que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre ; cela est bien horrible d'être accusée par un mari lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire. Hélas ! si je suis blâmable de quelque chose , c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE.

Affurément.

ANGÉLIQUE.

Tout mon malheur est de le trop considérer , & plutôt au Ciel que je fusse capable de souffrir , comme il dit , les galanteries de quelqu'un , je ne serois pas tant à plaindre. Adieu , je me retire , & je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

Mad. DE SOTENVILLE.

Allez , vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE.

Par ma foi , il mériteroit qu'elle lui fit dire vrai ,
i j'étois en sa place je n'y marchanderois pas.
Oui,

Oui, Monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma Maitresse. Pouffez, c'est moi qui vous le dis, ce sera fort bien employé, & je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

M. DE SOTENVILLE.

Vous mériterez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là, & votre procédé met tout le monde contre vous.

Mad. DE SOTENVILLE.

Allez, songez à mieux traiter une Demoiselle bien née, & prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bevue.

GEORGE DANDIN.

J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

CLITANDRE.

Monsieur, vous voyez comme j'ai été fausement accusé. Vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, & je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait.

M. DE SOTENVILLE.

Cela est juste, & c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Comment satisfaction ?

B

26 GEORGE DANDIN,

M. DE SOTENVILLE.

Oui. Cela se doit dans les règles pour l'av
tort accusé.

GEORGE DANDIN.

C'est une chose moi dont je ne demeure
d'accord de l'avoir à tort accusé, & je fais
ce que j'en pense.

M. DE SOTENVILLE.

Il n'importe. Quelque pensée qui vous
rester, il a nié, c'est satisfaire les personnes
l'on n'a nul droit de se plaindre de tout bon
qui se dédit.

GEORGE DANDIN.

Si bien donc que si je le trouvois couché avec
femme, il en seroit quitte pour se dédire.

M. DE SOTENVILLE.

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses
je vous dis.

GEORGE DANDIN.

Moi, je lui ferai encore des excuses après...

M. DE SOTENVILLE.

Allons, vous dis-je. Il n'y a rien à balancer
vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop fa
puisque c'est moi qui vous conduit.

GEORGE DANDIN.

Je ne saurois,...

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu, mon gendre, ne m'échauffez pas la bile, je me mettrois avec lui contre vous. Allons. Laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin!

M. DE SOTENVILLE.

Votre bonnet à la main le premier, Monsieur est Gentilhomme, & vous ne l'êtes pas..

GEORGE DANDIN.

J'enrage.

M. DE SOTENVILLE.

Répétez après moi. Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Je vous demande pardon.

Ha! Il voit que son gendre fait difficulté de lui obéir.

GEORGE DANDIN.

Je vous demande pardon.

M. DE SOTENVILLE.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN.

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

18 *GEORGÉ DANDIN,*

M. DE SOTENVILLE.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous con-
noître.

GEORGE DANDIN.

C'est que je n'avois pas l'honneur de vous con-
noître.

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous prie de croire.

GEORGE DANDIN.

Et je vous prie de croire.

M. DE SOTENVILLE.

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme
qui me veut faire cocu?

M. DE SOTENVILLE.

Il le menace encore.

Ah!

CLITANDRE.

Il suffit, Monsieur.

M. DE SOTENVILLE.

Non, je veux qu'il acheve, & que tout aille dans
les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN.

Que, que, que je suis votre serviteur.

CLITANDRE.

Monfieur, je fuis le votre de tout mon cœur ;
& je ne fonge plus à ce qui s'eft paflé. Pour vous.
Monfieur, je vous donne le bon jour, & fuis fâché
du petit chagrin que vous avez eu.

M. DE SOTENVILLE.

Je vous baife les mains, & quand il vous plaira je
vous donnerai le divertiffement de courre un lièvre.

CLITANDRE.

C'eft trop de graces que vous me faites.

M. DE SOTENVILLE.

Voilà, mon gendre, comme il faut pouffer les
choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans
une famille qui vous donnera de l'appui, & ne
souffrira point que l'on vous faffe aucun affront.



SCÈNE VII.

GEORGE DANDIN.

AH! que je... vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin, vous l'avez voulu, cela vous sied fort bien, & vous voilà ajusté comme il faut, vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le pere & la mere, & je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

Fin du premier Acte.

A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.**CLAUDINE, LUBIN.****CLAUDINE.**

OUI, j'ai bien deviné qu'il falloit que cela vînt de toi, & que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre Maître.

LUBIN.

Par ma foi je n'en ai touché qu'un petit mot en passant à un homme, afin qu'il ne dit point qu'il m'avoit vu sortir, & il faut que les gens en ce pays-ci soient de grands babillards.

CLAUDINE.

Vraiment ce Monsieur le Vicomte a bien choisi son monde que de te prendre pour son Ambassadeur, & il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN.

Va, une autre fois je serai plus fin, & je prendrai mieux garde à moi.

B.

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

... ET ENFIN LE LIEU. ...

CLAUDINE.

A la bonne heure.

LUBIN.

Je me sens tout tribouiller le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE.

Je m'en réjouis.

LUBIN.

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie ?

CLAUDINE.

Je fais comme font les autres.

LUBIN.

Vois-tu, il ne faut point tant de beure pour faire un quatteron. Si tu veux tu seras ma femme, je ferai ton mari, & nous serons tous deux mari & femme.

CLAUDINE.

Tu serois peut-être jaloux comme notre Maître.

LUBIN.

Point.

CLAUDINE.

Pour moi je hais les maris soupçonneux, & j'en veux un qui ne s'épouvante de rien, un si plein de confiance, & sûr de ma chasteté, qu'il nte vit sans inquiétude au milieu de trente hommes.

LUBIN.

Hé bien, je ferai tout comme cela.

B.

34 GEORGE DANDIN,

CLAUDINE.

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme , & de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon , cela nous fait songer à mal , & ce sont souvent les maris qui avec leurs vacarmes se font eux-mêmes ce qu'ils font.

LUBIN.

Hé bien , je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE.

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion , nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut , & il est comme ceux qui nous ouvrent leur bourse & nous disent , prenez. Nous en usons honnêtement , & nous nous contentons de la raison. Mais ceux qui nous chicanent , nous nous efforçons de les tondre , & nous ne les épargnons point.

LUBIN.

Va. Je serai de ceux qui ouvrent leur bourse , & tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE.

Hé bien , bien , nous verrons.

LUBIN.

Viens-donc ici , Claudine.

CLAUDINE.

veux-tu ?

LUBIN.

Et, te dis-je.

CLAUDINE.

Ah ! doucement. Je n'aime pas les patineurs.

LUBIN.

Eh ! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE.

Laisse-moi-là, te dis je, je n'entends pas raillerie.

LUBIN.

Claudine.

CLAUDINE.

Ah !

LUBIN.

Ah ! que tu es rude à pauvre gens. Et que cela est mal-honnête de refuser les personnes. N'as-tu point de honte d'être belle, & de ne vouloir pas qu'on te caresse ? Eh là.

CLAUDINE.

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN.

Oh la farouche. La sauvage. Fi, pour la vitaine qui est cruelle.

CLAUDINE.

Tu t'émancipes trop.

LUBIN.

Qu'est-ce que cela te coûteroit de me laisser faire ?

CLAUDINE.

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN.

Un petit baiser seulement en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE.

Je suis votre Servante.

LUBIN.

Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins.

CLAUDINE.

Eh que nenni. J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t'en, & dis à Monsieur le Vicomte que j'aurai oin de rendre son biller.

LUBIN.

Adieu beauté rude asnière.

CLAUDINE.

Le mot est amoureux.

LUBIN.

Adieu rocher, caillou, pierre-de-taille, & tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE.

Je vais remettre aux mains de ma Maitresse... Mais la voici avec son Mari, éloignons-nous, & attendons qu'elle soit feute.



SCÈNE II.

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE,
CLITANDRE.

GEORGE DANDIN.

NON, non, on ne m'abuse pas avec tant de facilité, & je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, & votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

CLITANDRE *au fond du Théâtre.*

Ah ! là voilà. Mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN.

Au travers de toutes vos grimaces, j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, & le peu de respect que vous avez pour le nœud qui vous joint. (*Clitandre & Angélique se saluent.*) Mon Dieu, laissez-là votre révérence, ce n'est pas de ces sortes de respects dont je vous parle, & vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer, en aucune façon.

GEORGE DANDIN.

Je fais votre pensée, *Clitandre & Angélique se resaluent.* Et connois.... Encore ? ah, ne raillons

38 GEORGE DANDIN,

pas davantage ! je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, & le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne. J'entens parler de celui que vous devez à des noms aussi vénérables que le sont ceux du mariage. *Angélique fait signe à Clitandre.* Il ne faut point lever les épaules, & je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE.

Qui songe à lever les épaules ?

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, nous voyons clair. Je vous dis encore une fois que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toute sorte de respect, & que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. *Angélique fait signe de la tête.* Oui, oui, mal fait à vous, & vous n'avez que faire de hocher la tête, & de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE.

Moi ! je ne fais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN.

Je le fais fort bien moi, & vos mépris me sont connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche, & la famille des Dandins ...

CLITANDRE,

Derrière Angélique sans être aperçu de Dandin.

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

Quoi? Je ne dis mot.

GEORGE DANDIN *tourne autour de sa femme & Citandre se retire en faisant une grande révérence à George Dandin.*

Le voilà qui vient roder autour de vous.

ANGÉLIQUE.

Hé bien est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN.

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les Galans n'obsèdent jamais que quand on le veut bien : il y a un certain air doucereux qui les attire ainsi que le miel fait les mouches, & les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE.

Moi les chasser? & par quelle raison? je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite, & cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN.

Oui. Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

ANGÉLIQUE.

Le personnage d'un honnête homme qui est bien-aisé de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet Ce n'est pas là mon conte, & les Dandins ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE.

Oh, les Dandins s'y accoutumeront s'ils veulent. Car pour moi je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, & de m'enterrer tout-vive dans un mari. Comment, parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, & que nous rompions tout commerce avec les vivans, c'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de Messieurs les maris, & je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissemens, & qu'on ne vive que pour eux. Je me mocque de cela, & ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN.

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement ?

ANGÉLIQUE.

Moi ? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, & vous me l'avez arrachée. M'avez-vous avant le mariage demandé mon consentement, & si je voulois bien de vous ? Vous n'avez consulté pour cela que mon pere, & ma mere, ce sont eux proprement qui vous ont épousé, & c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, & que vous avez prise sans consulter mes sentimens, je prétens n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, & je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse ; prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau

monde, & goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-v pour votre punition, & rendez graces au Ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN.

Oui ! c'est ainsi que vous le prenez. Je suis votre mari, & je vous dis que je n'entens pas cela.

ANGÉLIQUE.

Moi je suis votre femme, & je vous dis que je l'entens.

GEORGE DANDIN.

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, & le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah ! allons, George Dandin, je ne pourrois me retenir, & il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE III.

CLAUDINE, ANGÉLIQUE.

CLAUDINE.

J'AvOIS, Madame, impatience qu'il s'en allât pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE.

Voyons. *Elle lit bas.*

42 *GEORGE DANDIN,*

CLAUDINE à part.

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui écrit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE.

Ah, Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante ! que dans tous leurs discours & dans toutes leurs actions les gens de Cour ont un air agréable, & qu'est-ce que c'est auprès d'eux que nos gens de Province ?

CLAUDINE.

Je crois qu'après les avoir vus, les Dandins ne vous plaisent gueres.

ANGÉLIQUE.

Demeure ici, je m'en vais faire la réponse.

CLAUDINE.

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici....

SCÈNE IV.

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE.

CLAUDINE.

*V*RAIMENT, Monsieur, vous avez pris là un
belle messager.

CLITANDRE.

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je fais que tu m'as rendus. (*Il fouille dans sa poche.*)

CLAUDINE.

Eh ! Monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, Monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là, & je vous rends service, parce que vous le méritez, & je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE.

Je te suis obligé. (*Il lui donne de l'argent.*)

LUBIN.

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela que je le mette avec le mien.

CLAUDINE.

Je te le garde aussi bien que le baïsser.

CLITANDRE.

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle Maïresse?

CLAUDINE.

Oui, elle est allée y répondre.

CLITANDRE.

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir?

CLAUDINE.

Oui, venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

44 GEORGE DANDIN,

CLITANDRE.

Mais le trouvera-t-elle bon, & n'y a-t-il rien à risquer ?

CLAUDINE.

Non, non, son mari n'est pas au logis, & puis, ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager, c'est son pere & sa mere, & pourvu qu'ils soient prévenus, tout le reste n'est point à craindre.

LUBIN.

Taftiguenne que j'ai là une habile femme ! elle a de l'esprit comme quatre.

SCÈNE V.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

VOICI mon homme de tantôt. Plût au Ciel qu'il put se résoudre à vouloir rendre témoignage au pere & à la mere de ce qu'ils ne veulent point croire.

LUBIN.

Ah ! vous voilà, Monsieur le babillard, à qui j'avois tant recommandé de ne point parler, & qui me l'aviez tant promis. Vous êtes donc un causeur, & vous allez redire ce que l'on vous dit en secret.

GEORGE DANDIN.

Moi ?

LUBIN.

Oui, Vous avez été tout rapporter au mari. Et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien-ai'e de savoir que vous avez de la langue, & cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN.

Écoute, mon ami.

LUBIN.

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurois conté ce qui se passe à cette heure, mais pour votre punition vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN.

Comment? Qu'est-ce qui se passe?

LUBIN.

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé, vous n'en tâterez plus, & je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN.

Arrête un peu.

LUBIN.

Point.

GEORGE DANDIN.

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN.

Nennin, nennin, vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN.

Non, ce n'est pas cela.

SECRET - 14215

— — —

— JOURNAL OF THE — THE WEST VIRGINIAN

DATE: 12/14/80

... ..

—

~~THE FOLLOWING IS A SUMMARY OF THE INFORMATION RECEIVED FROM THE
BUREAU OF INVESTIGATION ON THE MATTER OF THE ALLEGED
RECENTLY ADVISED THAT HE HAD BEEN IN CONTACT WITH THE
INDIVIDUALS WHO WERE ASSAULTED BY THE SUBJECTS.~~

三三三三三 九九九九九

Abstract

33.

10

11-2-2015

SECRET

— 330 —

— 252 —

— — — — —

SECRET

Je n'ai pu me servir avec cet inconvénient de la pensée que j'avais. Mais si nosres avis au m. n. n. échappé seroit la même chose à l'égard de l'avis chez moi, seroit pour avoir raison aux yeux du père & de la , & par conséquent principalement de l'effronterie de la fille. Le mal de tout cela, c'est que je ne fais point faire pour profiter d'un tel avis. Si je

Je n'ai pu me servir avec cet inconvénient de la pensée que j'avais. Mais si nosres avis au m. n. n. échappé seroit la même chose à l'égard de l'avis chez moi, seroit pour avoir raison aux yeux du père & de la , & par conséquent principalement de l'effronterie de la fille. Le mal de tout cela, c'est que je ne fais point faire pour profiter d'un tel avis. Si je

rentre chez moi , je ferai évader le drôle , quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur , je n'en serai point cru à mon serment , & l'on me dira que je rêve. Si d'autre part je vais querir beau-pere & belle-mere sans être sûr de trouver chez moi le Galant , ce sera la même chose , & je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrois-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore ? Ah ! Ciel ! il n'en faut plus douter & je viens de l'apperevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie , & pour achever l'avanture il fait venir à point nommé les Juges dont j'avois besoin.

SCÈNE VII.

MONSIEUR ET MADAME DE
SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

ENFIN vous ne m'avez pas voulu croire tantôt , & votre fille l'a emporté sur moi. Mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode , & Dieu merci mon déshonneur est si clair maintenant , que vous n'en pourrez plus douter.

M. DE SOTENVILLE.

Comment , mon Gendre , vous êtes encore là-dessus.

SECRET JAN 28 1954

REFERENCE LIST

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

[illegible]

FROM YOUR OFFICE REPORT A COPY :

SECRET

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

SECRET

WE WERE ALSO VERY HAPPY TO HAVE THOSE INTER-
VIEW

SECRET

Don't think of me as the one who's not the same.

~~WFO~~ 23 FEB 1965

THE WOMEN WERE DANCE WHILE THERE IN THE PENTECOST
CITY OF GOD.

SECRET//NOFORN

Not, because - that is what the FBI has said
of the issue in the country.

WILSON SCIENTIFIC

Point de vue. - **Aspect externe. -** **Intérieur à saisir.**

4. LE POTENTIEL

1. Identify the three main activities that

GEORGE DANFEN.

Martín del Puerto de San Juan.

MA. DE SOTENVILLE.

WERTH VOMIS CEE VOMIS AVEZ ÉPOUSÉ UNE DEMOI-

GEORGE DANDIN.

GEORGE DANDIN.

m'en souviens assez, & ne m'en souviendra
trop.

M. DE SOTENVILLE.

vous vous en souvenez, songez donc à parler
avec plus de respect.

GEORGE DANDIN.

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus
tèrement? Quoi! parce qu'elle est Demoiselle,
et qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui
s'offre, sans que j'ose souffler?

M. DE SOTENVILLE.

n'avez-vous donc, & que pouvez-vous dire?
n'avez-vous pas vu ce matin qu'elle s'est défendue
contre celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN.

Moi. Mais vous, que pourrez-vous dire, si je
vous fais voir maintenant que le Galant est avec
elle?

Mad. DE SOTENVILLE.

avec elle?

GEORGE DANDIN.

Moi, avec elle, & dans ma maison?

M. DE SOTENVILLE.

dans votre maison?

GEORGE DANDIN.

Moi. Dans ma propre maison.

30 **GEORGE DANDIN,**

MAD. DE SOTENVILLE

Mad. est, sans cesse par vos soins etc.

M. DE SOTENVILLE

Où. L'honneur de notre famille nous est plus
cher que toute chose, & si vous êtes vrai nous
la remercions pour notre sang, & l'abandonne-
rons à votre gloire.

GEORGE DANDIN.

Vous n'avez qu'à me livrer. .

MAD. DE SOTENVILLE.

Gardez de vous tromper.

M. DE SOTENVILLE.

N'allez pas faire comme tant.

GEORGE DANDIN.

Mon Dieu, vous allez voir. Tenez. Ai-je menti?



SCÈNE VIII.

ANGÉLIQUE, CLITANDRE,
CLAUDINE, MONSIEUR ET
MADAME DE SOTENVILE,
GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

A DIEU. J'ai peur qu'on ne vous surprenne ici, & j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE.

Promettez-moi, donc, Madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE.

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN.

Approchons doucement par derrière, & tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE.

Ah! Madame, tout est perdu. Voilà votre pere & votre mere accompagnés de votre mari.

CLITANDRE.

Ah, Ciel!

C 2

LE BICHSEL D'ANTON,

ANGELIQUE

Ne faites pas semblance de rien. & ne laissez faire
 ton deus. Que vos oïez et n'ez de la sorte, après
 l'affaire de tant. & c'est ainsi que vous dissimulez
 vos sentiments. Et me vient rapporter que vous
 avez de l'amour pour moi, & que vous faites des
 efforts de ne solliciter. Me témoigne mon dévouement, &
 m'explique à vous clairement et prudence de tout le
 monde. Vous n'avez hautement le choix. & ne donnez
 place de r'avoir aucun besoin de n'offenser; &
 cependant je me ne pour vous prêter la hardiesse de
 venir avec moi ne tenez vint. de me dire que
 elle n'aime. & de ne tant tant les choses pour
 ne permettre de répondre à vos extravagances;
 comme à l'heure même à venir la fin que j'ai
 donné à un mari. & n'éloigner jamais de la
 ville que mes parents n'ont enseigné. Si mon
 père l'avait vu. Je vous apprendrai bien à tenir
 ce que vous voulez. Mais une honnête femme m'aime
 pour et sans. Elle s'en fait à l'homme l'apprentis
 et s'en fait. Je ne garde de lui et sans dire, & je
 pour vous montrer que tout est ce que je suis, j'ai
 alors le courage pour me venger moi-même des
 obstacles que l'on me fait. L'homme que vous avez
 fait n'est pas d'un Gentleman, & ce n'est pas
 un Gentleman aussi que je veux vous traiter.

(Elle prend le bâton, & bat son mari au lieu de
 Clitandre, qui met George Dandin entre deux.)

CLITANDRE.

, ah, ah, ah, ah. Doucement. Puis il s'en-

CLAUDINE.

Fort, Madame, frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE *faisant semblant de parler à Clitandre.*

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour répondre.

CLAUDINE.

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE.

Ah, mon père, vous êtes là !

M. DE SOTENVILLE.

Oui, ma fille, & je vois qu'en sagesse & en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens ça, approche toi que je t'embrasse.

Mad. DE SOTENVILLE.

Embrasse-moi aussi ma fille. Là ! je pleure de joie, & reconnois mon sang aux choses que tu viens de faire.

M. DE SOTENVILLE.

Mon gendre, que vous devez être ravi, & que cette aventure est pour vous pleine de douceurs !

C ;

MAIS D'AMÉLIE.

— VOUS AVEZ VU LA LETTRE ?
— C'EST LA MÊME CHOSE.

— SOTENVILLE.

— VOUS AVEZ VU LA LETTRE ?
— C'EST LA MÊME CHOSE.

— SOTENVILLE.

— VOUS AVEZ VU LA LETTRE ?
— C'EST LA MÊME CHOSE.

— SOTENVILLE.

— SOTENVILLE.

— VOUS AVEZ VU LA LETTRE ?
— C'EST LA MÊME CHOSE.

— SOTENVILLE.

— VOUS AVEZ VU LA LETTRE ?
— C'EST LA MÊME CHOSE.

— SOTENVILLE.

— VOUS AVEZ VU LA LETTRE ?
— C'EST LA MÊME CHOSE.

ANGÉLIQUE.

Je me retire , mon pere , pour ne me voir point obligée à recevoir ses complimens.

CLAUDINE.

Elle a raison d'être en colere. C'est une femme qui mérite d'être adorée , & vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN.

Scélérate.

M. DE SOTENVILLE.

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt , & cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu , mon gendre , vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez vous-en faire la paix ensemble , & tâchez de l'appaiser par des excuses de votre emportement.

Mad. DE SOTENVILLE.

Vous devez considérer que c'est une fille élevée à la vertu , & qui n'est point accourumée à se voir soupçonner d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis , & des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

GEORGE DANDIN.

Je ne dis mot. Car je ne gagnerois rien à parler ; jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, LUBIN.

CLITANDRE.

LA nuit est avancée, j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin !

LUBIN.

Monsieur ?

CLITANDRE.

Est-ce par ici ?

LUBIN.

Je pense que oui. Morgué, voilà une sottie nuit, d'être si noire que cela.

CLITANDRE.

Elle a tort assurément. Mais si d'un côté elle nous empêche de voir, elle empêche de l'autre que nous ne soyons vus.

LUBIN.

Vous avez raison. Elle n'a pas tant de tort. Je saurois bien savoir, Monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit.

C ;

58 *GEORGE DANDIN,*

CLITANDRE.

C'est une grande question, & qui est difficile.
Tu es curieux, Lubin.

LUBIN.

Oui. Si j'avois étudié, j'aurois été songer à des
choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE.

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtile &
pénétrant.

LUBIN.

Cela est vrai. Tenez. J'explique du Latin, quoique
jamais je ne l'aie appris, & voyant l'autre jour écrit
sur une grande porte, *Collegium*, je devinai que cela
vouloit dire Collège.

CLITANDRE.

Cela est admirable! Tu fais donc lire, Lubin?

LUBIN.

Oui. Je fais lire la lettre moulée, mais je n'ai jamais
su apprendre l'écriture.

CLITANDRE.

Nous voici contre la maison. C'est le signal que m'a
donnée Claudine.

LUBIN.

Par ma foi c'est une fille qui vaut de l'argent, &
je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE.

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN.

Monsieur, je vous suis....

CLITANDRE.

Chut. J'entens quelque bruit.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE,
CLITANDRE, LUBIN.

ANGÉLIQUE.

CLAUDINE?

CLAUDINE.

Hé bien.

ANGÉLIQUE.

Laisse la porte entre-ouverte.

CLAUDINE.

Voilà qui est fait.

CLITANDRE.

Ce sont elles. St.

ANGÉLIQUE.

St.

60 **GEORGE DANDIN,**

LUBIN.

Sr.

CLAUDEINE.

Sr.

CLITANDRE à Claudine.

Madame.

ANGÉLIQUE à Lubin.

Quoi ?

LUBIN à Angélique.

Claudine.

CLAUDEINE.

Qu'est-ce ?

CLITANDRE, ayant rencontré Claudine.

Ah ! Madame, que j'ai de joie !

LUBIN, ayant rencontré Angélique.

Claudine, ma pauvre Claudine.

CLAUDEINE à Clitandre.

Doucement, Monsieur.

ANGÉLIQUE à Lubin.

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE.

Est-ce toi, Claudine ?

CLAUDEINE.

Oui.

LUBIN.

Est-ce vous , Madame ?

ANGÉLIQUE.

Oui.

CLAUDINE.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN à *Angélique*.

Ma foi , la nuit on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE.

Est-ce pas vous Clitandre ?

CLITANDRE.

Oui , Madame.

ANGÉLIQUE.

Mon mari ronfle comme il faut , & j'ai pris ce
tems pour nous entretenir ici.

CLITANDRE.

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE.

C'est fort bien avisé.

*Ils vont s'asseoir au fond du Théâtre sur un gazon au
pied d'un Arbre.*

LUBIN.

Claudine , où est-ce que tu es.

S C E N E III.

GEORGE DANDIN, LUBIN.

GEORGE DANDIN.

J'AI entendu descendre ma femme, & je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée ? Seroit-elle sortie ?

LUBIN.

Il prend George Dandin pour Claudine.

Où es tu donc , Claudine ? Ah ! re voilà. Par ma foi ton maître est plaisamment attrappé , & je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt dont on m'a fait récit. Ta Maitresse dit qu'il ronfle à cette heure , comme tous les diantres , & il ne sait pas que Monsieur le Vicomte & elle sont ensemble pendant qu'il dort. Je voudrois bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout-à-fait risible : De quoi s'avise-t il aussi d'être jaloux de sa femme , & de vouloir qu'elle soit à lui tout seul ? C'est un impertinent , & Monsieur le Vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot , Claudine Allons , suivons les , & me donne ta petite menotte que je la baise. Ah ! que cela est doux. Il me semble que je mange des confitures.

Comme il baise la main de Dandin , Dandin la lui pousse rudement au visage.

Tableau . comme vous y allez ? Voilà ! une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN.

Qui va là ?

LUBIN.

Personne.

GEORGE DANDIN.

Il s'est & me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons ; il faut que, sans tarder, j'envoie appeler son père & sa mère, & que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Hola, Colin, Colin.

S C È N E IV.

COLIN, GEORGE DANDIN.

COLIN, à la fenêtre.

MONSIEUR.

GEORGE DANDIN.

Allons, vite, ici bas.

COLIN, en sautant par la fenêtre.

M'y voilà. On ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN.

Tu es-là ?

64. GEORGE DANDIN.

COLIN.

Oui, Monsieur.

Pendant qu'il va lui parler d'un côté, Colin va de l'autre.

GEORGE DANDIN.

Doucement. Parle bas. Écoute. Va-t-en chez mon beau-père, & ma belle-mère, & dis que je les prie très-instamment de venir tout-à-l'heure ici. Entens-tu? Eh? Colin, Colin.

COLIN, *de l'autre côté.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Où diable es-tu?

COLIN.

Ici.

GEORGE DANDIN.

Comme ils se vont tous deux chercher, l'un passe d'un côté, & l'autre de l'autre.

Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi. Je dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père, & ma belle-mère, & leur dire que je les conjure de se rendre ici tout-à-l'heure. M'entens-tu bien! Réponds. Colin, Colin.

COLIN, *de l'autre côté.*

Monsieur.

GEORGE DANDIN.

Voilà un pendard qui me fera engager; viens-t'en à moi.

Ils se cognent, & tombent tous deux.

le traître ! il m'a estropié. Où est-ce que tu es ?
 che que je te donne mille coups. Je pense qu'il
 it.

COLIN.

irément.

GEORGE DANDIN.

ix-tu venir ?

COLIN.

nni ma foi.

GEORGE DANDIN.

ns , te dis-je.

COLIN.

at , vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN.

bien non. Je ne te ferai rien.

COLIN.

irément.

GEORGE DANDIN.

. Approche. Bon. Tu es bienheureux de ce
 i besoin de toi. Vas-t'en vîte de ma part prier
 beau-pere & ma belle-mere de se rendre ici le
 qu'ils pourront , & leur dis que c'est pour une
 de la dernière conséquence. Et s'ils faisoient
 e difficulté à cause de l'heure , ne manque pas
 presser , & de leur bien faire entendre qu'il est
 important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils
 Tu m'entens bien maintenant ?

COLIN.

, Monsieur.

Va vite, & reviens de m'erte. Et moi je vais courir dans ma maison attendant que. . . . Mais j'entens quelqu'un. Ne seroit-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, & me serve de l'obscurité qu'il fait.

S C È N E V.

CLITANDRE, ANGÉLIQUE,

GEORGE DANDIN, CLAUDINE,

LUBIN.

ANGÉLIQUE.

A DIEU. Il est tems de se retirer.

CLITANDRE.

Quoi ! sitôt?

ANGÉLIQUE.

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE.

Ah ! Madame, puis-je assez vous entretenir, & trouver en si peu de tems toutes les paroles dont j'ai besoin ? Il me faudroit des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens ; & je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE.

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE.

Hélas ! de quel coup me percez-vous l'ame , lorsque vous parlez de vous retirer , & avec combien de chagrin . m'allez-vous laisser maintenant.

ANGÉLIQUE.

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE.

Oui . Mais je songe qu'en me quittant , vous allez trouver un mari . Cette pensée m'assassine , & les privilèges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un Amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE.

Serez-vous assez foible pour avoir cette inquiétude , & pensez vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a ? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre , & que l'on dépend de parens , qui n'ont des yeux que pour le bien ; mais on fait leur rendre justice , & l'on se met fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN.

Voilà nos carognes de femmes.

CLITANDRE.

Ah ! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné étoit peu digne de l'honneur qu'il a reçu , & que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne , comme vous avec un homme comme lui !

GEORGE DANDIN, à part.

Mauvais maris ! Voilà comme on vous traite.

GEORGE DANDINE,

CLITANDRE.

Mais toutes les choses de ce monde sont destinées ;
Et c'est ce que vous ne pouvez pas voir avec la même
facilité.

GEORGE DANDINE.

Mais ce n'est pas elle à laquelle on changeoit
sans se rendre compte. C'est tout autre.

Mais ce n'est pas elle à laquelle on changeoit.

CLAUDINE.

Madame. Il vous vrez à dire le mal de votre
mar, séparerez-les. C'est tout autre.

CLITANDRE.

Ah, Claudine, que tu es cruelle !.

ANGELIQUE.

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE.

Il faut donc s'y résoudre puisque vous le voulez.
Mais au moins je vous conjure de ne plaindre un
peu des méchans momens que je vais passer.

ANGELIQUE.

Adieu.

LUBIN.

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bon soir ?

CLAUDINE.

Va, va, je le reçois de loin, & je t'en renvoie
un.

SCÈNE VI.

ANGÉLIQUE, CLAUDINE,
GEORGE DANDIN.

ANGÉLIQUE.

RENTRONS sans faire de bruit.

CLAUDINE.

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE.

J'ai le passe par-tout.

CLAUDINE.

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE.

On a fermé en dedans, & je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE.

Appellez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE.

Colin, Colin, Colin.

GEORGE DANDIN, *mettant la tête à la fenêtre.*

Colin, Colin? Ah! je vous y prends donc, Madame

70 **GEORGE DANDIN.**

ma femme, & vous faites des escamparivros pendant que je dors. Je fais bien-aïté de cela, & de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit.

GEORGE DANDIN.

Où? où? L'heure est bonne à prendre le frais. C'est bien plutôt le chaud, Madame la Coquine; & nous savons toute l'intrigue du rendez-vous, & du Lamoignon. Nous avons entendu votre galant entretien, & les beaux vers à ma louange que vous avez eus l'un & l'autre. Mais ma consolation c'est que je vais être vengé & que votre père & votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes, & du déreglement de votre conduite. Je les ai envoyé quérir, & ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE.

Ah, Ciel!

CLAUDINE.

Madame.

GEORGE DANDIN.

Voilà un coup sans doute où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, & j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil, & détruire vos artifices. Jusques ici vous avez tous mes accusations, étalé vos sermens, & piétre vos malversations. J'ai eu beau voir, & le dire; votre adresse toujours l'a emporté non bon droit, & toujours vous avez trouvé

moyen d'avoir raison : mais à cette fois , Dieu merci ,
es choses vont être éclaircies , & votre effronterie
era pleinement confondue.

ANGÉLIQUE.

Hé , je vous prie , faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN.

Non , non , il faut attendre la venue de ceux
que j'ai mandé , & je veux qu'ils vous trouvent dehors
à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent ,
songez , si vous voulez , à chercher dans votre tête quel-
que nouveau détour pour vous tirer de cette affaire ;
à inventer quelque moyen de r'habiller votre esca-
pade ; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les
gens & paroître innocente : quelque prétexte spécieux
de pèlerinage nocturne , ou d'amie en travail d'en-
fant que vous veniez de secourir.

ANGÉLIQUE.

Non , mon intention n'est pas de vous rien déguil-
ler. Je ne prétens point me défendre , ni vous nier
les choses , puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN.

C'est que vous voyez bien que tous les moyens
vous en sont fermés , & que dans cette affaire vous
ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de
convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE.

Oui. Je confesse que j'ai tort , & que vous avez
sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par

92 *GEORGE DANDIN.*

grace , de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parens , & de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN.

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE.

Eh , mon pauvre petit mari ! Je vous en conjure.

GEORGE DANDIN.

Ah , mon pauvre petit mari ! Je suis votre petit mari maintenant , parce que vous vous sentez prise. Je suis bien-aîsé de cela , & vous ne vous écriez jamais avinée de me dire ses nouceurs.

ANGÉLIQUE.

Tenez. Je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir ; & de me. . .

GEORGE DANDIN.

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure , & il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportemens.

ANGÉLIQUE.

De grace , laissez-moi vous dire. Je vous ~~demande~~ demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN.

Hé bien , quoi ?

ANGÉLIQUE.

est vrai que j'ai failli , je vous l'avoue encore
dis ; que votre ressentiment est juste. Que j'ai
pris

pris le tems de sortir pendant que vous dormiez , & que cette sortie est un rendez-vous que j'avois donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge ; des emporremens de jeune personne qui n'a encore rien vu , & ne fait que d'entrer au monde ; des libertés, où l'on s'abandonne sans y penser de mal , & qui sans doute dans le fond n'ont rien de...

GEORGE DANDIN.

Oui, vous le dites , & ce sont de ces choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux point m'excuser par-là d'être coupable envers vous , & je vous prie seulement d'oublier une offense , dont je vous demande pardon de tout mon cœur ; & de m'épargner en cette rencontre le déplaisir que me pourroient causer les reproches fâcheux de mon pere & de ma mere. Si vous m'accordez généreusement la grace que je vous demande , ce procédé obligeant , cette bonté que vous me ferez voir , me gagnera entierement. Elle touchera tout-à-fait mon cœur , & y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parens & les liens du mariage n'avoient pû y jeter. En un mot , elle sera cause que je renoncrai à toutes les galanteries , & n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui , je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde , & que je vous témoignerai tant d'amitié , tant d'amitié , que vous en ferez satisfait.

GEORGE DANDIN.

Ab, Crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler !

D

74 GEORGE DANDIN,

ANGÉLIQUE

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN.

Point d'affaire. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN.

Non.

ANGÉLIQUE

De grace.

GEORGE DANDIN.

Point.

ANGÉLIQUE

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN.

*Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé
vous, & que votre confusion éclaire.*

ANGÉLIQUE

*Eh, bien si vous me réduisez au désespoir, je
avertis qu'une femme en cet état est capable
de tout, & que je ferai quelque chose ici dont vous
repentirez.*

GEORGE DANDIN.

que ferez-vous, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE

*mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes ré-
sistances de ce courage que voici je me tairai su-*

GEORGE DANDIN.

Ah ! ah ! à la bonne heure.

ANGÉLIQUE.

Pas tant à la bonne heure pour vous , que vous vous imaginez. On fait de tous côtés nos différends , & les chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte , il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée ; & mes parens ne sont pas gens assurément à laisser cette mort impunie , & ils en feront sur votre personne toute la punition que leur pourront offrir , & les poursuites de la Justice , & la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous , & je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances , qui n'ait pas fait difficulté de se donner la mort , pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN.

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même , & la mode en est passé il y a long-tems.

ANGÉLIQUE.

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr ; & si vous persistez dans votre refus , si vous ne me faites ouvrir , je vous jure que tout-à-l'heure je vais vous faire voir jusques où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN.

Bagatelles , bagatelles. C'est pour me faire peur.

76 **GEORGE DANDIN,**
ANGÉLIQUE.

Hé bien , puisqu'il le faut , voici qui nous contentera tous deux , & montrera si je me moque. Ah ! c'en est fait. Fasse le Ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite , & que celui qui en est la cause reçoive un juste châtiment de la duréré qu'il a eue pour moi.

GEORGE DANDIN.

Ouais ! seroit-elle bien si malicieuse que de s'être rufée pour me faire pendre ? Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

ANGÉLIQUE.

St. Paix. Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

GEORGE DANDIN.

La méchanceté d'une femme iroit-elle bien jusques-là.

Il sort avec un bout de chandelle sans les appercevoir ; elles entrent , & aussi-tôt elles ferment la porte.

Il n'y a personne. Eh ! je m'en étois bien douté , & la pendarde s'est retirée , voyant qu'elle ne gaignoit rien après moi , ni par prieres ni par menaces. Tant mieux , cela rendra ses affaires encore plus mauvaises , & le pere & la mere qui vont venir en verront mieux son crime. Ah , ah , la porte s'est fermé. Hola ho quelqu'un. Qu'on m'ouvre promptement.

ANGÉLIQUE *à la fenêtre avec Claudine.*

Comment c'est toi ! d'où viens-tu , bon pendant !

COMÉDIE. 77

est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est prêt de paroître, & cette maniere de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE.

Cela est-il beau d'aller yvrogner toute la nuit ? & de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison ?

GEORGE DANDIN.

Comment, vous avez....

ANGÉLIQUE.

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportemens, & je m'en veux plaindre sans plus tarder à mon pere & à ma mere.

GEORGE DANDIN.

Quoi, c'est ainsi que vous osez....



73 GEORGE DANDIN,

SCÈNE VII

**MONSIEUR ET MADAME DE
SOTENVILLE, COLIN,
CLAUDINE, ANGÉLIQUE,
GEORGE DANDIN.**

ANGÉLIQUE.

*Monsieur & Madame de Sotenville sont en des habits de
soie & conduits par Colin, qui porte une lanterne.*

APPROCHEZ, de grace, & venez me faire raison
de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari
à qui le vin & la jalousie ont troublé de telle sorte la
cervelle, qu'il ne se fait plus ni ce qu'il dit ni ce qu'il
fait, & vous a lui-même envoyé querir pour vous faire
témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait
jamais ouï parler. Le voilà qui revient comme vous
voyez, après s'être fait attendre toute la nuit, & si
vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus
grandes plaintes du monde à vous faire de moi ; que
durant qu'il dormoit, je me suis dérobée d'auprès de
lui pour m'en aller courir, & cent autres contes de
même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN.

Voilà une méchante carogne.

C L A U D I N E.

Oui , il nous a voulu faire accroire qu'il étoit dans la maison , & que nous étions dehors , & c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

M. DE SOTENVILLE.

Comment , qu'est-ce à dire cela ?

Mad. DE SOTENVILLE.

Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir.

GEORGE DANDIN.

Jamais.

ANGÉLIQUE.

Non , mon pere , je ne puis pas souffrir un mari de la sorte. Ma patience est poussée à bout , & il vient de me dire cent paroles injurieuses.

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu , vous êtes un mal-honnête homme.

ANGÉLIQUE.

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traité de la façon ; & cela crie vengeance au Ciel.

GEORGE DANDIN.

Peut-on....

M. DE SOTENVILLE.

Allez , vous devriez mourir de honte.

80 **GEORGE DANDIN,**

GEORGE DANDIN.

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE.

Vous n'avez qu'à l'écouter, il va vous en conter de belles.

GEORGE DANDIN.

Je désespère.

CLAUDINE.

Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse dorer contre lui, & l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN.

Monsieur mon beau-père, je vous conjure...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous. Vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN.

Madame, je vous prie...

Mad. DE SOTENVILLE.

Fi, ne m'approchez pas. Votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN.

Souffrez que je vous...

M. DE SOTENVILLE.

Retirez-vous, vous dis-je. On ne peut vous souffrir.

COMÉDIE. 81

GEORGE DANDIN.

Permettez de grace que....

Mad. DE SOTENVILLE.

Pouas , vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin , si vous voulez.

GEORGE DANDIN.

Hé bien , oui , je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi , & que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE.

Ne voilà-t-il pas ce que je vous ai dit.

CLAUDINE.

Vous voyez quelle apparence il y a.

M. DE SOTENVILLE.

Allez. Vous vous mocquez des gens. Descendez, ma fille, & venez ici.

GEORGE DANDIN.

J'atteste le Ciel, que j'étois dans la maison, & que....

M. DE SOTENVILLE.

Taisez-vous , c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN.

Que la foudre m'écrase tout-à-l'heure si....

M. DE SOTENVILLE.

Ne nous rompez pas davantage la tête , & songez à demander pardon à votre femme.

82 *GEORGE DANDIN,*

GEORGE DANDIN.

Moi ! demander pardon ?

M. DE SOTENVILLE.

Oui pardon , & sur le champ.

GEORGE DANDIN.

Quoi ! je....

M. DE SOTENVILLE.

Corbleu , si vous me répliquez , je vous apprendrai
ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN.

Ah, George Dandin !

M. DE SOTENVILLE.

Allons, venez ma fille, que votre mari vous demande
pardon.

ANGÉLIQUE *descendue.*

Moi lui pardonner tout ce qu'il m'a dit ? Non non ,
mon pere , il m'est impossible de m'y résoudre , & je
vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne
saurois plus vivre.

CLAUDINE.

Le moyen d'y résister ?

M. DE SOTENVILLE.

Ma fille , de semblables séparations ne se font
point sans grand scandale , & vous devez vous mon-
trer plus sage que lui , & patienter encore cette fois.

COMÉDIE.

83

ANGÉLIQUE.

Comment patienter après de telles indignités? non, mon pere, c'est une chose où je ne puis consentir.

M. DE SOTENVILLE.

Il le faut, ma fille; & c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE.

Ce mot me ferme la bouche, & vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE.

Quelle douceur!

ANGÉLIQUE.

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE.

Pauvre mouton!

M. DE SOTENVILLE.

Approchez.

ANGÉLIQUE.

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien, & vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

M. DE SOTENVILLE.

Nous y donnerons ordre. Allons, mettez vous à genoux.

24 GEORGE DANDIN,

GEORGE DANDIN.

A genoux :

M. DE SOTENVILLE.

Oui à genoux , & sans tarder.

GEORGE DANDIN.

Il se met à genoux , & la chandelle à la main.

O Ciel ! Que faut-il dire ?

M. DE SOTENVILLE.

Madame , je vous prie de me pardonner.

GEORGE DANDIN.

Madame , je vous prie de me pardonner.

M. DE SOTENVILLE.

L'extravagance que j'ai faite.

GEORGE DANDIN.

L'extravagance que j'ai faite.

A part.

De vous épouser.

M. DE SOTENVILLE.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN.

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

COMÉDIE.

85

M. DE SOTENVILLE.

Prenez-y garde , & sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

Mad. DE SOTENVILLE.

Jour de Dieu , si vous y retournez , on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme , & à ceux de qui elle sort.

M. DE SOTENVILLE.

Voilà le jour qui va paroître. Adieu. Rentrez chez-vous , & songez bien à être sage. Et nous , mamour , allons nous mettre au lit.

SCÈNE VIII, & DERNIÈRE.

GEORGE DANDIN.

AH ! Je le quitte maintenant , & je n'y vois plus de remède ; lorsqu'on a comme moi épousé une méchante femme , le meilleur parti qu'on puisse prendre , c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première.

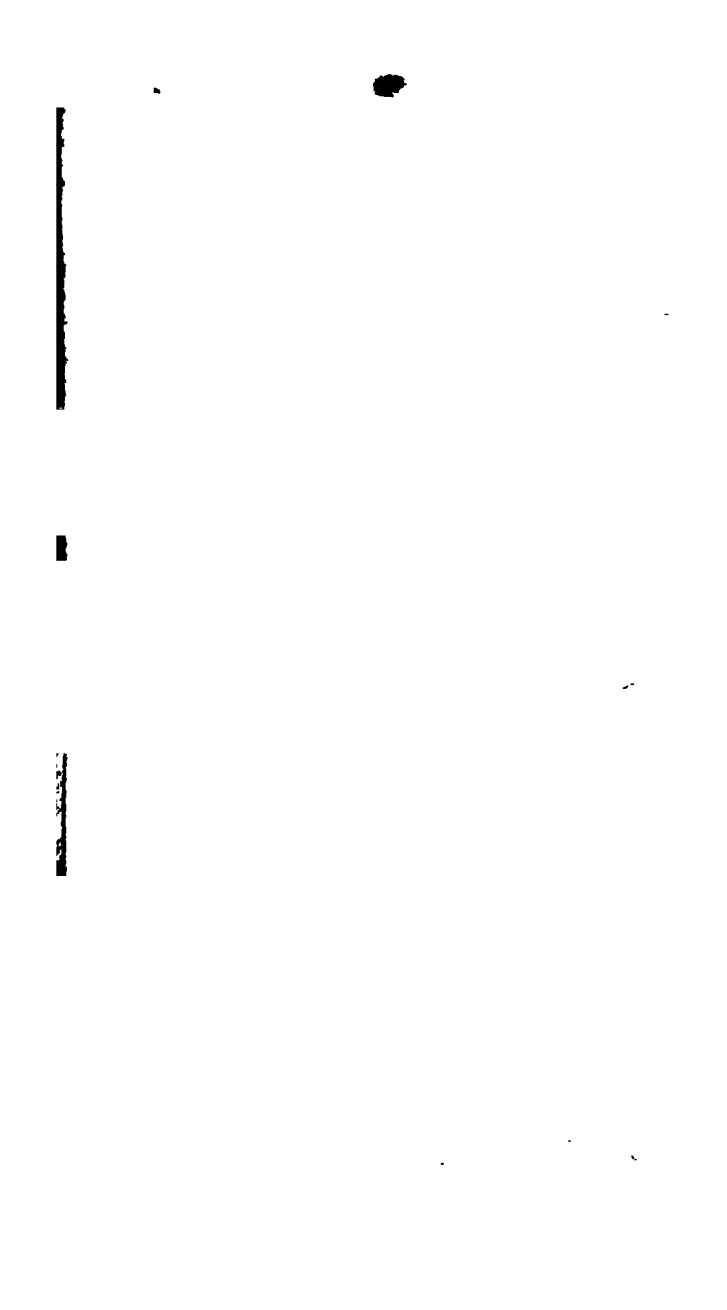
F I N.



LE GLORIEUX;

C O M E D I E

EN VERS, EN CINQ ACTES.



LE GLORIEUX,

COMÉDIE

EN VERS,

EN CINQ ACTES.

Par M. NERICAULT DESTOUCHE.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,

Chez PRAULT Fils, Libraire, Quay des Augustins, la
deuxième Boutique après la rue Giff le-Cœur,

M, DCC. LX.

ACTEURS.

LISIMON, riche Bourgeois ennobli.

ISABELLE, fille de Lisimon.

VALERE, fils de Lisimon.

LE COMTE DE TUFIERE, ami
d'Isabelle.

PHILINTE, autre amant d'Isabelle.

LYCANDRE, vieillard inconnu.

LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.

PASQUIN, valet-de-chambre du Comte.

LA FLEUR, laquais du Comte.

Mr JOSSE, notaire.

UN LAQUAIS de Lycandre.

Plusieurs autres Laquais du Comte.

La Scène est à Paris, dans un Hôtel garni.



LE GLORIEUX,

C O M É D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

P A S Q U I N.



IsETTE ne vient point : je croi que là
friponne

A voulu se moquer un peu de ma per-
sonne

En me donnant tantôt un rendez-vous ici.

Pour le coup, je m'en vais. Ah ! Ma foi , la voici.

A. iij

SCENE II.

LISETTE. PASQUIN.

LISETTE.

Monsieur: Monsieur Pasquin, je suis votre ser-
vant.

PASQUIN.

Tre-tremblez serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable Maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remerciement ;
Mais pour m'en acquitter , je manque d'éloquence
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler sans fard ,
M. Reine , au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plutôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif , & j'enrageois d'attendre.
Je ne pouvois calmer mes desirs excités ;
L'âge a mis un frein à mes viracités.

LISETTE.

que vous voilà devenu raisonnable ?

COMEDIE.

7

PASQUIN.

Je suis bien honteux.

L I S E T T E.

Honteux d'être estimable ?

PASQUIN.

de l'être avec vous : & je les dans vos yeux,
et moins de raison je vous plairois bien mieux.

L I S E T T E.

Je vous fairois , si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Allez donc au fait , & j'entens ce langage.
me trouvez trop vieux pour être un favori ;
moi vous ferez un honnête mari.

Je sens pour ce titre un fond de patience,
vous pourrez bien-tôt faire l'expérience.

L I S E T T E.

vous trompez bien fort ; car je ne veux de vous
ni mon amant , ni faire mon époux.

PASQUIN.

ne voulez-vous donc ? Quel sujet nous assemble
?

L I S E T T E.

aux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

moi ?

L I S E T T E.

Sur votre maître & ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien ?

A i i j.

LE GLORIeux;
LISETTE.

... & ne nous cachons rien;
... d'intelligence,
... je pense.
PASQUIN.

... me plaît.
LISETTE.

Tant mieux.

... froid & sérieux ;
... nous il demeure ;
... un quart-d'heure.
Entre nous , j'entrevois
... cependant je croi
... compter sur la tendresse ;
... de la Sagesse ,
... elle n'a pas le don
D'aimer avec constance avant qu'aimer , dit-on ;
... l'Amour est bien traître,
... avant que de connoître ;
Mais on penchant ne peut l'aveugler tellement ,
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un Amant.
Les cherchant avec soin , & les trouvant sans peine ;
Après quelques efforts , la victoire est certaine ;
Montée de son choix , elle reprend son cœur ;
Et se à ses feux succéder la froideur :

... d'épouser , elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

... un plaisant caractère.
... & volage , un esprit vil , méchant

COMEDIE.

à l'étourderie , & toutefois prudent ;
ette au par-dessus ?

L I S E T T E.

Non , point capricieuse ;
coquette , & surtout point artificieuse..
aime tendrement , & de très-bonne foi ;
cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
es les qualités du Comte votre maître.
pour le mieux servir que je veux le connoître,
deviner pourquoi , j'ai du penchant pour lui ;
ous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
quelques défauts , empêchons ma maîtresse
en appercevoir , & fixons sa tendresse.
découvrez-les moi , pour me mettre en état
ire que l'hymen prévienne cet éclat.

P A S Q U I N.

it de vos desseins , je parlerai sans craindre ;
la tête aux pieds je vais vous le dépeindre..
onnes qualités seront mon premier point ;
léfauts , mon second. Je ne vous cache point
je serai très court sur le premier chapitre ;
-long sur le dernier. Premièrement , son titre
Comte de Tufiere , est un titre réel ;
n air de grandeur est un air naturel :
 , certainement , d'une haute naissance.

L I S E T T E.

l'effet du hazard. Passons.

P A S Q U I N.

Toute la France

TO LE GLORIEUX;
Convient de sa valeur , & brave confirmé ,
Parmi les gens de guerre il est très-estimé.
Il fera son chemin , à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur : on vante sa droiture.
Quoique vif , péculant , il a le cœur très-bon.
Voilà mon premier point.

L I S E T T E.

Passons vite au second.

S C E N E I I I

L I S E T T E , P A S Q U I N , L A F L E U R.

P A S Q U I N.

A H ! Te voilà , la Fleur ? Què fait Monsieur le
Comte ?

L A F L E U R.

Il joue ; & qui plus est , il y fait bien son compte ;
Car il va mettre à sec un franc Provincial ,
Au moins aussi-nigaud qu'il me paroît brutal :
Notre maître , tandis qu'il jure & se désole ,
Embourse son argent , sans dire une parole.

P A S Q U I N.

Pourquoi viens-tu si-tôt ?

L A F L E U R.

Pour un dessein que j'ai

P A S Q U I N.

Quel dessein ?

COMEDIE.

15

LA FLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

soit?

LA FLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître, je suis êtes factotum de Monsieur notre Maître.

Il n'ose lui parler sans le mettre en courroux.

Il est si par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Il me surprends, la Fleur; je te croyois plus sage.

Il est si Monsieur le Comte, est un grand avantage.

Il est si pourquoi donc le quitter? Eclairci-moi ce point.

LA FLEUR.

Il est si que vous parlez trop, & qu'il ne parle point.

LISSETTE.

Il est si trait est singulier, & la plainte est nouvelle.

LA FLEUR.

Il est si que vous me voyez, ma chere Demoiselle;

Il est si que vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;

Il est si que mon maître en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Il est si que cela t'importe?

LA FLEUR.

Comment donc que m'importe?

Il est si que moi, avec ses gens, en user de la sorte?

Il est si que moi je sois tout un jour dans son appartement,

Il est si que moi je daignera pas me gronder seulement :

Et toi cours pour lui la meilleure manivelle. ?

Qui veut en en venir, le qui parloir sans cesse.

On ne le contraind point. Plus les jours sont à toi.

Elle nous mignon comme avant le point du jour.

Qu'on en voit venir.

LISETTE.

Leux sont qu'en le grande?

LA FLEUR.

Je ne suis point cela, pourvu que se repende.

Alors, le en venir. Mais bon.

Avec Monsieur le digne on ne dit que, ni nom.

Il se dit que, même une œuvre d'illabe.

Oh! l'anniversaire avec un Arabe.

Donc, on dit digne, le en venir à bon;

Moi, qui ne voyons pas mon digne, le en venir.

Le digne, le en venir: et... Vous savez?

LISETTE.

Acheve.

LA FLEUR se retire.

Il se retire dans le digne, le en venir.

LISETTE se retire.

Que l'anniversaire de l'anniversaire?

LA FLEUR.

En la garçon d'honneur, le en venir.

PACQUIN.

Notre maître, les pensant garder le digne;

Mais ils sentent l'effet de la magnificence;

Arris, bien venus & payes largement.

LA FLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin , il faut qu'il parle ; & c'est-là sa folie.

LA FLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.

J'eus un maître autrefois que je regrette fort ;

Et que je ne sers plus , attendu qu'il est mort.

Il ne me faisoit pas de gros avantages ;

Il me nourrissoit mal ; me payoit mal mes gages ;

Jamais aucuns profits , & souvent en hiver

Il me laissoit aller presque aussi nud qu'un verd :

Mais je l'aimois. Pourquoi ? C'est qu'il me faisoit
rire ;

Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.

Il m'appelloit son chér, son ami , son mignon ;

Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.

Mais pour Monsieur le Comte , au diantre si je l'aime :

Il est toujours gourmé , renfermé dans lui-même ;

Toujours portant au vent , fier comme un Ecoissois :

Je ne puis le souffrir , à vous parler François :

Et dût-il m'enrichir , que le diable m'emporte

Si je voulois servir un Maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience ; à ta face on s'accoutûmera ;

Et tu verras qu'un jour Monsieur te parlera.

Mais ne t'échappe point. Attens l'heure propice ;

Depuis dix-ans au moins je suis à son service ,

14 LE GLORIEUX,

Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.

Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LA FLEUR.

Tenez, j'aimerois mieux deux mots, que deux
les.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LA FLEUR.

Enfin, point de milieu.

Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.

Voilà mon dernier mot ; c'est moi qui vous l'apporte.

Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

S C E N E I V.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'ai pitié, comme vous, de ce pauvre la Fleur.

LISETTE.

Le Comte de Tufiere est donc un fier Seigneur ?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

COMEDIE.
PASQUIN.

15

Sa politique

Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour les inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même, il prend l'air important.
Si fier de ses ayeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici bas le seul de son espèce.
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité.
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, & s'admirant lui-même.
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, & le plus glorieux.

L I S E T T E.

Ah, que nous allons rire!

P A S Q U I N.

Et de quoi donc?

L I S E T T E.

Son faste;

Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oseroit parler, de peur de parler mal:
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, & de noble famille;

L I S E T T E.

Vous m'avez mise au fait , & je vais vous instruire.

Le Comte va bien-tôt lui-même se détruire

Dans l'esprit d'Isabelle : oui, soyez-en certain ,

S'il ne lui cache pas son naturel hautain.

Elle est d'humeur liante , affable , sociable :

L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable ;

Et, malgré les grands biens qui lui sont assurés ,

Son air & ses discours sont simples , mesurés ,

Honnêtes , prévenans , & pleins de modestie.

P A S Q U I N.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie ?

L I S E T T E.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.

Donnez-lui cet avis.

P A S Q U I N.

Il est haut à tel point . . .

L I S E T T E.

J'entens du bruit. Je croi que c'est notre vieux maître.

Ne me laissez pas seule avec lui.

P A S Q U I N.

Ce vieux reiffre

Est-il si dangereux ?

L I S E T T E.

A cinquante-cinq ans ;

Il est plus libertin que tous nos jeunes gens ;

Et ce qui me surprend , c'est que son fils Valere

A toute la sagesse & la vertu d'un pere.

S C E N E V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

*LISIMON courant à Lisette.***B** On jour, ma chère enfant, embrasse-moi bien fort.

Comment donc tu me fais ?

LISETTE.

Reservez ce transport

Pour Madame.

LISIMON.

Eh, si donc ! Tu te moques, je pense ?

J'arrive de campagne ; & plein d'impatience

De te revoir , j'accours ... Quel est ce garçon - là ?

Tête à tête tous deux ? Je n'aime point cela.

Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fière ?

LISETTE.

Nous nous entretenions du Comte de Tufiere ;
Son maître.

LISIMON.

Ce Seigneur que l'on m'a proposé

Pour ma fille ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur.

LISIMON.

Je suis très-disposé ;

C O M E D I E. 19

qu'on m'en écrit , à le choisir pour gendre.
 e le vante fort ; & l'on me fait entendre
 est homme d'honneur , de grande qualité.
 est-il vif , alerte , étourdi , bien planté ,
 ivant ? Car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

faites son portrait , & c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Aime-t'il la table , & boit-il largement ?

PASQUIN.

e ! Il est le plus fort de tout le Régiment.
 it son chef-d'œuvre en Allemagne , en Suisse.

LISIMON.

mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

L I S E T T E.

Philinte ?

LISIMON.

Lui-même. Il me cageole en vain.
 un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
 de personnage en ses façons discrètes
 onne la colique à force de courbettes.
 gendre Baveur d'eau ! Fût-il Prince , morbleu ,
 refuserois. Nous allons voir beau jeu ,
 na femme , dit-on , le destine à ma fille.
 lle que je suis le chef de ma famille ?
 onarque absolu d'elle & de mes enfans ?
 j'en veux disposer ? Mais est-elle céans ?

L I S E T T E.

Monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne ;
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc ?

LISIMON.

Pourquoi ? C'est que je fais ici
Belle demande !

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit , & trop près l'un de l'autre ;
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste ; & je prendrai grand soin
Que nos appartemens se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle & moi nous assemble ;
Sans nous appercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si Madame est visible.

LISIMON.

Non , non :

J'ai deux mots à te dire. Et toi , fors , mon garçon,
en chercher ton maître en toute diligence.
Et qu'incessamment nous fassions connoissance.

LISETTE.

Le maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attens ici.

COMEDIE.

21

LISIMON.

attendre dehors, décampe.

SCENE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

Dieu merci ;
sommes tête à tête ; & ma vive tendresse . . .]
es-tu donc ?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse .
l'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas ?

LISIMON.

Point.

LISETTE.

Moi, je l'entens ; & j'y cours de ce pas.

LISIMON.

e attends.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde ?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans ? Je veux que tout le monde
 T'y regarde en maîtresse , & me respecte en toi.
 Que femme , enfans , valets , tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi ,

Monsieur ? Y pensez-vous ?

LISIMON.

Oui , ma petite Reine :

De mon cœur , de mes biens , je te rends souverain.

LISETTE.

Ce langage est obscur , & je ne l'entens pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas ;

J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.

Pour nous débarrasser d'une foule importune ;

Je te veux à l'écart loger superbement.

Les soirs , j'irai chez toi souper secrètement.

Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique ;

D'un équipage lesté autant que magnifique ;

Habits , ajustemens , rien ne te manquera ;

Et sur tous tes desirs mon cœur te prévientra.

M'entens-tu maintenant ?

LISETTE.

Oui , Monsieur , à merveille.

LISIMON.

Et ce discours , je croi , te chatouille l'oreille.

Que répons-tu , ma chère , à ces conditions ?

L I S E T T E.

puis accepter vos propositions ;
 or , sans consulter une très-bonne Dame
 honore.

L I S I M O N.

Et qui donc ?

L I S E T T E.

Madame votre femme.

L I S I M O N.

ent diable, ma femme !

L I S E T T E.

Oui, Monsieur, s'il vous plaît ;
 ui me regarde elle prend intérêt ;
 e doute point qu'elle ne soit ravie
 voir embrasser ce doux genre de vie.

L I S I M O N.

ques-tu ?

L I S E T T E.

Je vais aussi prendre l'avis
 maîtresse , & puis de Monsieur votre fils.
 rois édifiés , à ce que j'imagine
 n que vous prenez d'une pauvre orpheline ;
 touchés de voir que lui prêtant la main ,
 a mettiez vous-même en un si beau chemin.
 votre âge enfin votre charité brille ,
 à les ruiner pour placer une fille.

L I S I M O N.

prends sur ce ton ?

24 LE GLORIeux,

LISETTE.

Oui, Monsieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh ! Puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétens...

LISETTE. *s'éloignant.*

An secours.

LISIMON.

Quoi, friponne, me faire une telle incartade.

SCENE VII.

LISIMON, VALERE, LISETTE.

M VALERE *accourant.*
Mon pere, qu'avez-vous ?

LISIMON.

Rien.

VALERE.

Etes-vous malade ?

LISIMON.

Non ; je me porte bien. Que voulez-vous ?

VALERE.

Qui, moi ?

On crioit au secours ; &, plein d'un juste effroi,

suis vite accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peines
cette me suffit.

VALERE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gênez
tez.

VALERE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin
n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
Monsieur, sortez vite; allez dire à ma mère
elle vienne au plutôt.

LISIMON.

Eh ! Je n'en ai que faire,
irreue ?

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON. (*à Valere.*)

Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALERE.

ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
ette restera. Mais aussi je vous jure.

ne vous point quitter dans cette conjoncture.

is voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.

crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.

is êtes, je le voi, fatigué du voyage.

ut vous ménager un peu plus à votre âge.

24 LE GLORIEUX,

Enverrai-je chercher le Médecin.

LISIMON.

(Se frottant.)

Tai-toi.

Traite, tu le paieras.

SCENE VIII.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

V

ous voyez.

VALERE.

Oui, je voi

A quel excès veut se porter mon pere.

Quel exemple pour moi ! Quel chagrin pour ma
merc !

Je ne m'étonne plus si sa foible santé

L'oblige à renoncer à la société,

Et si toujours livrée à sa mélancolie,

Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALERE.

Non, non, ne craignez rien.

De mon pere, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sai ; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

COMEDIE.

27

VALERE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige ?

Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.

Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur.

S'il pouvoit s'accomplir ; mais il est impossible.

Je sens de vous à moi la distance terrible.

Un mariage en forme est ce que je prétens.

Vous me le promettez ; mais en vain je l'attens.

Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.

Vos parens sont puissans ; une fortune immense

Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis ;

Jugez si vous & moi nous sommes assortis.

VALERE.

L'amour assortit tout ; & mon ame ravie ;

Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, & ne sai d'où je sors.

VALERE.

Espoir, graces, beauté, ce sont-là vos trésors ;

Vos titres, vos parens.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valere ;

De faire à notre hymen consentir votre pere ?

VALERE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

C ij

LE GLORIEUX,
LISSETTE.

Oui, vous ; mais non pas moi.

VALERE.

Je puis secrètement ;

LISSETTE.

Non, non, ne croyés pas qu'un vain espoir m'entraîne.

Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme ;
Et me garderai bien de courir le hazard...

VALERE.

Vous n'avez rien à craindre ; &... Que veut ce
vieillard ?

LISSETTE.

Tout pauvre qu'il paroît, sa sagesse est profonde ;
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Vais de me secourir la principale affaire ;
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALERE.

De bon cœur.

Mais revênez bien-tôt me joindre chez ma sœur.

SCENE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

ENfin je vous revoi ; cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici ?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher ; mais...

LYCANDRE.

Quoi ?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste Ciel ! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que , sans m'en avertir, vous sortez du couvent ?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent ;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus , ma mere est morte. Inquiète , affligée ,

C iiij

30 LE GLORIEUX;

N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui;
Qu'il ne ressource avois-je en ce cruel ennui?
La fille de téans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au convent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serois plutôt compagne que suivante:
Je ne pûs résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des larmes;
Mais mon sort le voulut : & voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle ! Et vous tient-on parole,
Par de justes égards ?

L I S E T T E.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console

D'un si triste incident, que j'aurois prévenu;
Si mes infirmités ne m'eussent retenu
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

L I S E T T E.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas ?

L I S E T T E.

Vous soupirez ? Dans ma triste aventure
Sais quel espoir me soutient, me rassure.

je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Le espoir est fondé. Le moment souhaité
arriver bien-tôt. La fortune se laisse
vous persécuter ; Mais dites-moi , de grace ,
si pathiez-vous là , quand je suis survenu ?

LISETTE.

Ils de la maison. S'il vous étoit connu ,
s'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime ?

rougissez !

LISETTE.

Qui, moi ? Me feriez-vous un crime
si rendre justice.

LYCANDRE.

Il est jeune , bien fait ,
il vous voit souvent ?

LISETTE.

Oui , souvent , en effet.

LYCANDRE.

êtes jeune , aimable , & sans expérience ;
bien des écueils !

LISETTE.

Soyez en assurance.

œur est au-dessus de ma condition.

es principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

mpre. Mais enfin que vous dit ce jeune homme ?

LE GLORIEUX; LISETTE.

Il se nomme Valere.

LYCANDRE.

Hé, mon Dieu, Qu'il se nomme

• Ou Valere, ou Cléon, que m'importe ? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout ?

LISETTE.

Oui ; vous dis-je

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh mais... Ce reproche m'afflige.

Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,

Si j'y veux consentir m'offre de m'épouser

En secret.

LYCANDRE.

En secret ? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non ; je répons de lui. Mais bien loin de me rendre,

En acceptant son cœur, je refuse sa main;
A moins que ses parens n'approuvent son dessein;
Ils le rejettent, je n'en suis que trop sûr;
Et pour fuir un éclat, Monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valere & moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux, ô fille vraiment digne !
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence, & de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tû.
Vous pouvez aspirer à la main de Valere ;
Et même l'épouser de l'aveu de son pere.

L I S E T T E.

Moi, Monsieur ?

LYCANDRE.

Je dis plus ; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux
nœuds ;
Et respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

L I S E T T E.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à la
mort ;
Ma mere a-t'elle eu soin de me cacher mon sort ?
Mon pere est-il vivant ?

LYCANDRE.

Il respire ; il vous aime.

Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

L I S E T T E.

Et pourquoi si long-temps m'abandonner ainsi ?

L Y C A N D R E.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici

Jusqu'à ce qu'il se montre, & gardez le silence ;

C'est un point capital.

L I S E T T E.

Moi, d'illustre naissance !

Ah ! Je ne vous croi point, si vous n'éclaircissez

Tout ce mystère à fond.

L Y C A N D R E.

Non, j'en ait dit assez ;

Pour savoir tout le reste, attendez votre père.

Adieu. Mais dites-moi, le Comte de Tuffière

Demeure-t'il céans ?

L I S E T T E.

Oui, depuis quelques mois.

L Y C A N D R E.

Il faut que je lui parle.

L I S E T T E.

Ah ! Monsieur, je prévoi

Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage ;

Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

L Y C A N D R E.

Je l'aurai l'abaisser.

L I S E T T E.

Il vous insultera :

COMEDIE.

35

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre,
Des sentimens du cœur reçoit son plus beau lustre ;
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens :
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens ,
D'un plus rare trésor enviant le partage ,
Soyez riche en vertus : c'est là votre appanage.

Fin du premier Acte.



A C T E I I

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E.

DOis-je me réjouir ? Dois-je m'inquiéter ?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à
flatter

Mon petit amour propre ; & pourtant plus j'y pense
Et moins à son discours je trouve d'apparence,
Le bon homme , & coup sûr , s'est divertì de moi.
Mais non , il m'aime trop pour me railler. Je croi
Démêler sa finesse. Il veut me rendre fiere ,
Afin que je me croye au-dessus de Valere ;
Et le vieillard adroit usant de ce détour ,
Arme la vanité pour combattre l'amour.

Oui , oui , tout bien pesé , m'en voilà convaincue ;
De toutes mes grandeurs je suis bien-tôt déchuë !
Je redeviens Lisette , & le sort conjuré
Pauvre Lisette ! Hélas ! Ton regne a peu duré !
Je me suis endormie , & j'ai fait un beau songe ;
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

VALERE.

vois beau vous attendre. Eh quoi, seule à l'écart ?
faites-vous ?

LISETTE.

je rêve.

VALERE.

Il faut que ce vieillard
vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
digeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALERE.

Et quelle est donc la cause
votre rêverie ?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
roit me réjouir ; & c'est précisément
qui m'afflige.

VALERE.

Oh, oh ! Le trait, sur ma parole ;
des plus surprenans.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle ;

LE GLORIEUX;

me je vous dis ; & cependant ce trait ;
s de sagesse est peut-être l'effet.

VALERE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu ; mais je ne puis me taire ,
Et quoique l'on m'ordonne un silence discret ,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret ;
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALERE.

A la tentation succombez donc , de grace.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir , je croi.
Mais si je vais parler , vous vous rirez de moi.

VALERE.

Quoi ? Vous pouvez ...

LISETTE.

Jurez que , quoique je vous dise ;
Vous n'en raillerez point.

VALERE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,

Ou , si vous le voulez , mon indiscretion ,

Exige de ma part cette précaution.

Au surplus , vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or écoutez.

VALERE.

J'écoute.

L I S E T T E.

homme m'a dit . . . Vous allez vous moquer.

V A L E R E.

vous dis-je , non.

L I S E T T E.

Avant de m'expliquer

, permettez que je vous interroge.

lez franchement , & sur-tout point d'éloge.

V A L E R E.

5.

L I S E T T E.

Me trouvez-vous l'air de condition

bonne la naissance & l'éducation ?

vez-vous mes traits , mes façons , mon lan-

age ,

s à soutenir un noble personnage ?

V A L E R E.

ant sur ce point est un juge suspect.

ous m'avez d'abord inspiré le respect ,

vération. Qui les a pu produire ?

rang ? Votre bien ? Plût au ciel ! Je soupire

e je vois l'état où vous réduit le sort.

our vous abaisser il fait un vain effort ?

quelques parens que vous soyez issue ,

remarque en vous , à la première vue ,

l'air de grandeur qui frappe , qui saisit ,

que je vous dis , tout le monde le dit.

L I S E T T E.

ours est flatteur ; mais est-il bien sincère ?

LE GLORIEUX.
VALERE

Où, si de jeunes hommes

LISETTE

Apprennent dans, Val

Ce qu'on vient de me dire. Et ce qui n'est bien de
Rien que son cœur repassera sur vous.

Pis de sonneraison qu'on doit bien de se l'apprendre
Qu'on a cédé mon rang. J'ai l'honneur de de

me

D'une famille illustre et de condition ;
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALERE

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'ai dit
Et j'en ferai serment.

LISETTE se rassoit.

Fort bien.

VALERE

Je vous conjure

Charmante Lis... O ciel ! Je ne saî plus comment
Vous nommer : mais enfin, je vous prie instamment,
Si vous n'aimez encore, d'être persuadée
Qu'on vous donne le vous une très-haute idée ;
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier hommage qu'on vous doit.

(Il se met à genoux.)

LISETTE

Valère, levez-vous, vous me rendez confus.

VALERE

? Vous, servir ma sœur ! Ah ! Déjà je m'accuse
D'avoir

voir été trop lent à la désabuser ;
 ous manquer d'égards je pourrois l'exposer,
 n pere m'inquiète, & je sai que ma mere
 quelquefois avec vous prend un ton trop sévère,
 vais donc avertir ma famille, & je crains...

L I S E T T E.

! Voilà mon secret en de fort bonnes mains ?
 me défend sur-tout de me faire connoître.
 ous dites un mot à qui que ce puisse être,
 n loin de me servir...

V A L E R E.

Eh bien, je me tairai.
 uis dans une joie... Oh ! Je me contraindrai,
 craignez rien.

L I S E T T E.

Paix donc, j'apperçois Isabelle.

S C E N E I I I.

ISABELLE, VALERE, LISETTE.

V A L E R E *courant au devant d'Isabelle.*
 [A sœur, que je vous dise une grande nouvelle ?]

L I S E T T E *le retenant.*
 bien, ne voilà pas mon étourdi.

V A L E R E.

Mon cœur
 peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

D.

LE GLORIEUX;
ISABELLE.

Adieu ! Vous moquez-vous ? Dites-moi donc, mon frere,

Cette grande nouvelle ?

VALERE.

Oh ! Ce n'est rien.

ISABELLE.

Valere

Quoi, vous me plaisantez ?

VALERE.

Non, non, quand vous saurez.

LISETTE *bas à Valere.*

Allez-vous-en.

VALERE *sort & revient.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez

À Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc ?

VALERE.

Ayez toujours pour elle

Le respect...

ISABELLE.

Le respect ?

VALERE.

Oui ; car Mademoiselle..

Je veux dire Lisette, a certainement lieu

De prétendre de vous, & de nous tous ... Adieu.

(*Il sort brusquement.*)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

E ne sai que penser d'un discours aussi vague ;
Qu'en dites-vous ? Je croi que mon frere extra-
vague.

LISETTE.

quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect !
est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
ça, conviendrez-vous de ce que j'imagine ?

LISETTE.

moi ?

ISABELLE.

Mon frere vous aime. Oh, oui, oui, je devine ;
otre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

quand il m'aimerait, seroit-ce un crime ?

ISABELLE.

Non.

lis . . .

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie ;
is bon, je n'en croi rien.

D ij

LE GLORIEUX,
ISABELLE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Père-faillie

De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs ;
Et qui s'inscrira dans le cœur de tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages ;
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois l'écriture & la sincérité,
Et si il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE vivement.

Quoi, sérieusement ?

ISABELLE.

Oui, le diable est certain ;

Je vois que ce discours ne vous fait guère de peine.
Ah, ma bonne !

LISETTE.

Quoi donc ?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi ? Que désirez-vous ?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant,

Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrâte.
Avez le cœur haut, & l'âme délicate.

LISETTE.

Je sais, Il dit que si je n'étois point

Je je suis . . .

ISABELLE.

Eh bien ?

LISETTE.

Il m'estime à tel point
feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

te ? Vous rêvez ! Je vous ouvre mon ame
ute occasion , Lisette , imitez-moi.

ui répondez-vous ? Parlez de bonne foi.

LISETTE. ✱

Mais je lui répons . . . Vous êtes curieuse :
xces.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je ferois heureuse
ois un parti qui lui pût convenir.
tout.

ISABELLE.

Je le croi. Mais je crains l'avenir ;
amour vous rendra malheureux l'un & l'autre.

LISETTE.

avez votre idée , & nous avons la nôtre.

ISABELLE.

nent donc ?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
tre frere enfin n'avez aucun souci.

LE GLORIEUX.

Ne vous alarmez point de ce que je hazarde ;
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état
Parlons un peu du vôtre. Inquiet , délicat ,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t'il ?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.

Il est donc bien épris ?

ISABELLE.

Oui , Lisette ; si bien

Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh ! Ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve.

ISABELLE.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si , quelques mais , qui , malgré votre ardeur
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.

Il est sûrement d'une aimable figure ;
 Il y répond , ou du moins je l'augure ;
 Vous ne le voyez que depuis quelques mois ;
 Je connoissez peu, C'est pourquoi je prévois
 Qu'il soit huit jours , croyant le mieux con-
 tre,

Un défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Il se peut pas. C'est un homme accompli.
 Ses perfections mon cœur est si rempli,
 Il met à couvert de ma délicatesse,
 Quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
 Il voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.
 Il fait souhaiter se fait aimer long-tems.
 On voit trop souvent , voit-bien-tôt qu'il nous
 mé.

ISABELLE.

Excusez toujours ; mais dites-moi , de grace ,
 Trouvez-vous point quelques défauts ?

LISETTE.

Qui, moi ?

moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a , je croi

LE GLORIEUX,

happeroient pas long-temps à votre vûe ;
et ce n'est pis pour vous. Elles-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point.
Cet homme est le Phoenix ; il ne se trouve point.
Si le Comte à vos yeux est ce rare miracle ,
Croyez-en votre cœur. Que ce soit votre oracle.
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment ;
S'il vous trompe , du moins c'est à gréablement ;
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même ,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercerez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte ?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte :
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup , & ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer ? Toutes ses conférences
Consistent en regards , ou bien en révérences :
Dès qu'il parle , il s'égare , il se perd ; en un mot ,
Quoiqu'il ait de l'esprit , on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il ?

A votre esprit critique
vient fournir des traits pour son panégyrique.

S C E N E V.

ABELLE , PHILINTE , L I S E T T E.

PHILINTE *du fond du théâtre, après*

plusieurs révérences.
A Adame... Je crains bien de vous importuner.

L I S E T T E *à Isabelle.*

« l'homme a sûrement le don de deviner.

I S A B E L L E.

« l'homme tel que vous...

PHILINTE *redoublant ses révérences.*

Ah, Madame!... De grace,
je suis importun, punissez mon audace.

I S A B E L L E *lui faisant la révérence.*
« Monsieur...

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

I S A B E L L E.

« ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE *lui faisant la révérence.*
« adame, en vérité...

I S A B E L L E *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne

E

30 LE GLORIEUX;

(à Lisette.)

L'estime & les égards... Aidez-moi donc, ma bonne

L I S E T T E *après avoir fait plusieurs révérences*

à Philinte, lui présente un siège.

Vous plaît-il vous asseoir ?

P H I L I N T E *vivement.*

Que me proposez-vous ?

O ciel ! Devant Madame, il faut être à genoux.

L I S E T T E.

(à Isabelle)

A vous permis, Monsieur. Dites-lui quelque chose.

I S A B E L L E.

Je ne saurois.

L I S E T T E.

Fort bien ; l'entretien se dispose

A devenir brillant... Monsieur, je m'apperçois

Que vous faites façon de parler devant moi,

Je me retire.

P H I L I N T E *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire ;

Et je ne veux ici qu'admirer & me taire.

L I S E T T E *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux ?

P H I L I N T E.

Je ne m'en lasse point.

L I S E T T E.

Parlez de votre mieux ;

Rien ne vous interrompt,

COMEDIE.

51

ISABELLE *à Lisette.*

Où ! Je pers contenance.

LISETTE *bas à Isabelle.*

Eh bien , interrogez-le ; il répondra , je pense.

ISABELLE *bas à Lisette.*

Vous-même , avisez-vous de quelque question.

LISETTE *bas à Isabelle.*

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel temps fait-il , Monsieur ?

LISETTE *à part.*

Matiere intéressante !

PHILINTE.

Madame ... en vérité ... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur , en vérité ... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi ,

J'en suis aussi charmée , en vérité. Mais quoi ,

La conversation est donc déjà finie ?

Çà , pour la relever , employons mon génie.

(*à part.*)

Dit-on quelque nouvelle ? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra ?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE *à part.*

Cet homme est laconique.

E ij

Je n'en puis

Je n'en puis
Je n'en puis
Je n'en puis

La mi

PHILINTE. *Je n'en puis*

Je

ISABELLE *Je n'en puis*

Non, reître.

PHILINTE.

Quel excès de f

ISABELLE.

est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur

vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE.

en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.

(Il met ses gans avec précipitation.)

Madame, vous plaît-il de me donner la main ?

ISABELLE.

n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

quelle heure, Madame ?

ISABELLE.

Ah ! Monsieur, à toute heure.

is ne me suivez point, de grace.

PHILINTE à Lisette.

Je demeure

un vous dire deux mots.

L I S E T T E.

Monsieur... en vérité,

i la migraine aussi. Vous aurez la bonté

ne pas prendre garde à mon impolitesse,

mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.

(Philinte lui donne la main & la reconduit.)

SCÈNE VI.

PHILINTE *seul.*

Cette migraine - là vient bien subitement !
 C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
 C'est ma timidité , que je ne saurois vaincre ,
 Qui me rend ridicule ! On vient de m'en convaincre
 Que je suis malheureux ? Des jeunes Courtisans
 Que n'ai-je le babil & les airs suffisans !
 Quiconque s'est formé sur de pareils modèles ,
 Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS *mal vêtu*

LE LAQUAIS.

Cette lettre , Monsieur , s'adresse à vous ,
 croi ?

PHILINTE *lit.*

Au Comte de Tuffiere. Elle n'est pas pour moi ;
 Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez , je vous prie.

PHILINTE *lui faisant la révérence.*

(*à part.*)

Ah, Monsieur ! C'est à lui que l'on me sacrifie.

Madame Lisimon n'y pourra consentir,

Et je veux lui parler avant que de sortir.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

H Olà, quelqu'un des gens du Comte Tufiere ?

PASQUIN *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous ?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fiere :

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin ?

PASQUIN.

C'est moi-même en effet. Mais apprenez, faquin,

Que le mot de Monsieur n'écorche point la bouche

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus. Ce reproche me touche.

Ignorois qu'il fallût vous appeller Monsieur ;

Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

E iij

PASQUIN *d'un ton important.*

Tiens de compliment.

LE LAQUAIS.

Voulez-vous bien venir

Au Comte votre maître un petit mot de l'air ?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part ?

LE LAQUAIS.

Je mets la main

Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.

Adieu, Monsieur Pasquin. Quoique mon igno-

Rance pour Monsieur Pasquin manque de défiance,

Il verra désormais, à mon air circonstancié,

Que, pour Monsieur Pasquin, je suis plein de respect.

SCENE IX.

PASQUIN *seul.*

C'est marouffe me raille, & même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond les airs que je
donne

Prisent l'impertinent, le suffisant, le fat,

Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat.

O pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Confler d'orgueil aussi bien que mon maître
Un Glorieux est un sot animal ?

Non du fracas. Ah ! c'est l'original

mes airs de grandeur , qui vient tête levée.
 son éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCENE X.

LE COMTE, PASQUIN, SIX LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas &
 la tête levée. Ses six laquais se rangent
 au fond du Théâtre d'un air respectueux,
 Pasquin est un peu plus avancé,*

Impertinent !

PASQUIN *lui présentant la lettre.*

Monfieur...

LE COMTE *marchant toujours.*

Le fat !

PASQUIN.

Monfieur...

LE COMTE.

Tai-toi.

petit campagnard s'emporter devant moi !

manquer de respect pour quatre cens pistoles !

PASQUIN.

a tort.

LE COMTE.

Hem ? A qui s'adressent ces paroles ?

PASQUIN.

petit campagnard.

58 **LE GLORIEUX;**
LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas.

S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez. Serrez cela.

(Il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est dodue !

A ce charmant objet je me fens l'âme émue.

(Il ouvre la bourse, & en tire quelque pièces.)

LE COMTE le surprenant.

Que fais-tu ?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE lui reprenant la bourse.

Vous êtes curieux.

(Il fait plusieurs signes, & à mesure qu'il les fait ses laquais le servent. Deux approchent la table ; deux autres un fauteuil ; le cinquième apporte une écriture & des plumes, & le sixième du papier ; ensuite il met à écrire.)

PASQUIN.

Monseigneur, je puis, je crois,

Sans manquer au respect, vous donner cette lettre
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre

LE COMTE continuant d'écrire après l'avoir prié

Ah ! C'est du petit Duc ?

PASQUIN.

Non, un homme est ven

LE COMTE.

donc de la Princesse...

PASQUIN.

Elle est d'un Inconnu

ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise ?

PASQUIN.

laquais mal vêtu...

LE COMTE *lui jettant la lettre.*

C'est assez ; qu'on la lise ,

u'on m'en rende compte. Entendez-vous ?

PASQUIN.

J'entens :

(*Il lit la lettre bas.*)

LE COMTE *toujours écrivant.*

seigneur Pasquin ?

PASQUIN.

Monseigneur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens :

PASQUIN *d'un air suffisant.*

12.

LA FLEUR *au Comte.*

Monseigneur...

LE COMTE.

Comment ?

LA FLEUR.

Oserois-je vous dire...

LE GLORIEUR,
LE COMTE.

Une route. A Paris. Fleurs. qu'il se retire,
Qu'on lui donne sa part.

PASQUIN à la Fleur.

A ce d'abord précité.

Il se en. A l'homme de son chemin l'air.

SCENE XL
LE COMTE. PASQUIN.

Le Comte vient de qu'il vient. Le Pasquin de la route.

LE COMTE avec pour lui qu'il écrit.

TU se retourne vers la route une baïnette
Dans les gens de mon rang, l'ontier la po-

te.
Un homme est que nous le ferait deshonneur,
Si la route à qu'il en donne au Monseigneur.
Non mon petit Seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez n'être en honneur très-complet;
Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.

(Il dépense la route.)

Voilà cette route. Eh bien, que dir l'épître ?

PASQUIN.

Je, Monsieur, sur un certain chapitre
vous plaira point.

C O M E D I E. 61

LE COMTE.

Pourquoi donc ? Lis toujours.

PASQUIN.

me l'ordonnez ; mais...

LE COMTE.

Oh , trêve de discours !

PASQUIN lit.

qui vous écrit...

LE COMTE.

Qui vous écrit ! Le stile

familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.

(Il lit.)

i qui vous écrit s'intéressant à vous ,
sieur , vous avertit sans crainte & sans scrupule ,
par vos procédés , dont il est en-couroux ,

Vous vous rendez très-ridicule.

LE COMTE se levant brusquement.

tenois le fat qui m'ose écrire ainsi...

PASQUIN.

suivrai-je ?

LE COMTE.

Oui ; voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN lit.

Vous ne manquez pas de mérite ;

...

62 LE GLORIEUX;
LE COMTE.

Vous ne manquez pas ! Ah, vraiment, je le tiens
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi !

PASQUIN *lit.*

*Vous ne manquez pas de mérite ;
Mais bien loin de vous croire un prodige étonnant ;
Apprenez que chacun s'irrite
De votre orgueil impertinent.*

LE COMTE *donnant un soufflet à Pasquin*
Comment, maraut ? ...

PASQUIN.

Fort bien ; le trait est impayé
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable !
Au diable l'écrivain avec ses vérités.

(Il jette la lettre sur la table.)

LE COMTE.

Ah ! Je vous apprendrai ...

PASQUIN.

Quoi ? Vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui ? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur ...

LE COMTE *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent ?
Tenez, voilà ma clef, & soyez diligent.

PASQUIN *va & revient.*

vez-vous à combien cette somme se monte ?

LE COMTE.

n pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(à part.)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCENE XII.

LE COMTE *seul.*

PUissai-je devenir le plus vil des humains ,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons si je pourrois connoître l'écriture.

(Il lit.)

L'ami de qui vous vient cette utile leçon ,
Emprunte une main étrangere ;
(haut) Il fait fort bien.

*Mais il ne vous cache son nom ,
Que pour donner le temps à votre ame trop fiere
De se prêter à la seule raison ;
Et lui-même ce soir , il viendra sans façon ,
Vous demander si votre humeur altiere
Aura baissé de quelque ton.*

(Il jette le billet.)

Voilà , sur ma parole , un hardi personnage !
S'il vient , il payera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant ?
Plus j'y pense . . .

SCENE XIII

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.

Monsieur, j'ai compté cet argent.
LE COMTE.

Il se monte ?

PASQUIN.

A trois cens quatre-vingt-dix pistoles.
LE COMTE.

Mais...

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux obols
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon argent
Montoit à quatre cens, & j'en suis très-certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous
trompe ;

Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe !

LE COMTE.

Monsieur Pasquin ?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

COMEDIE.

65

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non ;

Mais...

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.

Vous vous refroidissez , ce me semble , pour elle.

Elle s'en plaint , du moins.

LE COMTE.

Elle fait mon amour.

Fai parlé ; c'est assez.

PASQUIN.

Son pere est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir , & de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah , Monsieur ! Vous voulez qu'un pere de famille

Passe les premiers pas ?

LE COMTE.

Oui , Monsieur , je le veux.

Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse ;

Car Lisette m'a dit ...

LE COMTE.

Petite raisonneuse ,

F

SCENE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON *à Pasquin.*

LE Comte de Tufiere est-il ici, mon cœur ?

PASQUIN.

Oui, Monsieur, le voici.

*(Le comte se lève nonchalamment , & fait un pas au-
devant de Lisimon qui l'embrasse.)*

LISIMON.

Cher Comte , serviteur.

LE COMTE *à Pasquin.*

Cher Comte ! Nous voilà grands amis ; ce me semble.

LISIMON.

Ma foi , je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE *froidement.*

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu , nous boirons bien.

Vous buvez sec, dit-on ? Moi, je n'y laisse rien.

Je suis impatient de vous verser rasade,

Et ce sera bien-tôt. Mais êtes-vous malade ?

A votre froide mine , à votre sombre accueil...

LE COMTE *à Pasquin qui présente un siège.*

Faites asseoir, Monsieur... Non, offrez le fauteuil.

F ij

68 LE GLORIEUX.

Il ne le prendra pas ; mais...

LISIMON.

Je vous fais excu-

Puisque vous me l'ordonnez , trouvez bon que j'en aie
Que je m'étale aussi ; car je suis sans façon ,
Mon cher , & cela doit vous servir de leçon.
Et je veux qu'entre nous , toute cérémonie ,
Dès ce même moment , pour jamais soit bannie.
Oh ça , mon cher garçon : veux-tu venir chez moi
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous , Monsieur ?

LISIMON.

A qui donc , je te prie

A Pasquin ?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie

Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela ?

LE COMTE.

Non ; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh, bien ! Tu t'y feras , mon enfant. Sur les tier-

nes ,

A mon âge , crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

ent, chez moi le dedans gouverne le dehors.
suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

oi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse.
ai fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.

hais, je suis ces gens qui font les délicats,
ont la fière grandeur d'un rien se formalise,
qui craint qu'avec elle on ne familiarise;
ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

ur moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma ma-
nt un peu délicats sur les distinctions,
je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

rais ! Vous le prenez haut. Ecoute, mon cher

Comte,

tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
a fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit ;
le est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'es-
prit ;

LE GLORIEUX ;

Tu es ; j'y souscris du meilleur de mon ame ;
D'autant plus que par là je contredis ma femme ,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur ,

Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi si tu veux que je sois ton beau pere ,
Il faut baïsser d'un cran , & changer de maniere ,
Ou sinon , marché nul.

LE COMTE à Pasquin , *se levant brusquement.*
Je vais l prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts , ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune !

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte , en un mot , m'importune ,
L'heure du diner presse ; allons , veux-tu venir ?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangemens ; mais commençons par boire.
Grand soif , bon appétit , & sur-tout point de gloire ;
C'est ma devise. On est à son aise chez moi ;
Et vivre comme on veut , c'est notre unique loi.
Vien , & sans te gourmer avec moi de la sorte ,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCENE XV.

PASQUIN *seul.*

Oilà mon Glorieux bien tombé ! sa hauteur
Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur ;
cet homme-là ne le rend pas traitable,
ut que son orgueil soit un mal incurable.

Fin du second Acte.

LE GLORIEUX,
~~SCÈNE PREMIÈRE~~
ACTE III
SCÈNE PREMIÈRE
LE COMTE. PASQUIN
LE COMTE.

~~Comte. Vous savez le monde est rempli
de gens qui se croient en honneur au moment
qu'ils ont été admis à la confiance.
Ils ont beaucoup fait l'air l'expérience ;
Ils ont vu beaucoup de choses intéressantes,
Et ils se croient en mesure d'en tirer des progrès.~~

PASQUIN.

~~Je vous en ai vu beaucoup en compagnie le beau-père~~

LE COMTE.

~~Il m'a dit : vous en avez beaucoup.~~

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE.

J'espère
le convaincre mieux il me respectera,
parce qu'il le corrigera.

PASQUIN.

pour le gagner vous avez fait mer
deux vidés presque vos deux bouteil

ec tant de sang froid & d'intrépidité,
e le futur beau-pere en étoit enchanté.

LE COMTE.

ient de me jurer que je serois son gendre ;
ille étoit ravie , & me faisoit entendre
mbien à ce discours son cœur prenoit de part ;
moi j'ai bien voulu , par un tendre regard ,
rtager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

iel excès de bonté !

LE COMTE.

Si son pere est le maître ,
affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
i frappé le bon-homme , il contraint son humeur ,
n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
nt ce que vous valez ; mais je veux qu'on m'as-
somme ,
vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

où vient ?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux , & qu'il a pris son pli.
ailleurs , il compte fort que sa richesse immense
t du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

veut le faire croire , & pourtant n'en croit rien.
vois clair ; je suis sûr que malgré tout son bien ,

G

loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci,
os adversités n'ont rien su jusqu'ici.
discretion . . .

PASQUIN.

Croyez . . .

LE COMTE.

Point de harangue;

effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue ;
gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

État de mes biens on t'interrogera.
entrer en détail , répons en assurance ;
ma fortune au moins égale ma naissance
cette sur-tout persuade-le bien.
établir ce fait , c'est le plus sûr moyen ;
elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

toi, vous devriez ménager cette fille.
vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

le suivante , moi , ménager le crédit !
sois trop à rougir d'une telle bassesse.
d'elle , j'y consens , fais agir ton adresse ,
dire que ce soit de concert avec moi ;
prouve ce commerce ; il convient d'elle à toi.

G ij

ais garder le silence en cette occasion ;
est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE. Isabelle.

Ne parlez-vous jamais que par son interprète ?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie , & qu'elle est très - discrète ...

LE COMTE.

Notre amie ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous ;
ne me semble-t-elle ?

ISABELLE.

Il est vrai ; mais ne m'est-il pas doux ,
avoir en sa personne une compagne aimable ,
dont la société rend ma vie agréable ?

LE COMTE.

Moi, Lisette avec vous est en société ?
ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

pourquoi non, Monsieur ?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
de penser ; mais pour moi ...

LISETTE *à part.*

Le Comte de Tufiere

G iij

LE GLORIEUX;

Un franc Glorieux; on me l'a voit bien dit:

ISABELLE.

Ne se trouve un bon cœur joint avec de l'esprit;

Ne se concerte, de l'amour, du zèle,

Ne nous avoir trop de retour pour elle.

Adieu...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour

De se doit recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, & nous devons, peut-être,

Avant le mariage, un peu mieux nous connoître;

D'avancer à fond quels sont nos sentimens,

Et ne pas nous fier aux premiers mouvemens.

Quel est ce qui nous unit le penchant nous anime;

Que ce penchant soit fondé sur l'estime.

LE COMTE.

Permettez-moi de vous, à parler franchement;

Permettez-moi de vous, à plus d'empressement,

Permettez-moi de vous, d'une ardeur sincère

Permettez-moi de vous, d'un amour de votre père,

Permettez-moi de vous, d'un amour me voyant vous presser;

Permettez-moi de vous, d'un amour de ne pas balancer.

ISABELLE.

Quel malheur que de moins pour ma gloire,

Quel malheur que de ne pas tant vous croire;

Quel malheur que d'être moins présumer,

Quel malheur que l'on dût vous aimer;

et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
balmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut,
dont l'effet contre vous n'agiroit que trop-tôt.

S C E N E I I I.

SABELLE, LE COMTE, VALERE;
LISETTE.

VALERE.

Ois-je croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALERE.

Que vous épousez Monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALERE.

J'en crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.

G ñij

LE GLORIEUX,

(Il veut sortir.)

J'en serai très-flatté. Je rejoins votre pere ,
Pour lui donner parole & conclure l'affaire.

VALERE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi , Monsieur ?

VALERE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Avez-vous la bo

De me faire savoir qui peut la faire naître ?
Qui me traversera ?

VALERE.

Mais... ma mere , peut-être

LE COMTE.

Votre mere !

VALERE.

Oui , Monsieur.

LE COMTE riant.

Cela seroit plaisa

ISABELLE *bas à Lisette.*

Il prend avec mon frere un ton bien suffisant !

LE COMTE.

Elle ne fait donc pas que j'adore Isabelle ?

qu'un ami commun m'a proposé pour elle ?

VALERE.

enez - moi , Monsieur.

COMEDIE.

81

LE COMTE.

Vous m'êtes-~~vous~~?

VALERE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.
J'avois imaginé que mon rang, ma naissance
Méritoient des égards & de la déférence ;
Que bien d'autres raisons que je pourrois citer ,
Si j'étois assez vain pour oser me vanter ,
Seroient pencher pour moi Madame votre mere.
Mais je me suis trompé , je le voi bien. Qu'y faire ?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Dui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu ;
Et loin que le mépris , & m'offense & m'irrite ,
Je ne m'en prens jamais qu'à mon peu de mérite.

VALERE.

Qui , nous , vous mépriser ? En recherchant ma sœur ;
Certainement , Monsieur , vous nous faites honneur.

LE COMTE *avec un souris dédaigneux.*

Ah , mon Dieu , point du tout.

VALERE.

Mais , à parler sans feinte ;
Depuis assez long-tems ma mere est pour Philinte ;
Elle a même avec lui quelques engagements ;
Et l'amitié , l'estime ; en sont les fondemens.

LE COMTE *d'un ton railleur.*

Ah , je le croi. Philinte est un homme admirable :

Non, mais à l'orgueil... c'est un homme estimé
 Pourquoi ne s'en plus rendre... pour le faire à
 Et même sans orgueil...

LE COMTE.

Vous avez eu alarme
 Par le portrait brillant que vous en voulez faire
 Je commence à sentir que je suis téméraire
 D'entrer en concurrence avec un tel rival,
 Pourquoi le suis-je à-t-on dit. Un franc orgueil
 Oui, oui... ouvre les yeux. Ma langue, non !
 Tout ce qu'on vante en moi a eu qu'un vain
 Orgueil.

Si-tu es avec Philinte en venant me complaire
 Et c'est lui faire tort que de se débiter.

LISELLE à Philinte.

Quoi ! N'admirez-vous pas cette humble robe

ISABELLE.

Je n'en suis point jalouse. La seule modestie
 N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE à Isabelle.

Madame, en vain pour vous je m'efforce de dire
 Mon ardeur est trop vive & trop peu circonscrite
 On m'oppose un rival qui n'a que le respect

ISABELLE en souriant.

Philinte, du respect seul bien vous débarrassez

LE COMTE faisant la révérence
 Et trop d'honneur.

COMEDIE.

83

VALERE.

Mais , sans vous offenser ,
Il a cent qualités respectables. Du reste ,
Plus on veut l'en convaincre , & plus il est modeste
Il se tait sur son rang , sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très-sagement ; car , sans prévention ,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALERE.

Il est bien Gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALERE.

Et de plus , il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi ,

C'est tout ce qu'il peut faire. A des gens tels que
moi ,

Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter , sans me donner de gloire ,
Car je suis ennemi de la présomption ,
Que si Philinte étoit d'une condition ,
Et de quelque famille un peu considérable ,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable ;
Et que bien sûrement il me seroit connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu ;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

**LE GLORIEUX;
VALERE.**

A ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le fi

Par exemple, Monsieur, vous connoissiez mon
Avant de m'avoir vû?

VALERE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, Monsieur; car le nom de Te
Nous ne le prenons pas d'une Gentilhommiere,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent en
Parle de mes ayeux, & vante leurs exploits.

Daignez la parcourir, vous verrez qui nous som
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cens Gentils
mes

Plus nobles que Philinte.

VALERE.

Ah! Monsieur, je le

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste

VALERE.

C'est très-bien fait à vous. L'orgueil...

LE COMTE.

Je le dé

Les Grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.

ous sortez ?

V A L E R E.

Oui, Monsieur, je quitte la partie,
je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE *lui touchant dans la main.*
mmes-nous bons amis ?

V A L E R E.

Ce m'est bien de l'honneur.
je...

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.
vous voyez Philinte, engagez-le, de grace,
ne pas m'obliger à lui céder la place.
fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
épouser votre sœur, & cesse de la voir.
ites-lui, que je croi qu'il aura la prudence
ne me pas porter à quelque violence ;
ar je vous le déclare en termes très-exprès,
il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près.

V A L E R E.

cet égard, Monsieur, je ne puis rien vous dire ;
mais j'entens ce discours, & je vais l'en instruire.

LE GLORIEUX;

SCENE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE

ISABELLE.
Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris !

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté ; mais à parler sans feinte ;
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte ;
Un rival comme lui n'est pas fait , que je croi ,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi

ISABELLE.

D'un homme tel que moi ! Ce terme-là m'étonne
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.

Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens.
Mais je croi que l'on peut me le passer.

ISABELLE

J'entens

Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage ,
Que tout le genre humain vous doit un humble ho
mage.

LE COMTE.

Comment donc ? D'un rival prenez-vous le parti

ISABELLE.

Non pas ; mais à présent que mon frere est sorti ,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte ;
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour ,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour propre. Oui , tout me le fait croire ;
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un & l'autre m'anime , & la gloire que j'ai ,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pû souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fiere , & parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire , après tout ? C'est l'hon-
neur.

Cet honneur , il est vrai , veut le respect , l'estime ;
Mais il est généreux , sincere , magnanime ;
Et pour dire en deux mots , quelque chose de plus ;
Il est , & fut toujours la source des vertus.

ISABELLE

Des effets de l'honneur je suis persuadée ;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée ,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux ?
Le véritable honneur est moins présomptueux ;
Il ne se vante point ; il attend qu'on le vante ;
Et c'est la vanité , qui , lasse de l'attente ,

LE COMTE.

discours est fort beau ; mais que voulez-vous dire ?

ISABELLE.

ette, mieux que moi, saura vous en instruire.

lui laisse le soin de vous interpréter

discours, qui paroît déjà vous irriter.

LE COMTE.

t, de grace , avec vous souffrez que je m'explique ;

te fille , après tout , est votre domestique.

me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez ;

gens de son ~~sort~~ vous la distinguerez :

vous me ferez voir une preuve fidèle

vos égards pour moi , dans vos égards pour elle

connoît à fond mon esprit , mon humeur ;

utez , profitez , & méritez mon cœur.

eu.

SCENE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc ?

LISETTE.

Excusez mon audace ,

suffrez une fois que je me satisfasse.

H

Il faut que je vous parle ; on me l'ordonne ; & me
J'en meurs d'envie aussi ; mais je ne sai pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune & me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse ;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit ,
Quand on fait trop le grand , on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi vous osez ...

LISETTE.

Oui , j'ose ; & votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime
Vous vous perdez , Monsieur.

LE COMTE.

Comment donc , je me perds

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs
Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traitresse
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurois me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractère,
n'en change point, je ne le sai que trop.
le naturel, il revient au galop ;
voins je vous dis, songez à vous contraindre ;

Isabelle efforcez-vous de feindre ;

oïſſez quelque temps de l'humeur dont elle eſt,
âites que l'orgueil ſe prête à l'intérêt.
là mon ſentiment. Profitez-en, ou non ;
n cœur ſeul m'a dicté cette utile leçon.
re gloire irritée en paroît mécontente ;
ui baiſe les mains , & je ſuis ſa ſervante.

S C E N E V I.

LE COMTE *ſeul.*

L n'eſt donc plus permis de ſentir ce qu'on veut ?
oir tenir ſon rang paſſe ici pour défaut ?
es petits bourgeois traiteront d'arrogance ,
ſentimens qu'inspire une haute naiſſance ?
m'en croyois . . . Non , je veux prendre ſur moi
nour & l'intérêt m'en impoſent la loi.
 , devant Ifabelle il faudra me contraindre.
s l'indigne rival qu'on veut me faire craindre ,
lès ce même inſtant me voir tel que je ſuis ,
m'oſe diſputer l'objet que je poursuis.
eux connoître un peu ce petit personnage ,
ni parler d'un ton à le rendre plus ſage.

LE GLORIEUX,

SCENE VII

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous offrir de mes amitiations,
Monsieur. Depuis long-tems je vous dois cet hom-
mage,

Et je ne le saurois différer davantage.

LE COMTE.

Très-obligé, Monsieur. D'où vous venez-vous ?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,

J'auroi bien-ôté celui de me faire connoître.

Mon nom n'impose pas ; mais ...

LE COMTE.

Cela peut bien être

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...

(se faisant une profonde révérence.)

Adieu, Monsieur.

LE COMTE.

Oh ! J'ai donc deviné.

se levant d'abord aux révérences.

PHILINTE *d'un air très humble.*

vous marque par trop de déférences

Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.

Mais de quoi s'agit-il ? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valere est mon ami ; vous le savez , je pense ?

LE COMTE.

Que m'importe cela ?

PHILINTE

Tantôt en sa présence ,

Si j'en croi son rapport , & j'en suis peu surpris ,

Vous m'avez honoré... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort ; moi , j'ai dit ma pensée.

Votre délicatesse en est-elle blessée ?

PHILINTE *faisant la révérence.*

Ah ! Monsieur , point du tout ; je me connois ; je
croi

Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.

Mais on ajoute encore à l'égard d'Isabelle ,

Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu

Qu'on vous dit.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi ?

LE GLORIEUX,
PHILINTE

Vous exigez un cruel sacrifice ;
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE d'un air railleur.
Vous en doutez, Monsieur ?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère ;
Et j'en viens d'assurer Isabelle & sa mère.

LE COMTE mettant son chapeau.
Et vous venez me faire un pareil compliment ?

PHILINTE.

Avec confusion, mais très-distinctement.
La nature envers moi moins mère que marâtre,
M'a formé très-résif, & très-opiniâtre ;
Sur-tout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi,

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE

La mienne est bien mutine
Plus on lui fait la guerre, & plus elle s'obstine ;
Et jamais la hauteur ne pourra la domter.

LE COMTE.

Ous êtes bien hardi de venir m'insulter ?

COMEDIE.

95

Un petit Gentilhomme ose avoir cette audace ?

PHILINTE.

Moi, Monsieur ? Je vous viens demander une grace.

LE COMTE.

Et c'est ?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir & l'honneur. . .

De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur

Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire.

Vous vous méconnoissez. Mais il faut vous complaire.

L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,

Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE *d'un air railleur mettant ses gants.*

Je suis reconnoissant de cette grace insigne,

Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trêve de compliment. Moi, je vais vous prouver

Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(Ils mettent l'épée à la main.)

Et je doute !

L.

Vous en

Je ne me fais

Je vous en

Et j'en vi

L.

Et vous venez

Avec confiance

La nature

M'a tout

Sur-to

L'opiniâtreté

Je vous

nyiens.

LISIMON.

Et je prens la liberté de l'être ;
Et de ma femme & de ses adhérens :
Je le fais pas, c'est moi qui te l'apprens :
Si elle aime ma fille , il a droit d'y prétendre ;
Et la liberté de le choisir pour gendre.
Elle en est d'accord , & prend la liberté
De soumettre en tout à mon autorité.
Sans te flatter contre toute apparence ;
En tant ton congé , tire ta révérence.

PHILINTE.

Si l'honneur , Monsieur , de répondre à cela ;
Madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Ne n'en est pas ? J'ai donné ma parole :
Et me chicaner Madame est assez folle ;
Et sur le champ , par le pouvoir que j'ai ;
Me temps que toi , recevra son congé.

PHILINTE.

De votre fille ; & l'aveu de sa mere
Permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Si elles m'exclurent , je leur obéirai.
Et là j'ai mes droits , & je les soutiendrai.
(Il sort.)

LE GLORIEUX]

SCENE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

Quelle obstination.

LE COMTE.

Ceci vient de Valere,
Et je m'en vengerois si vous n'étiez son pere.

LISIMON.

Je veux le faire , moi , mourir sous le bâton ,
Ou le gueux , dès ce soir , quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour ... Eh ! la , la , patience.

LE COMTE.

C'est un petit Monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mere , un sot , un frêluquet
Qui fait le bel esprit , & n'a que du caquet.
Oh , la méchante femme ! avec son air affable ,
Composé , douxereux ; c'est un tyran , un diable
De sang froid. Tout à l'heure , en termes éloquens,
Et tous bien de niveau , mais malins & piquans ,
Devant ma fille même , elle m'a fait entendre ,
Qu'elle me quittera si je vous prens pour gendre ;
Et moi , j'ai répondu que j'étois résigné ,
A souffrir ce malheur dès qu'elle auroit signé.

Qu'immédiatement après sa signature,
 Elle pourroit aller à sa bonne aventure..
 Sur cela , force pleurs , évanouissement.
 Isabelle & Lisette avec gémissement
 L'ont vite secourue , & par cérémonie ,
 Toutes trois à présent pleurent de compagnie.
 Car qu'une femme pleure , une autre pleurera ,
 Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout , je ferai des miracles.
 Ce que j'apprens de toi me réchauffe le cœur.
 Je ne te croyois pas un si puissant Seigneur.
 Comment diable ! Ton pere , à ce que l'on m'assure
 Fait dans sa Baronie une noble figure.

LE COMTE *lui frappant sur l'épaule.*

Allez , mon cher , allez , quand vous me connoîtrez ;
 De vos tons familiers vous vous corrigerez ;
 Vous ne tutoyerez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi , sans y penser , l'habitude m'emporte.
 Au cérémonial enfin je me sou mets.

LE COMTE.

Me le promettez - vous ?

LISIMON.

Oui , je te le promets.

Va , tu seras content.

LE GLORIEUX;
LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De se corriger.

LISIMON.
Oh ! Trêve à votre humeur fière ;
Et consultons tous deux comme je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.
je vous donnerai,
C'est de ne plus tant qu'on se hazarde,
A dire à ce regard.
Pour t e difficulté,
Sach e autorité.
ON.
Si vous voul er

LE COMTE.
Non, Monsieur, je vous jure,
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCENE X.

LISIMON *seul.*

IL faut que je sois bien possédé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil redomon ;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête,

vais rompre. Attendons. Si je prens ce parti,
mon autorité me voilà reparti ;
ferai triompher & mon fils & ma femme ;
Monsieur désormais dépendra de Madame.
L'honneur que je fais à Messieurs les maris !
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris ,
c'est l'honneur me réveille ; il m'excite à combattre ,
je m'en vais , pour lui , faire le diable à quatre.

Fin du troisieme Acte.





A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E , P A S Q U I N .

*Ils entrent par deux différens côtés du théâtre. Pasquin
le premier , & marchant fort vite.*

L I S E T T E .

Q Uoi , sans me regarder , doubler ainsi le pas ?

P A S Q U I N .

Ah ! Ma Reine , pardon , je ne vous voyois pas.

Auriez-vous , par hazard , quelque chose à me dire ?

L I S E T T E .

Oui , sur de certains faits voudriez-vous m'instruire ?

P A S Q U I N .

Le puis-je ?

L I S E T T E .

Assurément.

P A S Q U I N .

Vous avez donc grand tort

D'en douter.

L I S E T T E .

Mais sur vous il faut faire un effort.

C O M E D I E. 103
PASQUIN.

s n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
vous marquer mon zèle & tâcher de vous plaire.
I est ce grand effort que votre autorité
mpose ?

L I S E T T E.

De me dire ici la vérité.

P A S Q U I N.

ne me coûte moins.

L I S E T T E.

Pour entrer en matiere ;
z-vous jamais vû le château de Tufiere ?

P A S Q U I N.

(à part.)

l'ai vû ? Cent fois. C'est mentir hardiment.

L I S E T T E.

ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit ?

P A S Q U I N.

Comment ?

le plus beau château qui soit sur la Garonne.
s le voyez de loin qui forme un pentagone ...

L I S E T T E.

agone ! Bon Dieu ! Quel grand mot est-ce là ?

P A S Q U I N.

un terme de l'art.

L I S E T T E.

Je veux croire cela.

expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

I iij

LE GLORIEUX;
PASQUIN.

Cela m'est très-facile , & je vais vous décrire
Ce superbe château , pour que vous en jugiez ,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyez.
D'abord, ce sont sept tours , entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...
Qui forment un vallon , dont le sommet s'étend
Jusques sur . . un dongeon . . . entouré d'un étang...
Et ce dongeon placé justement ... sous la zone ...
Par trois angles saillans , forme le pentagone.

L I S E T T E.

Voilà , je vous l'avoue , un merveilleux château !

P A S Q U I N.

Je croi , sans vanité , que vous le trouvez beau.

L I S E T T E.

Et c'est donc en ce lieu que le pere du Comte
Tient sa cour ?

P A S Q U I N.

Oui , ma Reine ; & faites votre compte ;
Que dans tout le Royaume il n'est point de Seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes , chevaux , piqueurs , superbes équipages ,
Table ouverte en tout temps , deux écuyers , six pages ;
Domestiques sans nombre & bien entretenus ,
Tout cela ne sauroit manger ses revenus.

L I S E T T E.

ais c'est donc un Seigneur d'une richesse immense ?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

L I S E T T E.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut.

Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc ?

L I S E T T E.

Un menteur qui n'a pas de mémoire ;

Se décelle d'abord. Si je veux vous en croire ,

Le Comte est grand Seigneur. Dans un autre entre-
tien ,

Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc , votre argument me paroît sans réplique :

Naturellement , moi , je suis très-véridique.

Mais j'obéis. Au fond les faits sont très-constans ,

Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

L I S E T T E.

Rendez-moi , s'il vous plaît , cette égnime plus claire :

PASQUIN.

Quinze ans auparavant , ce que j'ai dit du pere

Se trouvera très-vrai. Depuis , tout a changé.

Dans un piteux état le bonhomme est plongé ;

Et le pauvre Seigneur traîne une vie obscure.

Mais mon maître voulant qu'il fasse encore figure ,

Par un récit pompeux , fruit de sa vanité ,

Vient de le rétablir de son autorité.

Qu'entre nous , s'il vous plaît , la chose soit secrète.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrette ;
Je ferois tort au Comte. Et si je fais des vœux ;
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valere à mes efforts sans relâche s'oppose ;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCENE II.

VALERE, LISETTE.

LISETTE *d'un air dédaigneux.*

AH ! Vous voilà, Monsieur ; vraiment, j'en suis
ravie.

VALERE.

Quoi, vous voulez gronder ?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALERE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits,
Mes moindres volontés ; dites-vous, sont vos lois ?

Il est vrai.

L I S E T T E.

Cependant, devant Monsieur le Comte
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte.
Et contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

V A L E R E.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur ;
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

L I S E T T E.

Que l'honneur ! Ce discours me fatigue & m'irrite.

V A L E R E.

Mais par quelle raison ? Philinte a du mérite.

L I S E T T E.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur,
Pour faire que le Comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte ;
Je vous déclare, moi, sans mystère & sans feinte,
Que Demoiselle ou non, comme le Ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

V A L E R E.

(voyant Lycandre.)

Par quel motif ? ... Et quoi, cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens ?

**108 LE GLORIEUX;
LISETTE.**

Il faut que je lui parle.

VALERE.

Adieu donc!

SCENE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

JE reviens;

Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valere a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune Seigneur
Qui demeure céans, ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le Comte de Tufiere?

LISETTE.

Oui, Monsieur, contre tous, & de toute maniere;
Il est vrai que le Comte est si présomptueux,
Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux;
Il ne respecte rien, ne ménage personne;
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah, que vous m'affligez!

L I S E T T E.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

L Y C A N D R E.

ous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
ui le concerne ? Est-il donc bien possible,
otre empressement il se montre sensible,
s à vous marquer des égards, des bontés ?

L I S E T T E.

payé mes soins que par des duretés ;
mais y penser sans répandre des larmes ;
orte ; à le servir je trouve mille charmes !

L Y C A N D R E.

tens-je ? Juste ciel ! Quel bon cœur d'un côté !
utre, quel excès d'insensibilité !
stable orgueil ! Non, il n'est point de vice
neste aux Mortels, plus digne de supplice,
nt tout asservir à ses injustes droits,
umanité même il étouffe la voix.

L I S E T T E.

rouve.

L Y C A N D R E.

Pour vous, vous serez, je l'espère ;
solation d'un trop malheureux pere.

L I S E T T E.

que instant, Monsieur, vous me parlez de lui ;
oit à mes yeux se montrer aujourd'hui :
ne paroît point. Vous me trompiez, peut-être.

L Y C A N D R E.

u de patience ; il va bien-tôt paroître ;

110 LE GLORIEUX,

LISETTE.

Pourquoi differe-t-il de trop heureux momens !

Que ne vient-il s'offrir à mes embrassemens ?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence

Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi ? Se peut-il qu'il le pense ?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,

Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah ! Qu'il me connoît mal !

LYCANDRE.

Enfin, qu'il vienne

Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne,

Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,

Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher ; & loin qu'il m'importune,

Il verra que mon cœur, plein de son infortune,

Redoublera pour lui de tendresse & d'amour.

Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour

Il sera possesseur du peu que je possède.

Mon zèle à ses malheurs servira de remède.

Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,

J'ai de riches habits dont on m'a fait présent ;

Je garde un diamant que m'a laissé ma mere.

Je vais tout engager, tout vendre pour mon pere.

COMEDIE.

III

euſe , ſi je puis & mille & mille fois ,
trouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

tez. Laissez-moi respirer , je vous prie.
nez quelque relâche à mon ame attendrie.
 aimez votre pere ; il n'eſt plus malheureux.

LISETTE.

Puiſqu'il eſt ſi lent à contenter mes vœux ,
renez-moi quel monſtre a cauſé ſa miſere.

LYCANDRE.

l monſtre ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil. L'orgueil de votre mere.
ſon faſte , les biens ſe ſont évanouis :
orgueil a cauſé des malheurs inouis.

LISETTE.

comment ?

LYCANDRE.

Une Dame aſſez conſidérable
diſputant le pas dans un lieu reſpectable ,
reçut un affront ſi ſanglant , ſi cruel ,
elle en fit éclater un déplaiſir mortel.
poux de cette Dame enflammé de colere ;
ur venger cet affront , attaqua votre pere
retour d'une chaſſe ; & prit ſi bien ſon temps ;
ils ſe trouverent ſeuls pendant quelques inſtans.

112 LE GLORIEUX;

D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il vouloit se venger ; il y perdit la vie.
En un mot votre pere , en défendant ses jours ,
Tua son ennemi ; mais sans autre secours
Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parens du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Par effet du hazard , pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre pere outré de cette injure,
Se défend ; mais en vain. Il se cache. Aussi-tôt
Un arrêt le condamne. Et pour fuir l'échaffaud,
Il passe en Angleterre , où quelques jours ensuite
Votre mere devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau ;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

L I S E T T E.

Ciel ! Que m'apprenez-vous ? Ce n'est donc pas sa
mere

Que j'avois au couvent, & qui m'étois si chere ?

L Y C A N D R E.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena.
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre pere , deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance ;
Se disant votre mere , & cachant votre nom.

L I S E T T E.

Mais pourquoi ce secret ? Et par quelle raison

de laisser ignorer de quel sang j'étois née ?

L Y C A N D R E.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée ;
pour vous épargner des regrets , des douleurs ;
jusqu'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre pere ;
sa précaution vous étoit nécessaire.

L I S E T T E.

Je brûle de le voir ; & je tremble pour lui.
Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui ,
près l'injuste arrêt ? . . .

L Y C A N D R E.

Pendant sa longue absence ;

ses fidèles amis sûrs de son innocence ,
puissans à la cour , ont eu tant de succès ,
qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès ;
et deux des faux témoins prêts à perdre la vie ,
ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre pere caché depuis près de deux ans ,
attendoit les effets de ces secours puissans.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles :
il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

L I S E T T E.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident ,
quelque piège caché. N'est-il pas plus prudent
que nous l'allions chercher ? Par notre diligence
révenons ses bontés & son impatience.
Allons , Monsieur , je veux embrasser ses genoux ,
et mourir de plaisir dans des transports si doux.

K.

LE GLORIEUX,
LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie
Vous voulez la chercher, & le ciel vous l'envoie

Oui, ma fille, voici ce pere malheureux;

Il vous voit; il vous parle; il est devant vos yeux

L I S E T T E *se jettant à ses pieds.*

Quoi, c'est vous-même! O ciel! Que mon ame
ravie!

Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

L Y C A N D R E.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur.

Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur

Mais hélas! Que je crains de revoir votre frere!

L I S E T T E.

Mon frere! Et quel est-il?

L Y C A N D R E.

Le Comte de Tufie

L I S E T T E.

Je ne fais où j'en suis! Je ne respire plus!

Daignez me soutenir.

L Y C A N D R E.

Qu'il doit être confus

Quand il vous connoitra!

L I S E T T E.

Moi, sa sœur?

L I C A N D R E.

Oui, ma fi

L I S E T T E.

Sans doute, nous sortons de la même famille;

Oui , le Comte est mon frere ; & dès que je l'ai vu ,
A travers ses mépris , mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient , & l'ingrat vous méprise !
Ah ! Je veux profiter de cette occasion ,
Pour jouir devant vous de sa confusion ,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

L I S E T T E.

Jusques-là devant lui ne dois-je plus paroître ?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive , à coup sûr ; & sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de pere ,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

L I S E T T E.

S'il ne vous connoît pas , vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus. Il me connoît. Rentrez ,

Ma fille. Quelqu'un vient ; gardez bien le silence.

L I S E T T E *lui baissant la main.*

Mon pere , attendez tout de mon obéissance.

LE GLORIEUX;

SCENE IV.

LYCANDRE, PASQUIN s'arrêtant
à considérer Lycandre.

LYCANDRE.
LE Comte de Tufiere est-il chez lui ?
PASQUIN d'un ton brusque.

Pourquoi

LYCANDRE.
Je voudrois lui parler.
PASQUIN le regardant du haut en bas.
Lui parler ? Qui ? Vous ?

LYCANDRE.

Mo

PASQUIN d'un air méprisant
Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.
La raison , je vous prie ?

PASQUIN.
C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh ! je vous certifie ,

Quelqu'occupé qu'il soit , que dès qu'il apprend
Que je veux lui parler , il y consentira.

PASQUIN fièrement.

Eh ! Qu'êtes-vous ?

L Y C A N D R E.

Je suis... car je pers patience ;
comme très-choqué de votre impertinence.

P A S Q U I N *à part.*

ma foi, raison. Je retombe toujours.

(*à Lycandre.*)

veux m'en punir. Je voi que mon discours ;
ieur, n'a pas le don de vous être agréable ;
si je suis si fier, je suis très-excusable.

L Y C A N D R E *vivement.*

où, s'il vous plaît ?

P A S Q U I N.

Pour le dire, en un mot ;
ils trop me vanter ; c'est que je suis un sot.

L Y C A N D R E.

, on ne l'est point, quand on connoît sa faute.

P A S Q U I N.

maître a très-souvent la parole si haute ,
si suffisant, que , par occasion ,
deviens aussi, mais sans réflexion.
eulement pour moi, la raison, la prudence ;
gent les accès de mon impertinence.
voyez-que d'abord j'ai bien baissé mon ton ;
daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

L Y C A N D R E.

enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre ;
e viens demander sa réponse à la lettre.
on vous a pour lui remise de ma part,
il lûe ?

118 LE GLORIEUX;
PASQUIN.

Oui, Monsieur. Seriez-vous par hazard
L'inconnu ?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce !

Eh ! Vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encor.

LYCANDRE *souriant.*

Ne craignez rien pour moi ;

Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi ?

Vous vous exposez ? ...

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grace.

PASQUIN *va, & revient.*

En vérité, je crains ...

LYCANDRE *d'un air impatient.*

Ah !

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCENE V.

LYCANDRE *seul.*

Ar les airs du valet on peut juger du maître :
h ! Du moins si mon fils pouvoit se reconnoître
blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
ôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison.
Mais je n'ose l'essayer....

SCENE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

Quel est le téméraire ;
quel est l'audacieux qui m'ose ? ... Ah ! c'est mon
pere !

LYCANDRE.

L'accueil est très-touchant ; j'en suis édifié.

PASQUIN *à part.*

Comment donc ? Le voilà comme pétrifié !

LE COMTE *ôtant son chapeau.*

En premier mouvement quelquefois nous abusé ;
excusez-moi, Monsieur.

LE GLORIEUX;

PASQUIN *à part.*

Il lui demande excuse!

LE COMTE.

(à Pasquin.)

Je croyois... Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous?

Laissez-le ici; je veux...

LE COMTE *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne.

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCENE VII.

LYCANDRE, LE COMTE

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi

Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE,

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon pere ?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misere.
Voilà votre motif. Et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence. Il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice ;
Et tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvemens qui devroient l'agiter.
Ah ! Je ne voi que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.
C'est envain qu'un billet vous avoit prévenu ;
Et je me suis trompé, croyant qu'un Inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un pere misérable.
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui, moi, je vous méprise ? Osez-vous le penser ?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser !
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous ? Prouvez-le moi donc, & dans ce moment
même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez ; qu'exigez-vous ?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis,

L

122 LE GLORIEUX;

Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnoître en qualité de pere
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon. Menez moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grace, à vous montrer ne soyez pas si prompt.
Vous les exposeriez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un Bourgeois ennobli, fier de son opulence?
Si le faste & l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,
Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom & mon courage
Font toute ma richesse; & ce seul avantage,
Rehaussé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens & de protections.
J'ai monté par degrés, & riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.

L Y C A N D R E.

On me l'a peint tout autre ; & j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire,
Mais pour moi qui ne suis ni superbe ni vain ,
Je prétends me montrer, & j'irai mon chemin,
(Il veut sortir.)

L E C O M T E *le retenant.*

Différez quelques jours ; la faveur n'est pas grande ;
Je me jette à vos pieds , & je vous la demande.

L Y G A N D R E.

Pentens. La vanité me déclare à genoux ,
Qu'un pere infortuné n'est pas digne de vous ;
Oui , oui , j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mere ;
Et tu n'as hérité que de son caractère.

L E C O M T E.

Eh ! Compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur , il est vrai , n'a que trop hérité,
Du reste , soyez sûr que m'a plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat ;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

L Y C A N D R E.

Vous me faites pitié. Je vois votre foiblesse ;
Et veux , en m'y prêtant , vous prouver ma tendresse ;
Mais à condition que si votre hauteur
Eclate devant moi , dès l'instant. . .

SCENE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON

LISIMON *au Comte.***S**erviteur.

Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne
Car il est temps d'agir. Je croi, Dieu me pardonne
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment ?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne Dame est sage;
Car j'allois sans cela faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse ; & puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas , au moins ; car c'est une Princesse
Aussi fiere que vous , & dont les préjugés

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON *se couvrant.*

Tu le vois , mon enfant , je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien.

COMEDIE.

125

LISIMON *se découvrant.*

Enfin, Monsieur, le succès de l'affaire

Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi;

De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, & pour votre avantage;

Que votre unique objet soit votre mariage;

Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON *au Comte.*

Quel est cet homme-là ?

LE COMTE *tirant Lisimon à part.*

C'est... c'est mon Intendant.

LISIMON.

A l'air bien grêlé. Selon toute apparence,

Cet homme n'a pas fait fortune à l'Intendance.

LE COMTE *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE *à part.*

Je voi

Qu'il trompe Lisimon, en lui parlant de moi.

Sa gloire est alarmée à l'aspect de son pere.

LE COMTE *à Lisimon.*

Sachez encore...

LISIMON.

Eh bien ?

LYCANDRE *à part.*

Je retiens ma colere;

L ij

126 **LE GLORIEUX;**

Espérant que bien-tôt il me sera permis
De me faire connoître , & de punir mon fils ;
Et mon juste dépit lui prépare une scène ,
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne :

LE COMTE à *Lycandre*.

Contraignez-vous , de grace ; & ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON *haut.*

Oh ça , je vous ai dit une bonne nouvelle :
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir ;
Pour gagner son esprit , faites votre devoir.

LE COMTE *en souriant.*

Mon devoir ?

LISIMON.

Oui vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE *au Comte.*

Quoi ? Faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte ?

LISIMON *au Comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question

De chicaner ici sur une expression.

LE COMTE *d'un air un peu fier à Lycandre.*

is, Monsieur...

LYCANDRE *d'un air impérieux.*

Mais, Monsieur, je dis ce qu'il faut dire
ces ce qu'il faut faire au plutôt.

LE COMTE *à part.*

Quel martyre !

va se découvrir.

LISIMON *au Comte.*

Ce Vieillard est bien verd,
me semble ?

LE COMTE.

(*à Lisimon*) (*à Lycandre.*)

Il est vrai. Votre discours me perd
tant cet homme, au moins, tâchez de vous con-
traindre.

LYCANDRE *au Comte.*

tes ce qu'il desire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

femme vous attend : Venez, d'un air soumis,
venant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE *au Comte.*

mis ; vous entendez ?

LE COMTE *d'un air piqué.*

art.)

Oui, j'entens à merveille

?

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille ?
-homme, expliquez-vous.

L. iiij.

128 LE GLORIEUX;
LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très-grand tort.
Vous lui donnez, Monsieur, une leçon très-sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE *à part.*

J'enrage.

LISIMON *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-temps?

LE COMTE *à Lisimon.*

Sortons!

Je regrette, Monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON.

(*au Comte*) (*à Lycandre*)

Un moment. A quoi vont les revenus du Comte?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE *à Lycandre.*

Dites-lui...

LYCANDRE *au Comte, bas.*

(*à Lisimon.*)

Je ne veux point mentir.

Une affaire, Monsieur, m'oblige de sortir.

Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.

Vous pouvez cependant conclure votre affaire;

Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,

Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contents.

Adieu.

SCENE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre Intendant avec vous fait le maître ;
que veut dire cela ? Hem ?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître ;
avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Il nous trouve ma femme , & trêve de fiertés.

LE COMTE.

Je n'irai , si vous voulez. Mais que faut-il lui dire ?

LISIMON.

Une aisante question ! Quoi , faut-il vous instruire ?

LE COMTE.

Je n'ais je suis assez neuf sur ces démarches-là.

Je n'ier ! Solliciter ! Je n'entens point cela.

Je n'ouhaite de faire avec vous alliance ;

Je n'ais songez aux égards qu'exige ma naissance ;

Je n'irlez pour moi vous-même , & faites bien ma cour ;

Je n'ela suffit , je crois ?

LISIMON.

Est-ce là le retour

Je n'ont vous payez mes soins ? Suivi de ma famille ;

Je n'ois-je venir ici vous présenter ma fille ;

130 LE GLORIEUX,

Vous priant à genoux de vouloir l'accepter ?
Si tu te l'es promis , tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu ; si l'on ne la demande.
Je te baise les mains , & je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCENE X.

LE COMTE *seul.*

Que ces gens inconnus
Sont fiers ! Voilà l'orgueil de tous nos Parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'im-
mole ,

Il faut , pour les avoir , fléchir devant l'idole.
Ah ! Maudite fortune , à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu.
Veux-tu m'humilier par l'appas des richesses ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses ?

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

CENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

)(H ça, Mademoiselle, expliquons-nous un peu,
ous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mere appaisée
vos tendres desirs paroît moins opposée.
ous pouvez espérer d'épouser votre amant.
ais loin de témoigner ce doux ravissement
ne vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
ne vous vis jamais si triste & si rêveuse.

ISABELLE.

est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le Comte pour époux,
on amour à vos yeux s'est signalé pour vous;
vous a demandée ; & cette ame si fière
ient de plier enfin.

172 LE GLOIREUX.

ISABELLE.

Mais de quelle manière ?

De ces soumissions à cinquante froids ,
Sans courir de désespoir, sans air fier de vainqueur ;
Sans silence affecté, vous me fûtes comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.

Mon père, avec ardeur, sollicitoit pour lui ;
A peine de deux mots lui prouvai-je l'appui ;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frère ,
Qu'il eût servi de fers pour enchaîner ma mère ,
Le Comte a si bien su que vous étiez rompu,
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu.
Mais plus de cet instant, j'accuse ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.

Pour un cœur d'élite quel triste événement !

LISETTE.

Et bien que votre amour est tout sincèrement ?

ISABELLE.

Il est bien sincère.

LISETTE.

Parlez en conscience :

N'est-ce-t'il point ici quelque peu d'inconstance ?

ISABELLE.

Vous me connaissez mal.

LISETTE.

Oh ! Que pardonnez-moi ;

Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi.

ISABELLE.

bien ?

L I S E T T E.

D'aucun Roman , à ce que j'imagine ,
vous ne pourrez jamais devenir l'Héroïne.

ISABELLE.

voyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez ?

L I S E T T E.

ne plaisante point , je dis vos vérités.
Un soupçon d'un défaut vous trouble & vous alarme ;
Dès qu'il est confirmé , votre cœur se gendarme.
Un trop de délicatesse est un autre défaut ,
Car vous serez punie , & peut-être trop-tôt.

ISABELLE.

Comte me désole à chaque occasion.

L I S E T T E.

Quoi ? Pour un peu de gloire & de présomption ?
C'est là ce qui fait voir la grandeur de son ame.
Il est fier à présent : mais devenez sa femme ,
Ce fier deviendra mari tendre & soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis ?

LE GLORIEUX;

SCENE II

MAHELLE, VALERE, LISETTE.

LISETTE *à Valere.*

Vous voulez bien rêver ?

VALERE.

Et j'ai sujet de l'être.

Aux yeux de mon ami je n'étois plus personne.
J'ai senti son regard. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de ne le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez ?

VALERE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le Comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très-juste ; & quand vous l'apprendrez ;
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALERE.

Je le veux croire ainsi ; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, & ne pouvois le dire.

COMEDIE.

135

Je le fais à présent , & ne le dirai point.

VALERE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point ?

Quoi ? Faut-il qu'un amant vous trouve si discrète ?

ISABELLE à Valere.

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette ?

VALERE.

Je l'aime , & m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement

Prouve mieux que jamais votre discernement.

Mais quel en est l'objet ? Quelle est votre espérance ?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir , & me fais cet effort ;

Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALERE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel !

VALERE.

Et mon pere ;

Pour dicter le contrat , est chez notre Notaire.

ISABELLE

Ma mere n'y met plus aucun empêchement ?

VALERE.

Non ; & vous me devez un si prompt changement.

LE GLORIEUX;

SCENE III.

LISIMON , VALERE , ISABELLE ;
LISETTE.

LISIMON.

CA, réjouissons-nous enfin, vaille que vaille
L'ennemi se soumet. J'ai gagné la bataille ;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat ;
Mais votre mere enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte ; & j'ai vu le Notaire,
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir ;
Je ne prévois plus rien qui puisse nous retenir.
Tu seras dès ce soir Madame la Comtesse ,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir ?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.

Cette affaire mérite un peu d'attention ;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion ? Comment , Mademoiselle ;
Allez-vous nous donner une scène nouvelle ,

is dédire ici, comme vous avez fait,
nq ou fix projets qui n'ont point eu d'effet ?
z-vous que le Comte entende raillerie ,
t homme à souffrir votre bizarrerie ?

V A L È R E.

mon pere, après tout ...

L I S I M O N.

Mais après tout, mon fils ?
z-vous que d'un fat j'écoute les avis ?
long ? J'aurai sû faire un miracle incroyable ,
ndant aujourd'hui ma femme raisonnable ,
se qu'on n'a point vûe , & qu'on ne verra plus)
s enfans rendront mes travaux superflus ?
ef-d'œuvre si beau deviendrait inutile ?
parbleu. Gardez-vous de m'échauffer la bile ,
us aurez sujet de vous en repentir ,
n juste courroux se fera ressentir.

L I S E T T E.

parler, Monsieur, en pere de famille.
ge. Disposez enfin de votre fille :
bandonnez plus à ses réflexions.
à vous à trancher dans ces occasions.

I S A B E L L E.

Lisette? ...

L I S E T T E.

Monsieur a prononcé l'oracle :
complissement rien ne peut mettre obstacle.
us destine au Comte, il faut que ce dessein
nte, en dépit de tout le genre humain.

M.

138 LE GLORIEUX;
LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette
Tien, sois un peu moins sage, & tu seras parfait.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier.

Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie,
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps. Il faut absolument
Que ma reconnaissance éclate en ce moment.

VALERE *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon per

LISIMON *le repoussant.*

Monsieur le Médecin, ce n'est pas votre affaire

Que je m'échauffe, ou non, vous aurez la bonté

D. ne vous plus charger du soin de ma santé.

(à part)

Je croi que ce coquin est jaloux de Lisette,

Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secr

(.. Valere.)

Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALERE.

Votre Notaire.

LISIMON.

(à Valere qui veut sortir.)

Ah ! Bon. Non, non, demeure ici.
 Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCENE IV.

LES ACTEURS PRECEDENS , M. JOSSE.

LISIMON.
 Approche, Monsieur Joffe.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble ?

LISIMON.

oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près.
 Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
 est donc là la future ?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE la regardant avec ses lunettes.
 Voilà de quoi former une belle famille.
 et donc est le futur ?

ISABELLE.

Je n'en fais encor rien.

M. JOSSE.

Comment ? Se faire attendre ? Oh ! Cela n'est pas bien.

M ij

140 LE GLORIEUX.

Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.

Assis-toi, Monsieur Josse; & nous, prenons séance.

SCENE V.

LES ACTEURS PRECEDENS;

LE COMTE. *Ils sont tous assis, excepté Lisette.*

M. JOSSE *vis-à-vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit.*

P Ardevant...

LISIMON *à Isabelle qui parle à Lisette.*

Ecoutez.

M. JOSSE *lit.*

Les Conseillers du Roi

Notaires souffignés, furent presens...

LISIMON *à Valere, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!

Vous ne vous taisez point? Est-il temps que l'on cause!
Valere, ici. Laissez cette fille; & pour cause.

M. JOSSE *au Comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang:
Je ne les savois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grace.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

COMEDIE. 141

M. JOSSE.

large y suppléra. Voyez quelle largeur !

LE COMTE.

(Il ditte.)

rivez donc. Très haut & très-puissant Seigneur.

M. JOSSE se levant.

onsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

int de raisonnemens, je vous le signifie.

M. JOSSE écrivant.

très-puissant Seigneur...

LE COMTE dictant.

Monseigneur Carloman.

lexandre, César, Henri, Jules, Armand,

ilogenes, Louis...

M. JOSSE.

Oh, quelle kyrielle !

a foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.

(Il répète.)

ilogenes, Louis... Après.

LE COMTE dictant.

De Mont-sur-Mont.

M. JOSSE répétant.

ir - Mont.

LE COMTE dictant.

Chevalier.

M. JOSSE répétant.

Lier.

142 LE GLORIEUX;
LE COMTE au Notaire.

(Continuez. Brest)

De Montarguil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE *flant son empouill.*

Bon. Marquis de Tufère!

LISIMON.

Quoi! Vous êtes Marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon parti.

Mais comme après la mort j'aurai ce Marquisat,

J'en ptens d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon gargon; la chose s'est permise;

(à Isabelle.)

Je te fais compliment, Madame la Marquise.

M. JOSSE au Comte.

Est-ce tout?

LE COMTE *se levant.*

Comment tout? Seigneur...?

M. JOSSE.

Et cætera.

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, & autres lieux, en très-gros caractère.

ISABELLE à Lisette.

En lettres d'or.

COMEDIE.

143

LISETTE *d'Isabelle.*

Paix donc.

ISABELLE *d'Isabelle.*

Je ne saurois me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE *d'Isabelle.*

C'est le foible commun des gens de qualité.

Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE *d'Isabelle.*

(Il lit.)

Et vous présentement, Monsieur, Messire Antoine

Isimon . . .

LE COMTE *d'un air surpris.*

Antoine ?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi ! C'est là votre nom ?

Antoine ! Est-il possible ?

LISIMON.

Eh ! Parbleu , pourquoi non ?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois !

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres.

Je croi que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE *d'un air dédaigneux.*

Passons , Monsieur, passons. Vos titres. C'est le point
dont il s'agit ici.

144 LE GLORIeux;

LISIMON.

Qui, moi? Je n'en ai point!

LE COMTE.

Comment donc? Vous n'avez aucune Seigneurie?

LISIMON.

Ah! Je me souviens d'une. Ecrivez, je vous prie.

(Il écrit.)

Antoine Lisimon, Ecrivez.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et Seigneur ferez-vous... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je croi? L'argent est-il un titre?

LISIMON. /

Plus brillant que les tiens. Et j'ai dans mon pupitre

Des billets au porteur, dont je fais plus de cas,

Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE.

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse...

M. JOSSE.

Oh! Nous autres Bourgeois, nous tenons pour l'espèce.

(Lisimon.)

as la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prens

porter à neuf cens mille francs.

M. JOSSE.

M. JOSSE *au Comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique ;
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE *à M. Josse , bas.*

Monfieur le Garde-notte , oui , l'argent nous soutient ;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel doüaire aura l'épouse contractante ?

LE COMTE.

Quel doüaire , Monfieur ? Vingt mille francs de rente.

L I S E T T E *à part.*

Mon frere est magnifique. En tout cas , je fai bien
Que s'il donne beaucoup , il ne s'engage à rien.

M. JOSSE *au Comte.*

Sur quoi l'assignez-vous ?

L I S I M O N.

Oui.

LE COMTE *dictant :*

Sur la Baronie

De Montorgueil.

M. JOSSE *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

L I S I M O N.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussi-tôt qu'à Paris ton pere arrivera.

LE COMTE

Mon pere , dites-vous ? Il ne faut point l'attendre ;
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.

N

146 LE GLORIEUX,

La goutte le retient au lit, depuis six mois.

LISETTE *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS;

LYCANDRE.

LE COMTE *à part.*

AH ! Le voici lui-même. O ciel ! Quel incident !

LISIMON *à Licandre.*

Que voulez-vous ? Parbleu, c'est Monsieur l'Intendant.

LYCANDRE *au Comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALERE & ISABELLE.

Son fils !

LE COMTE *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé ? Répondez, mon cher Comte,

COMEDIE. 147

LE COMTE à *Lycandre*.

Eh quoi ! Dans cet état osez-vous vous montrer ?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.

Mon arrivée ici t'alarme & t'importune ;

Mais apprens que mes droits vont devant ta fortune.

Rens-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil.

LE COMTE.

Eh ! Le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil.

C'est donc là ce superbe & brillant équipage

Dont tu faisois tantôt un si bel étalage ?

LYCANDRE à *Lisimon*.

L'état où je paroïs, & sa confusion,

D'un excessif orgueil sont la punition.

(au Comte).

Je la lui réservois. Je bénis ma misère ;

Puisqu'elle t'humilie, & qu'elle venge un père.

Ah ! Bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.

Parle ; reconnois-moi.

ISABELLE à *Lisette*.

Vous voilà tout en pleurs ;

Lisette ?

LISETTE à *Isabelle*.

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE au Comte.

Je voi qu'à ton penchant ta vanité s'oppose ;

N ij

148 **LE GLORIEUX;**

**Mais je veux la domter. Redoute mon courroux;
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.**

LE COMTE.

**Je ne puis résister à ce ton respectable.
Eh bien, vous le voulez ? Rendez-moi méprisable;
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît
plus.**

**Oui, je suis votre fils ; & vous êtes mon pere.
Rendez votre tendresse à ce retour sincere.**

(Il se met aux genoux de Lycandre.)

**Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.**

LISIMON à Lycandre.

**Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire ;
Je jurerois, morbleu, que vous êtes son pere.**

LYCANDRE relève le Comte, & l'embrasse.

**En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé.
Mais, malgré votre orgueil, la Nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes !
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le Ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste Monarque instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste Arrêt, de finir ma misere.
Il me rend mon honneur ; à vous il rend un pere**

Rétabli dans ses droits , dans ses biens , dans son rang ,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle. Et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

L E C O M T E.

Qu'entens-je ? Juste Ciel ! Fortune , ta faveur
Au mérite , aux vertus , égale le bonheur ;
Oui , tu me rends mes biens , mon rang , & ma naissance ;
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

L Y C A N D R E.

Devenez plus modeste , en devenant heureux.

L I S I M O N.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre ,
Pour choisir votre fils en qualité de gendre ,
Parce qu'à l'orgueil près , il est joli garçon.
Voici notre contrat ; signez-le sans façon.

L Y C A N D R E.

Quoique notre fortune ait bien changé de face ,
De vos bontés pour lui , je dois vous rendre grâce ;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement ,
Je prétens avec vous m'allier doublement.

L I S I M O N.

Comment ?

L Y C A N D R E.

Pour votre fils , je vous offre ma fille.

V A L E R E à *Lisette*.

Je suis perdu.

**LE GLORIEUX,
LISIMON.**

L'honneur est grand pour ma famille.
Très-agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille ?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux...

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense!

C'est Lisette.**LYCANDRE.**

Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur, femme de chambre ?

LYCANDRE *au Comte.*

Une telle aventure

Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grace au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALERE.

Quel heureux dénouement ? Je vais mourir de joie.

ISABELLE *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le Ciel vous envoie.

LISETTE *au Comte.*

En me reconnoissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir. Je m'en fais un honneur.

COMEDIE.

151

LISIMON *à Lycandre.*

moi, de mon côté, je veux que ma famille
puisse donner un rang sortable à votre fille :
car avec de l'argent on acquiert de l'éclat ;
je suis en marché d'un très-beau Marquisat ,
dont je veux que mon fils décore sa future ,
Et ce soir , Monsieur Joffe , il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur ; & que demain mon fils
se réveille point , sans se trouver Marquis.

(*au Comte.*)

es-vous satisfait ?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

En. Nous allons donc faire un double mariage :

ISABELLE *au Comte.*

mon cœur parle pour vous ; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

l'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir que faut-il pour vous
plaire ?

vos goûts , vos sentimens feront mon caractère.

LYCANDRE.

mon fils est Glorieux , mais il a le cœur bon :
cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison.

N iiij

Act 2

LE GLORIEUX,

Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire ;
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi ;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux ; qu'ils m'aident à me vaincre.

Il faut se faire aimer ; on vient de m'en convaincre.
Et je sens que la gloire & la présomption
Attirent que la haine, & l'indignation.

F I N.

L A
GOUVERNANTE,
COMÉDIE NOUVELLE.

En cinq actes , en vers.

Pierre Claude

Par M. NIVELLE DE LA CHAUSSE,
de l'Académie Française.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre
de la Comédie Française ,
le 18. Janvier 1747.

Le prix est de trente sols.



A P A R I S ;

Chez PRAULT fils , Quai de Conti , à la descente
du Pont-Neuf , à la Charité.

M. D C C. X L V I I.

9

APPROBATION.

Ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier,
une Comédie qui a pour titre, *La Gouvernante* ;
je crois que l'on en peut permettre l'impression. Ce
1. Janvier 1747. CRÉBILLON.

PRIVILEGE DU ROI.

OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France
& de Navarre : A nos amés & féaux Conseil-
rs les gens tenant nos Cours de Parlement, Mai-
s des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand
conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs
eutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il ap-
artiendra, SALUT. Notre bien amé NICOLAS-
FRANÇOIS LE BRETON, Libraire à Paris, Nous ayant
fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & don-
ner au Public, *l'Ecole des Amis, & les Oeuvres de Poësie
de Théâtre du Sieur de la Chaussée*, s'il Nous plai-
oit lui accorder nos lettres de privilège sur ce néces-
saires ; offrant pour cet effet de les faire imprimer en
un papier & beaux caractères, suivant la feuille im-
primée & attachée pour modèle sous le contre-scel
des Présentes. A CES CAUSES, voulant traiter
favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis
permettons par ces Présentes, de faire imprimer
dits Livres ci-dessus spécifiés, en un ou plusieurs
tomes, conjointement ou séparément, & autant de
fois que bon lui semblera, de les vendre, faire vendre
débiter par tout notre Royaume pendant le temps
neuf années consécutives, à compter du jour de la
te desdites Présentes : Faisons défenses à toutes sortes
de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles
soient, d'en introduire d'impression étrangère dans au-
cun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Lis

braires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression desdits Livres, sera remis, dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibiotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée com-

me à l'original: Commandons au premier notre Huis-
sier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles, tous
actes requis & nécessaires, sans demander autre per-
mission, & nonobstant clameur de haro, charte Nor-
mande, & Lettres à ce contraires: Caxtel est notre
plaisir. **DONNE'** à Paris le cinquième jour du mois
d'Avril, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de
notre règne le vingt-deuxième. Par le Roi en son
Conseil. Signé, SAINSON.

*Révisé sur le Registre IX. de la Chambre Royale
des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 436.
Folio 327. conformément aux anciens Réglemens, con-
firmés par celui du 28. Février 1723. A Paris, le six
Avril 1737. Signé M A R T I N, Syndic.*

ANNOE M. 31 AUQAL 1737

EXEMPLAIRE DE LA BIBLIOTHEQUE DE LA VILLE DE PARIS
DEPOSEE LE 10 JANVIER 1793

ACTEURS.

LE PRÉSIDENT DE
SARNOVILLE. M. Sarnia.

SARNOVILLE, Sec. du Président. M. Grandet.

UNE BARONNE., parente
du Président. Mlle Danciel.

ANGÉRIQUE. Mlle Grandet.

UNE GOUVERNANTE. Mlle Ganga.

JULIETTE, Servante. Mlle Danciel.

UN LAQUAIS. M. Petit.

*Le jeu de ces acteurs commence au Préjugé
et se termine.*



L A
GOUVERNANTE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, *suit Angélique qui rêve.*



ANGÉLIQUE, est-tout ? Faite-
vous violence :

Je voudrois bien savoir à quoi sert le
silence ?

Il ne guérit de rien, au contraire, il
aigrit

Les maux, & les tourmens du cœur & de l'esprit.
Se taire, est n'être plus qu'une ombre qui s'ennuie ;
Le babil est le charme, & l'ame de la vie . . .
Vous ne répondez rien ! Quel est donc votre but,
Et votre idée ?

8 LA GOUVERNANTE;
ANGÉLIQUE.

Hélas !

JULIETTE.

Un soupir ! Beau début ?

Après , continuez.

ANGÉLIQUE.

Je n'ai plus rien à dire.

JULIETTE.

On n'a que trop de quoi parler quand on soupire,

Où sont donc ces transports , cette vivacité ?

Nos entretiens faisoient votre félicité ;

Vous ne pouviez finir , lorsque je me rappelle...

ANGÉLIQUE.

Je ne te parlois pas alors d'un infidèle.

JULIETTE.

Doit-on , lorsque l'on perd le cœur d'un inconstant ;

Perdre aussi la parole ? Allons , il faut d'autant

Soulager son dépit , rien n'est plus salutaire.

ANGÉLIQUE.

Où parle la raison , le dépit doit se taire.

JULIETTE.

Et la raison vous parle , à vous , Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Oui,

JULIETTE.

Ah , le bel entretien ! Ma foi , gare l'ennui ;

Mais il est tout venu.

ANGÉLIQUE.

Non , ce guide propice

A porté la lumière au fond du précipice

Où j'aurois effuyé le plus grand des malheurs.

JULIETTE.

Bon , bon ! L'amour bien-tôt le comblera de fleurs.

ANGÉLIQUE.

Non , je n'ai plus en lui la moindre confiance.

Où m'alloit entraîner mon peu d'expérience !

Eh ! Comment pouvons-nous ne nous pas égarer ?

Comment fuir les dangers qu'on nous laisse ignorer ?

COMEDIE.

9

qui notre jeunesse est-elle confiée ?
Élas ! Pour l'ordinaire elle est sacrifiée.
quel est le sort du sexe ? Ah ! Juliette, il s'ensuit
qu'on croit qu'il ne vaut pas la peine d'être instruit.

JULIETTE.

h ! Diantre , vous voilà tout-à-fait surprenante ,
ce beau chef-d'œuvre vient de notre Gouvernante ;
depuis six ou sept mois qu'elle a trouvé moyen
de s'impatroniser , je n'y connois plus rien ;
la Baronne elle-même en a fait son amie ,
et ne fait que vanter sa rare prud'homie :
nous étions , vous & moi , bien mieux auparavant.

ANGÉLIQUE.

Je voudrois l'avoir eue en sortant du couvent :
oui , Juliette , ce sont quatre ans que je regrette.

JULIETTE.

oui , votre tante a fait une fort belle emplette . . .
cette femme n'entend qu'à donner des vapeurs ;
mais parlons de Sainville , espérez que vos cœurs
seront bien-tôt remis en bonne intelligence ;
j'ai que de sa part un peu de négligence. . .

ANGÉLIQUE.

Les hommes négligence un total abandon ?
cette excuse n'a plus lieu non plus que le pardon.

JULIETTE.

Sainville a quitté sa retraite profonde
pour aller se fourrer dans le tracas du monde ;
c'est malgré lui ; pour moi , j'ai tout lieu de douter
s'il puisse encor long-temps s'y plaire & le goûter ;
il n'a fait qu'obéir , & par force , à son père ;
son esprit , son humeur , son goût , son caractère ,
sont qu'il y sera tout-à-fait étranger :
il est trop philosophe.

ANGÉLIQUE.

Ils l'auront fait changer.

JULIETTE.

Non , il est trop bien né , c'est sur quoi je me fonde ;
quel triomphe pour vous ! Quand , dégouté du monde . . .

80 LA GOUVERNANTE;
ANGÉLIQUE.

Qu'il y reste, & s'y fasse un dessein éclatant;
Juliette, je médite un projet important.

JULIETTE.

Vous voulez tout-à-fait renoncer à Saintville?

ANGÉLIQUE.

Je voudrais être encore dans mon premier asile.

JULIETTE.

Eh! Pourquoi faire? au lieu de bénir chaque jour
La main qui vous a fait sortir de ce séjour,
Où les infirmités de qui vous êtes née,
Des vos plus jeunes ans vous ont abandonnée,
Vous songez à rentrer dans le sein de l'ennui?

ANGÉLIQUE.

Le monde n'a plus rien qui me plaise.

JULIETTE.

Anjourd'hui;

Mais demain il pourra vous plaire davantage;
Le dépit prend toujours le parti le moins sage:
Demeurez, les absens sont bien-tôt oubliés,
La Raïonné vous fait mille & mille amitiés;

Elle a pour vous les yeux de la plus tendre mère;
C'est une tante enfin comme il ne s'en voit guère;
Mais si vous ne restez sous ses yeux, j'ai bien peur
Qu'un autre ne parvienne à vous ôter son cœur,
Et qu'avec un époux elle ne s'en console.
La veuve la plus sage est toujours assez folle
Pour se remarier; cela se voit souvent:
Il ne sera plus temps de sortir du couvent;
Il y faudra gémir, enrager comme une autre;
Et pleurer à la fois sa folie & la vôtre:
Je vous en avertis, craignez cet incident;
Mais la voici qui vient avec le Président.
Sortons.

[Elle entraîne Angélique.]

SCENE II.

LE PRÉSIDENT, LA BARONNE.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'avez fait aucune découverte !
 1 ! Ciel , n'aurois-je plus qu'à gémir de leur perte !
 audra-t-il que j'emporte avec moi la douleur
 e n'avoir jamais pu réparer un malheur,
 ont en quelque façon je suis presque coupable ?

LA BARONNE.

ais vous ne l'êtes point ; est-ce qu'on est compa-
 ble

s jugemens qu'on croit rendre avec équité ?
 moi ! Ne peut-on jamais cacher la vérité ?
 nt de gens sont payés pour conspirer contr'elle ,
 ur lui rendre toujours une embûche cruelle :
 iel Juge est à l'abri d'un semblable malheur ?

LE PRÉSIDENT.

voilà justement ce qui fit mon erreur ,
 l'arrêt dont je fus l'organe trop funeste :
 is se peut-il qu'enfin nul espoir ne vous reste ;
 qu'en dix ou douze ans à peine révolus ,
 s gens d'un si grand nom ne se retrouvent plus ?

LA BARONNE.

! Croyez-moi , monsieur , quand on est misérable ,
 ft un fardeau de plus qu'un nom considérable ;
 en ont pu changer. Peut-être que la mort
 sein de l'indigence aura fini leur sort.

LE PRÉSIDENT.

is le défunt avoit une femme , une fille ,
 loit être resté quelqu'un de leur famille.

12 LA GOUVERNANTE;

LA BARONNE.

J'ai bien quelques soupçons , mais ils sont si légers ;
Ils sont si dépourvus . . .

LE PRÉSIDENT.

Qu'importe ? Ils me sont chers ;
Ne les négligez pas , redoublez votre zèle ,
Vous n'aurez jamais eu d'occasion plus belle
D'obliger un parent que vous-même avez mis
Depuis long-temps au rang de vos plus vrais amis.

LA BARONNE.

Croyez que c'est à quoi mon zèle s'intéresse.

LE PRÉSIDENT.

Je vois d'un pas rapide arriver la vieillesse ;
J'aurai bien-tôt fini le cours qui m'est prescrit :
Que je serois content & de cœur , & d'esprit ,
Si je pouvois , avant le terme qui s'approche ,
N'être plus accablé d'un si cruel reproche !
Ce seroit mon plus cher & mon plus grand bonheur ;
En tout cas , j'ai mon fils , il est homme d'honneur ;
Et capable , entre nous , j'ai tout lieu de le croire ,
De faire une action qui , le couvrant de gloire ,
Eternise après moi le sang dont il est né ,
Et me donne en mourant un repos fortuné :
Oui , j'en jouis d'avance , & mon ame est tranquille ;
Il pourroit cependant arriver que Sainville ,
Répandu , dissipé comme il l'est à présent ,
Eût altéré ses mœurs.

LA BARONNE.

L'exemple est séduisant ;

Mais . . .

LE PRÉSIDENT.

D'un autre côté , c'est sur quoi je me fonde ;
Sainville a grand besoin de l'école du monde :
Philosophe un peu jeune , & même trop ardent ,
Il s'abandonne trop à son zèle imprudent :
Ami de la franchise , il croit que la souplesse
Est indigne d'un homme , & taxe de bassesse

COMEDIE.

13

Ces égards mutuels dont la nécessité
A forgé les liens de la société.
Que sert une sagesse âpre & contrariante ?
Heureuse la vertu douce , aimable & liante ,
Dont les ris & les jeux accompagnent les pas ;
La raison même a tort quand elle ne plaît pas.

LA BARONNE.

La sienne se ressent des défauts de son âge,
Le temps adoucira ce qu'elle a de sauvage.
Espérez.

LE PRÉSIDENT.

Que je crains qu'il n'ait été trop loin !
Tel est des jeunes gens le malheureux besoin ,
Qu'il faut pour les polir risquer de les corrompre ,
Avec lui-même enfin je l'ai forcé de rompre ,
D'aller , de se répandre , & de se faire voir ;
Mais son obéissance a passé mon espoir :
Vous ne le voyez plus , moi-même il me néglige ,

LA BARONNE.

Croyez que l'amour seul aura fait ce prodige.

LE PRÉSIDENT,

Ah ! Pourvu qu'il ne soit devenu qu'amoureux ,
L'amour ne gâte point un caractère heureux ;
Je lui laisse le choix entre d'aimables filles
Qu'il pourra rencontrer dans de riches familles
Où je l'ai présenté ; mais je l'attens ici ,
Et par lui-même enfin je vais être éclairci .
Vous , Madame , de grace , achevez votre ouvrage ,
Et sur-tout , point d'éclat , le moindre est un outrage ;
Vous avez des soupçons , ne les méprisez pas.

LA BARONNE.

J'approfondirai tout , & j'y vais de ce pas.

SCENE III

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE.

LE PRÉSIDENT *en voyant arriver son fils.*

I [*à part.*]

L me semble qu'il a plus de grace & d'aisance.

[*Haut.*]

Je n'abuserai pas de votre complaisance,

Le temps vous est trop cher pour en perdre avec moi.

SAINVILLE.

Puis-je en faire un plus doux & plus heureux emploi?

LE PRÉSIDENT.

Vous devenez flatteur.

SAINVILLE.

Je dis ce que je pense.

LE PRÉSIDENT.

Ce sont des compliments, & je vous en dispense.

Hé bien ! Vous voilà donc au milieu du torrent ?

Votre genre de vie est un peu différent :

Que dites-vous du monde ? Allons, daignez m'instruire.

SAINVILLE.

Moi, mon pere, j'en dis tout ce qu'on en peut dire ;

Il n'est qu'une façon de le bien définir.

LE PRÉSIDENT.

Je ne crois pas qu'il soit aisé d'en convenir.

SAINVILLE.

Avec sincérité, s'il faut que je réponde,

vu que l'impudence est la reine du monde,

qu'il faut, quand on veut y faire son chemin,

à la fortune avec un front d'airain,

l'art d'en imposer est le seul art utile ;

le louange aride, une estime stérile,

COMEDIE.

15

Est tout ce qu'on accorde à peine aux gens de bien.

LE PRÉSIDENT.

En exagérant tout , on ne définit rien :
Brisons là ; mais d'ailleurs , dites-moi , je vous prie ;
Vous avez fréquenté la bonne compagnie ?

SAINVILLE.

La bonne compagnie ! Eh ! Croyez-vous aussi
A cette rareté que l'on appelle ainsi ?
J'ai tout vû , j'ai par-tout cherché cette merveille ,
Dont le nom résonnoit sans cesse à mon oreille ;
Mais ce n'est qu'un grand mot nouvellement admis ,
Qui n'a rien de réel , que l'usage a transmis
Par l'organe des sots dans la langue ordinaire ,
Qui sert à désigner un être imaginaire ,
Ouvrage de l'orgueil & de la vanité ;
Tout cercle , quel qu'il soit , toute société
Croit en être , de droit , la véritable sphère
Du bien , de la naissance , & telle autre chimère
De la fatuité des airs & du jargon ;
Voilà tout ce qu'il faut pour usurper ce nom ;
Quant à moi , j'en appelle , elle est mal définie ;
Ce sont les mœurs qui font la bonne compagnie.

LE PRÉSIDENT.

Il en est cependant à qui ce titre est dû ;
Mais avec ces défauts le monde vous a plu ,
Et j'en vois la raison ; parlons avec franchise ,
L'amour ... Eh ! Comment donc , ce mot vous scandalise ?

A votre âge ? parbleu , c'est une nouveauté.

SAINVILLE.

Qui m'en auroit donné ?

LE PRÉSIDENT.

L'esprit , ou la beauté.

SAINVILLE.

La beauté , j'en conviens , peut , quand elle est réelle
Inspirer un amour aussi passager qu'elle ;
Quant à l'esprit du sexe ,

18 LA GOUVERNANTE,

Quoi, d'un fard étranger, secours de l'imposture;
L'art oseroit souiller la beauté la plus pure ?

Mon pere, croyez-moi, son attrait lui suffit.

LE PRÉSIDENT.

Je n'ajoute qu'un mot à tout ce que j'ai dit.

Ma fortune, mon fils, est moins considérable

Qu'on ne le croit: je suis dans un poste honorable,

Où l'on n'amasse point; ainsi je vous prévien,

Que, bien-loin de trouver après moi de grands biens,

Vous serez étonné d'un si foible partage :

Il faut vous faire ailleurs un plus grand héritage,

Et vous ne le pourrez qu'en cherchant un parti

Qui soit digne, en un mot, de vous être assorti

Par son nom, par son rang, & par son opulence;

Mais, pour le mériter, faites-vous violence :

Allez, voyez le monde; & mettez à profit

Ce que mon amitié vous dicte & vous prescrit.

S C E N E I V.

SAINVILLE *seul.*

Oui? Moi, pour mendier les biens les plus frivo-
voles,

J'irois de porte en porte encenser des idoles,

Et feindre d'adorer l'objet de mes mépris ?

La plus haute fortune est trop chere à ce prix.

Ah! Mon pere, en effet, quelle erreur est la vôtre!

Mon bonheur dépend-il d'être au-dessus d'un autre,

De briller dans le monde un peu plus, un peu moins?

Hé bien, mon existence aura moins de témoins.

Est-ce un si grand malheur de n'éblouir personne,

De n'avoir que l'éclat que la probité donne ?

Quoiqu'il en soit enfin, je serai dans le cas;

Et c'est un être heureux qu'on ne connoitra pas.

ui, cet objet charmant aura la préférence :
 dorable Angélique , ah , quelle différence !
 : Ciel a pris plaisir à la former pour moi.
 'en est fait pour jamais, je rentre sous sa loi
 epuis que j'ai cessé de cultiver sa flamme ,
 is-je encore espérer de régner dans son ame ?
 le m'a tant aimé , que je dois me flatter
 obtenir un pardon que je vais mériter.

[*Il va pour sortir.*]

SCENE V.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

Monsieur, un mot, de grace, Angélique m'en-
 voie.

SAINVILLE.

Angélique ?

JULIETTE.

Elle-même.

SAINVILLE.

Ah, ciel ! Quelle est ma joie !
 euse ! Elle me prévient.

JULIETTE.

Sans vous le reprocher,
 est la dixième fois que je viens vous chercher.

SAINVILLE.

! Je suis trop heureux.

JULIETTE.

Apprenez à quels titres
 prenez ce paquet, c'est un recueil d'épîtres.

SAINVILLE.

gages fortunés du plus fidèle amour !
 bonheur qui m'assure un éternel retour !

B ij

20 LA GOUVERNANTE,

Quand je semblois avoir abjuré son empire,
Elle pensoit à moi, s'occupoit à m'écrire;
Ce sont tous ces billets.

JULIETTE *voulant sortir.*

Vous verrez à loisir.

SAINVILLE *en l'arrêtant.*

Je ne me souviens pas de t'avoir fait plaisir.

JULIETTE *à part.*

Ni moi non plus.

SAINVILLE *en tirant sa bourse.*

Tu m'as trop bien servi près d'elle.

Pour ne pas aujourd'hui récompenser ton zèle.

[*Il lui donne de l'argent.*] [*Il lui donne sa bourse.*]

Tiens, Juliette Ah! Prends tout.

JULIETTE.

Que de biens à la fois!

SAINVILLE.

Eh! Puis-je trop payer tous ceux que je reçois?

JULIETTE.

[*Elle veut sortir.*]

Je suis votre servante.

SAINVILLE.

Attens.

JULIETTE.

Monsieur, je n'ose.

SAINVILLE.

Sois témoins des transports que mon bonheur me cause.

Tu lui diras . . . Grands dieux, quel retour inhumain!

Je vois, je lis ma perte écrite de ma main,

Mes lettres, mon portrait, il faudra que j'en meure!

JULIETTE *à part.*

crois pas qu'il soit besoin que je demeure.

SAINVILLE.

Il n'a donc servi qu'à mieux m'affaiblir.

(re.)

Tu suis?

COMÉDIE.

21

JULIETTE.

Je crains de vous importuner.

SAINVILLE.

Parle donc , ton silence augmente mon supplice.

Tu ne te taisois pas , si tu n'étois complice.

JULIETTE.

Mais en ferez-vous mieux , quand je vous aurai dit ;

Que jusqu'à la rupture on pousse le dépit ,

Qu'à l'amour d'Angélique il ne faut plus prétendre ;

Et qu'elle ne veut plus vous voir ni vous entendre ?

SAINVILLE.

On ne peut donc jamais former qu'un nœud fatal.

Il n'est donc que trop vrai que tout choix est égal.

A tout âge , en tout lieu , l'amour n'est qu'en idée ;

Enfin c'en est donc fait , ma perte est décidée :

Je n'ai donc plus ce cœur que j'avois enflammé.

JULIETTE.

Jugez-vous. Quand on a le bonheur d'être aimé ;

Il faudroit résider auprès d'une maîtresse ,

Cultiver par soi-même , & nourrir sa tendresse.

L'amour qu'on nous inspire exige bien du soin ;

Des yeux qui l'ont fait naître , il a toujours besoin ;

La moindre négligence y porte un coup funeste.

Est-ce que notre cœur a des forces de reste ?

SAINVILLE.

Et parce que j'ai tort , m'abandonneras-tu ?

JULIETTE.

La bonne volonté fait toute ma vertu :

Mais je suis sans crédit , je rougis de le dire.

Certaine Gouvernante a sur elle un empire ,

Que pendant votre absence , elle a jusqu'à ce jour ;

Acquis , malgré moi-même , aux dépens de l'amour.

SAINVILLE.

Mais , malgré cette femme , au moins je puis écrire

JULIETTE.

Et l'on refusera constamment de vous lire ;

Je ne me rend

Ni moi non
S A I

Pour ne pas
[Il lui donne
Tiens, Julie

Eh ! Puis-je

[Elle veut
Je suis voi

quels qu'ils soient, tout bien apprécié,
pas laisser que d'en avoir pitié.

Fin du premier acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA GOUVERNANTE.

O tendresse du sa — aux charme d'une vie
 Qui devoit dè — mps m'avoir été ravie!
 Quel état m'as-tu fait pr — à la mort?
 Grands dieux ! Lorsque — pense , étoit-ce-là mon
 fort ?

Mais je n'en rougis point , — cause en est trop chere.
 Continuons les soins de la — as tendre mere ;
 Avant que de rentrer dar — cloître écarté ,
 Où-la main d'un parent a — gné par bonté
 Assurer mon destin , continuons mon ouvrage.
 Ah , Ciel ! permets enfin qu'à travers un nuage ,
 J'acheve de verser sur l'objet de mes pleurs ,
 Les seuls biens qui me soient restés de mes malheurs ;
 Et du moins , qu'au défaut de tout autre avantage ,
 L'usage des vertus lui serve d'héritage.
 Voyons ce que sur elle ont produit mes avis ,
 Et si , pour son bonheur , elle les a suivis.

SCENE II.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE.

MA bonne, embrassez-moi. Que je suis satisfaite !

LA GOUVERNANTE.

Quoi donc, ma chere enfant ?

ANGÉLIQUE.

Ma victoire est complete.

LA GOUVERNANTE.

[à part.]

[haut.]

Que je crains ces transports ! Qu'est-il donc arrivé ?

ANGÉLIQUE.

Que j'ai tout renvoyé, je n'en ai rien sauvé.

J'ignorois qu'on aimât si fort ces bagatelles,

Je n'ai pu m'en priver sans des peines mortelles ;

Je les regrette encor, mais j'ai fait mon devoir.

Ah ! Je suis bien vengée, il est au désespoir.

LA GOUVERNANTE.

Il en fait semblant.

ANGÉLIQUE.

Non, il n'est pas homme à feindre.

Et Juliette m'a dit qu'il étoit fort à plaindre.

LA GOUVERNANTE.

Elle a pensé vous perdre, & sa fausse amitié

Voudroit contre vous-même armer votre pitié ;

De ces personnes-là craignez le caractère,

On ne se perd jamais que par leur ministère ;

Et, si vous m'en croyez, détachez-la de vous,

En un mot, fuyez-la, rompez.

ANGÉLIQUE.

Mais, entre nous,

C

26 LA GOUVERNANT

Me voilà donc réduite à ne voir plus perfo
Car vous m'ordonnerez , du moins je le
De ne plus voir Sainville.

LA GOUVERNANT

Oui , ne balanc

ANGÉLIQUE.

Mais s'il m'écrit ?

LA GOUVERNANT,

Peut-être.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Sans dou

LA GOUVERNANT

Sans la décacheter renvoyez-lui sa lettre ,
Voilà précisément ce qu'il faut me prom
Eh quoi ! Vous hésitez ? Vous vous taife

ANGÉLIQUE.

Ah ! Vous faites de moi tout ce que vous

LA GOUVERNANT

Mais c'est pour votre bien.

ANGÉLIQUE.

Hélas !

LA GOUVERNANT

Daignez

C'est pour vous conserver votre honneur,

ANGÉLIQUE.

L'honneur est donc toujours l'ennemi de

LA GOUVERNANT

Non vraiment ; au contraire , il l'approuv

ANGÉLIQUE.

Et pourquoi donc le mien lui semble-t-il

LA GOUVERNANT

C'est qu'il faut que l'amour ait un but lég

Puisque vous m'y forcez : devez-vous iq

Que pour pouvoir aimer sans se déshone

Il faut qu'un doux espoir mieux fondé e

Affortisse deux cœurs qui soient faits l'u

pre ?

Eh ! Pour qui donc Sainville & moi sommes-nous faits ?

LA GOUVERNANTE.

Que de foiblesse encor ! Que j'en crains les effets !

[à part.]

Sans nous trop avancer , ôtons-lui l'espérance

Qu'elle ose concevoir contre toute apparence,

[haut.]

Ma fille , (vous m'avez permis un si doux nom)

Il faut , à vous guérir , forcer votre raison ;

Non , ce n'est point à vous que le ciel le destine ;

Peut-il s'associer avec une orpheline

Inconnue , & d'ailleurs réduite à ses attraits ,

Qui n'a ni bien , ni rang , qui n'en aura jamais ?

Sur la Baronne en vain vous fondez votre attente.

ANGÉLIQUE.

Et par quelle raison ? N'est-elle pas ma tante ?

LA GOUVERNANTE.

Hélas !

ANGÉLIQUE.

Que dites-vous ?

LA GOUVERNANTE.

Otez-vous cet espoir.

ANGÉLIQUE.

Mais encor , pourquoi donc ?

LA GOUVERNANTE.

Voulez-vous le savoir ?

Elle ne vous est rien , le rapport est fidèle.

ANGÉLIQUE.

Depuis plus de quatre ans que je suis avec elle ,

Elle fait tout pour moi.

LA GOUVERNANTE.

Vous l'avez mérité ;

Mais ce n'en est pas moins l'effet de sa bonté :

Vous étiez dans un cloître une charge importune ;

Où l'on étoit enfin las de votre infortune.

C ij

38 LA GOUVERNANTE,
ANGÉLIQUE.

Mais d'où provenoit donc cet abandon total ?

LA GOUVERNANTE.

Vos parens ruinés par un procès fatal,
Furent forcés de faire un si grand sacrifice ;
Plaiguez-les , ce fut là leur plus cruel supplice.

ANGÉLIQUE.

Vous vous attendrissez ? Vous les avez connus ?
S'il est vrai , dites-moi ce qu'ils sont devenus ,
Ne me cachez plus rien.

LA GOUVERNANTE.

Votre malheureux pere

Saisit l'occasion d'une guerre étrangère ;
Son courage lui fit espérer tout du sort ,
Mais il s'exposa trop , il y trouva la mort.

ANGÉLIQUE.

Ah , Grands dieux ! Et ma mere alors que devint-elle ?

LA GOUVERNANTE.

Votre mere ! Jugez de sa douleur mortelle ;
Peignez-vous son état & son adversité.
Enfin , après avoir long-temps sollicité ,
D'une pension foible , à peine suffisante
Pour soutenir sa vie infirme & languissante ,
On crut payer assez les jours de son époux.
Elle comptoit alors se réunir à vous ,
Et vous faire venir pour essuyer ses larmes ;
Toute prête à jouir d'un bien si plein de charmes ,
Sa santé succomba sous des maux si constans ;
Dans les bras de la mort elle resta long-temps ;
A peine elle en sortoit , que ce bienfait modique ,
Qui faisoit sa fortune & sa ressource unique ,
Put discontinué sans espoir de retour.

ANGÉLIQUE.

Ins doute que depuis un si malheureux jour ;
Je n'a pu survivre à ce coup si funeste ;
Mes larmes , vos soupirs , m'apprennent tout le reste ;

COMEDIE.

29

LA GOUVERNANTE.

Ne comptez plus sur elle , & revenons à vous.
Vous étiez au couvent , où je sens , entre nous ;
Jusqu'où pouvoit aller votre disgrâce affreuse ;
Quand le ciel qui vouloit que vous fussiez heureuse ;
De la Baronne un jour y conduisit les pas :
On lui parla de vous. Votre âge , vos appas ,
Des larmes , qui pour lors vous prêtèrent leurs charmes ,

Tout força la Baronne à vous rendre les armes ;
Elle vous prodigua ses généreux secours :
Enfin , son amitié s'augmentant tous les jours ,
Elle vous prit chez elle , & sa vive tendresse
Daigna vous honorer du titre de sa nièce.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Quelle différence !

LA GOUVERNANTE.

Ainsi , ne l'étant pas ;

Voyez quel précipice est ouvert sous vos pas.
Pouvez-vous vous livrer à l'espoir inutile
De devenir un jour l'épouse de Sainville ?
Non , cessez de compter sur cet heureux lien :
La Baronne pourra vous faire quelque bien ,
Mais ce n'est pas assez pour que l'on vous préfère
Au plus riche parti que lui cherche son pere ;
Sainville en a besoin pour vivre avec l'éclat
Qu'exigeront bien-tôt son rang & son état.

ANGÉLIQUE.

Et le plus tendre amour n'est donc rien dans la vie ?
Au gré de la fortune il faut qu'on se marie.
Pourvu qu'on soit bien riche , on est donc bien content ?

Je ne l'aurois pas crû.

LA GOUVERNANTE.

Le plus sûr est pourtant

De ne plus espérer que l'hymen vous unisse ;
N'attendez pas , vous dis-je , un si grand sacrifice ;

LA GOUVERNANTE,

Je m'imagine par quel motif l'on me

ANGÉLIQUE

Vous découvrez l'homme ou l'allois me plonger,
Qui se comble vous une atroce de mes larmes !
Et si ce qui est en lui que se trouve des amers,
Je dois vous avouer que moi seul devrais
Sur mes réflexions ! à mon cœur empreint ;
Et si je suis en . . .

LA GOUVERNANTE

Venez

ANGÉLIQUE

Où donc, me bonne ?

LA GOUVERNANTE

Où l'honneur vous attend, aux pieds de la Baronne ;
Venez lui confier votre air d'angeaux ,
Elle aime le vert, son cœur est généreux ;
Faites-le de finir une peine si rude ,
Et vous faisant rentrer dans cette solitude
Où vous êtes pressé, renoulez votre effort ;
Elle est noble, elle peut assurer votre sort.
Donnez-vous au succès ! La Baronne vous aime ;

ANGÉLIQUE

Je ne puis avouer ma bonne et à moi-même.

LA GOUVERNANTE

Mais vous vous êtes bien confiée à ma foi ?

ANGÉLIQUE

Vous n'êtes pas un tiers entre mon cœur & moi ;
Et quel que ce moyen ? Si je vous intéresse ,
Ma femme , sauvez-moi l'aveu de ma faiblesse.

LA GOUVERNANTE

Hâtez-vous d'employer des motifs si pressans ,
Les remèdes tardifs sont toujours impuissans.

ANGÉLIQUE

Disposez d'un aveu que je vous abandonne ,
Chargez-vous en vous-même auprès de la Baronne.

LA GOUVERNANTE

Vous me le permettez ?

COMEDIE

31

ANGÉLIQUE.

Oui , je vous le permets.

LA GOUVERNANTE.

us me désavouerez.

ANGÉLIQUE.

Non , je vous le promets.

LA GOUVERNANTE.

vais donc.

ANGÉLIQUE.

Attendez. . . Partez , volez , ma bonne ;
pourrois révoquer l'ordre que je vous donne.

LA GOUVERNANTE.

véis.

ANGÉLIQUE.

Ecoutez , c'est à condition ,
on daigne accepter ma proposition ,
e vous viendrez aussi , que nous vivrons ensemble ;

ne soumetts à tout , pourvu qu'on nous rassemble ;
consentez-vous pas ?

LA GOUVERNANTE.

Oui , c'est bien mon dessein ;

[Elle sort. }

ANGÉLIQUE.

! Je pourrai du moins soupirer dans son sein ,
je ne compte pas guérir de ma foiblesse.

LA GOUVERNAITE,

SCENE III

JULIETTE, UN LAQUAIS,
ANGÉLIQUE.

JULIETTE. — *Appelle.*

Venez vite, s'il vous plaît.
LES LAQUAIS.
Comparaissant plusieurs fois.

SCENE IV

JULIETTE, ANGÉLIQUE.

P — JULIETTE.
Interrompue par son valet.
ANGÉLIQUE.
Elle lui dit que non.
JULIETTE.
C'est moi qui vais attendre au bas de la porte.
ANGÉLIQUE.

Quoi ? Toi ?

JULIETTE.

Moi-même.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je ne veux plus descendre.

JULIETTE.

par quelle raison ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en ai plus à rendre.

COMEDIE.

33

JULIETTE.

Où l'a défendu ?

ANGÉLIQUE.

Je n'obéis qu'à moi.

JULIETTE.

Is assez long-tems , parlons de bonne foi ,
bonne , jalouse , envieuse , inquiète ,
che à me supplanter , sa victoire est complète ;
humeur trop facile a comblé son desir :
fiez , ne peniez que sous son bon plaisir ,
pour tout instinct celui qu'elle vous prête ,
comme un enfant qu'on mène à la baguette.

ANGÉLIQUE.

ace , finissons ; je ne vois que trop bien
est le but secret de ce bel entretien.

JULIETTE.

pourriez vous tromper.

ANGÉLIQUE.

Va , je sai qui t'envoie

JULIETTE.

us en faites pas une si grande joie.

ANGÉLIQUE.

! Tu me soutiendras ?

JULIETTE.

Moi ? Je ne soutiens rien.

ANGÉLIQUE.

viens pas exprès pour trouver le moyen
aïser , s'il se peut , une amante outragée ?

JULIETTE.

voit volontiers s'il m'en avoit chargée ;
illeurs (ce n'est pas que je parle pour lui.)
enfin , croyez-vous les hommes d'aujourd'hui
neur à nous passer tous nos petits caprices ,
e tous les jours les plus grands sacrifices ,
ver , à souffrir les mépris , les rebuts ,
neurer constans lorsque l'on n'en veut plus ;
enir à nous si-tôt qu'on les rappelle ?
l'art d'aimer a pris une forme nouvelle ;

14 LA GOUVERNANTE;

C'est à nous à présent à remplir en aimant
Tout ce qu'une maîtresse exigeoit d'un amant ;
Encore aime-t-il qu'on croit nous faire grace.
Nos esclaves ont mis leurs vainqueurs à leur place ;
Ils ont emparés de nos droits les plus doux ;
Tout le poids de l'amour est retombé sur nous.

ANGÉLIQUE.

Quand viendrez-vous ?

JULIETTE.

Arrivez, que si par aventure
Ses vœux se trouvent après cette rupture
Il vienne que vous nous rapporter son cœur ;
Et vous aurez pour lui la dernière rigueur.

ANGÉLIQUE.

Seulement.

JULIETTE.

Il finit bien de ne pas se commettre !
Vous n'avez qu'à bien garder une lettre
Et vous ne serez pas supposé le cas ,)
Vous ne serez pas supposé le cas ,)

ANGÉLIQUE.

Je n'y toucherois pas.

JULIETTE.

[à part.]

Je n'y toucherois pas. Je n'y toucherois pas. Je n'y toucherois pas.

À la dernière, j'espère si faut que je la pousse.

ANGÉLIQUE.

Quand viendrez-vous ?

JULIETTE à part.

À la dernière ? Re commençons encore.
[Elle rouffe.]

SCENE V.

ANGÉLIQUE, JULIETTE,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

↓ 'Avez-vous pas touffé ?

JULIETTE *à part.*

Peste soit du butor !

LE LAQUAIS.
donc mal entendu.

JULIETTE.

Donne.

ANGÉLIQUE.

Qu'est-ce ?

JULIETTE.

Une lettre

ce drôle a sans doute ordre de me remettre.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, JULIETTE,

ANGÉLIQUE.

▲ H ! La belle finesse !

JULIETTE.

En quoi donc , s'il vous plaît ?
grace , expliquez-vous.

ANGÉLIQUE.

Va , je sai ce que c'est.

SCENE VII.

ANGÉLIQUE, SAINVILLE,

SAINVILLE.

CÉdons, l'impatience où je suis est trop vive,
ANGÉLIQUE.

Fuyons, sans doute il vient jouir de son forfait.
SAINVILLE.

Vous me fuyez ?

ANGÉLIQUE *en lui jettant le billet*,
Tenez, voilà votre billet,

SAINVILLE.

A-t-il pu vous déplaire ?

ANGÉLIQUE.

Autre insulte mortelle ;

SAINVILLE.

C'est de mes sentimens l'expression fidèle,

ANGÉLIQUE *à part*.

De peur que je n'en doute encore, il en convient,
SAINVILLE.

Je viens vous assurer de tout ce qu'il contient,
ANGÉLIQUE.

C'en est trop.

SAINVILLE.

Quel courroux !

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous bien l'audace !

Auriez-vous la fureur de m'insulter en face ?

SAINVILLE.

Quel est donc mon forfait ?

ANGÉLIQUE.

Feignez de l'ignorer.

SAINVILLE.

D'un éclaircissement pourriez-vous m'honorer ?

ANGÉLIQUE.

Perfide , on en doit point à ceux qui nous outragent.

SAINVILLE.

Ah ! Je ne vois que trop quels motifs vous engagent

A m'accabler encor d'un si cruel refus.

Hélas ! Tout ce qui vient de ce qu'on n'aime plus ,

Dégénère en offense , & se tourne en injure.

ANGÉLIQUE.

Cessez de m'arrêter.

SAINVILLE.

Je ne puis , non , parjure ;

La révolte devient permise au désespoir :

Vous me rendrez raison d'un procédé si noir.

SCENE VIII.

JULIETTE, SAINVILLE,

ANGÉLIQUE.

JULIETTE *en riant*.**E**H ! Je vous cherche.

SAINVILLE.

Parle , est-ce là cette lettre

Qu'à l'instant de ma part tu viens de lui remettre ?

Tu dois la reconnoître , est-ce elle ?

JULIETTE.

En doutez-vous ?

SAINVILLE.

Hé bien , Mademoiselle en est dans un courroux

40 LA GOUVERNANTE.

Qui ne le conçoit pas ; sa fureur est extrême.

JULIETTE.

Vous pourrez la calmer en la lisant vous-même.

ANGÉLIQUE.

Mais à quoi servira ? . . .

JULIETTE.

Je puis avoir mal là.

ANGÉLIQUE.

Pourqu'il convient de tout , c'est un soin superflu.

JULIETTE.

[à Sainville.]

Ecoutez ; vous , lisez.

SAINVILLE lit.

» Le secours de l'absence

» Ma bien mieux fait sentir le prix de votre cœur ;

» Et lorsque je reviens à mon premier vainqueur ,

» C'est avec plus d'amour & plus de connoissance,

ANGÉLIQUE.

Vous lisez faux.

SAINVILLE en lui présentant le billet ;

Voyez.

JULIETTE.

N'interrompez donc pas

Suivez des yeux.

Angélique regarde, & lit en même temps.]

SAINVILLE.

» Par tout où j'ai porté mes pas ;

» Je n'ai trouvé que vous , dont mon ame asservie

» De tant mon bonheur le reste de ma vie.

ANGÉLIQUE d'un ton moins courroucé.

Mou . . . Juliette.

JULIETTE.

Hé bien , vous vous aimez

ANGÉLIQUE.

Non ?

JULIETTE.

Plus que jamais vos cœurs sont enflammés.

Quelle

COMEDIE.

41

Quelle explication faut-il que je vous donne ?

[*En leur prenant la main.*]

Eh ! Trop heureuse encor l'amante qui pardonne.

ANGÉLIQUE.

Voilà ce que j'ai craint Sainville , il n'est plus
temps ,

Je retourne au couvent.

SAINVILLE.

Dieux ! Qu'est-ce que j'entens ?

Vous voulez donc ma mort ?

ANGÉLIQUE *à part.*

Et sans doute la mienne.

[*Haut.*]

J'ai donné ma parole , il faut que je la tienne.

SAINVILLE.

L'amour n'avoit-il pas la vôtre auparavant ?

Eh , que voulez-vous donc faire dans ce couvent ?

ANGÉLIQUE.

On est allé pour moi le demander en grace.

SAINVILLE.

En grace , dites-vous ?

ANGÉLIQUE.

Voilà ce qui se passe ,

J'en attens la réponse : & je vous dirai plus ,
Je tremble.

SAINVILLE.

Et de quoi donc ?

ANGÉLIQUE.

De n'avoir qu'un refus.

SAINVILLE *d'un ton ironique.*

Cette grace , en effet , vous doit être fort chere.

ANGÉLIQUE *ingénuement.*

Entendez mes raisons sans vous mettre en colere,

SAINVILLE.

En pouvez-vous avoir pour me désespérer ,

Lor qu'à tout l'univers je viens vous préférer ,

Quand je mets mon bonheur , ma fortune , ma vie ;

A vous faire régner sur mon ame ravie ,

D

42 LA GOUVERNANTE ;

A m'assurer la vôtre , à vous lier à moi
Par le don éternel de ma main , de ma foi ?

ANGÉLIQUE.

Auriez-vous ce dessein ?

SAINVILLE.

Puis-je en avoir un autre ?

ANGÉLIQUE.

On l'a craint.

SAINVILLE.

Justes dieux ! Quel soupçon est le vôtre !

Il ne vient point de vous ; & je vois en ce jour
L'horreur qu'on a voulu verser sur mon amour ,
Et l'effroi qu'on a mis dans le fond de votre ame.
Oui , pendant mon absence on vous a peint ma flamme

Comme un amusement frivole & criminel
Qui pourroit vous couvrir d'un opprobre éternel.
Avez-vous pû souffrir qu'on me fit cette injure ?
A-t-on vû dans mon cœur le germe du parjure
Et de la perfidie ? Et vous , qui me blessez ,
Angélique , est-ce ainsi que vous me connoissez ?

ANGÉLIQUE à Juliette.

On a jugé bien mal de l'amour de Sainville.

JULIETTE.

Et vous avez été trop prompte & trop facile
A vous déterminer.

SAINVILLE.

Vos beaux yeux sont baissés ?

Eh ! Regardez du moins ceux que vous offensez.

ANGÉLIQUE.

Ah ! Sainville.

SAINVILLE.

Quoi donc ? Qui fait couler vos larmes ?

ANGÉLIQUE.

Vous ne savez pas tout.

SAINVILLE.

Quelles sont ces alarmes !

COMEDIE.

47

Quels secrets devez-vous cacher à mon amour?

ANGÉLIQUE *en s'approchant de lui.*

J'ignore qui sont ceux à qui je dois le jour.

[*Juliette se retire au fond du théâtre pour faire le guet.*]

Vous croyez que je suis nièce de la Baronne?

SAINVILLE.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Il n'en est rien, je ne tiens à personne.

SAINVILLE.

Ah, Grands Dieux ! Quel sera mon bonheur de pouvoir

Vous tenir lieu de tout ! Couronnez mon espoir.

ANGÉLIQUE.

Quoi, malgré cet aveu ?

SAINVILLE.

Je n'en aurai point d'autre ?

Assurez à la fois mon bonheur & le vôtre.

ANGÉLIQUE.

Je pourrois être à vous ?

SAINVILLE.

Oui, le plus tendre amant.

S'engage, & pour jamais vous en fait le serment.

Tendez-moi cette main Mais quel trouble vous presse ?

ANGÉLIQUE.

Mais, Sainville, comment retirer ma promesse ?

SAINVILLE *en se jettant à ses pieds.*

Nous verrons cependant. Cachons bien notre amour ;

Diffimulons tous deux jusques à l'heureux jour.

[*Il lui baise la main.*]

COMEDIE.

SCENE XI.

LA BARONNE *seule.*

E piège a réussi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
vons ; on a dû lui surprendre en secret
apiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

Fin du second acte.



SCENE IX.

LABARONNE, LA GOUVERNANTE,
SAINVILLE, ANGÉLIQUE,
JULIETTE.

L JULIETTE *arrivant en courant.*
Eyez-vous, & fuyez.

ANGÉLIQUE.

Que vois-je ! C'est ma bonne !

SAINVILLE.

Evitons cette femme, & fuyons la Baronne.

[Tous s'enfuient.]

SCENE X.

LABARONNE, LA GOUVERNANTE,

S LA BARONNE *ironiquement.*
Ont-ce là les adieux de ces pauvres enfans ?

LA GOUVERNANTE.

Je suis au désespoir.

LA BARONNE.

Vos soins sont triomphans,

LA GOUVERNANTE.

Ah ! Madame.

LA BARONNE.

En voilà l'heureuse réussite :

Ils ont bien opéré, je vous en félicite.

LA GOUVERNANTE *confuse.*

Ah ! Daignez me traiter avec moins de rigueur,

Ce que je viens de voir a déchiré mon cœur.

COMÉDIE.

45

LA BARONNE.

Et croyez-vous entor qu'Angélique ait envie
D'aller dans un couvent passer toute sa vie ?

LA GOUVERNANTE *d'un ton ferme.*

Ne la consultez point en cette extrémité ,
Madame ; il faut user de votre autorité.
Eh , comment voulez-vous qu'une fille à son âge
Puisse de sa raison faire un heureux usage ?
Quand la séduction , avec tous ses appas ,
L'environne , l'obsède , & la suit pas à pas ?
Arrachez au péril une aveugle victime ,
Que son propre penchant entraîne dans l'abîme.

LA BARONNE.

[*à part.*] [*haut.*]

Feignons. Il peut avoir dessein de l'épouser.

LA GOUVERNANTE.

Angélique à ce point ne sauroit s'abuser ,
Sa facilité seule emporte la balance.
Sait-elle seulement qu'elle est sans espérance ?
Dans l'ivresse où son cœur est plongé sans retour ;
Ses yeux ne portent pas plus loin que son amour ;
Et son bonheur présent qui n'est qu'une chimère ,
Fait que son avenir ne l'embarrasse guère :
Elle ne sait qu'aimer & ne fait rien prévoir.
Mais enfin , supposé qu'un si fatal espoir
Sur la foi des sermens autorise sa flamme ,
Et , malgré la raison , régne au fond de son ame ;
Que de sujets pour vous de crainte & de terreur !
Jusqu'où peut la conduire une semblable erreur ?
Je frémis ; ôtez-vous cette frayeur mortelle.
Eh ! L'amour & l'hymen ne sont pas faits pour elle.

LA BARONNE.

Je le sai comme vous , Sainville est dépendant ;
Jamais il n'obtiendrait l'aveu du Président.
Mais sur une terreur qui peut être indiscrette ,
L'enterrer toute vive au fond d'une retraite ,

46 LA GOUVERNANT

C'est une cruauté.

LA GOUVERNANT

Qui lui sauve l'honneur

LA BARONNE.

Leur amour passera. Vous même en sa fi
Empruntez un moment des entrailles de
Quoi ! Vous priveriez-vous d'une fille si
Vous soupirez ? Parlez.

LA GOUVERNANT

J'y résoudrois ma

LA BARONNE.

[à part.] [haut.]

Fort bien. Je ne saurois avoir cette rigueur
Mais je veux lui parler ; & , si ma remon
Est sans succès , j'irai jusques à la défense

LA GOUVERNANT

Elle ne servira que d'un attrait de plus.

LA BARONNE.

Veillez-la de plus près encor.

LA GOUVERNANT

Soins sup

Contre deux cœurs unis que sert la vigil

[Elle se jette à ses pieds.]

J'embrasse vos genoux.

LA BARONNE à par

Faisons-nous vio

LA GOUVERNANT

Eloignez Angélique , ôtez-la de ces lieu

Ah ! Voulez-vous la voir se perdre sous

LA BARONNE.

C'en est trop ; laissez-moi , je vous dema

Tant de vivacité m'importune & me lass

LA GOUVERNANT

[en se relevant.]

[en s'e

Eh ! Puis-je en mettre moins ? Allons
pleurs.

Ah ! Ciel , daigne empêcher le plus gra
heurs !

COMEDIE.

47

SCENE XI.

LA BARONNE *seule.*

IE piège a réussi ; ma froideur affectée
A produit les effets dont je m'étois flattée.
Achevons ; on a dû lui surprendre en secret
Des papiers qui pourront m'instruire tout-à-fait.

Fin du second acte.



ACTE III.
SCENE PREMIERE.
ANGÉLIQUE, JULIETTE.

A JULIETTE.
Allons, il faut un peu faire tête à l'orage,
ANGÉLIQUE.

Trop de confusion a glacé mon courage.
JULIETTE.

L'amour est cependant fait pour en inspirer.
ANGÉLIQUE.

Je ne puis que rougir, me taire, & soupirer.
JULIETTE.

Reprenez vos esprits.

ANGÉLIQUE.

Non, quoi que je me dise,
Je ne puis revenir d'avoir été surprise.

JULIETTE.

Pour un petit malheur faut-il se dérouter ?
La Baronne, entre nous, n'est pas à redouter ;
Elle est femme du monde, & n'en fera que rire ;
Pour l'autre, au pis aller, il faut la laisser dire.

ANGÉLIQUE.

C'est elle qui me cause aussi le plus d'effroi.

JULIETTE.

Quelle enfance ! Eh, qui peut malgré vous, malgré
moi,

Vous contraindre à rester ainsi sous sa tutelle ?

ANGÉLIQUE.

Sa raison, sa vertu,

JULIETTE.

Je n'en ai pas moins qu'elle.

ANGÉLIQUE

ANGÉLIQUE.

Je ne fais, mais je sens qu'elle ne me dit rien,
 Qui véritablement ne soit que pour mon bien :
 C'est un fait ; mais j'ai beau m'en convaincre moi-même,

Quelle conviction tient contre ce qu'on aime ?
 Quand Sainville paroît, tout est évanoui,

JULIETTE.

Cela se doit ; il va venir.

ANGÉLIQUE, *en regardant de côté & d'autre*
 Eh, vraiment, oui !

JULIETTE.

Arrangez-vous tous deux, tandis que la Baronne
 Dans le fond du Jardin est avec votre bonne,
 En un grand pour-parler.

ANGÉLIQUE.

C'est à notre sujet.

JULIETTE.

Bon, bon ! Qu'importe ? Adieu, je vais faire le guet.

SCENE II.

SAINVILLE, ANGÉLIQUE.

SAINVILLE.

Nous nous étions promis qu'une ombre salutaire,

De nos vœux mutuels couvrirait le mystère :
 Cependant vous voyez que tout est découvert,
 Vous puis-je à ce sujet parler à cœur ouvert ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! Vous le pouvez ; je répondrai de même,
 Que vois-je dans vos yeux ?

SAINVILLE.

Mon désespoir extrême.

E

50 LA GOUVERNANTE,
ANGÉLIQUE.

D'ou vient ?

SAINVILLE.

Je suis perdu.

ANGÉLIQUE.

Vous ! Quel trouble est le mien

SAINVILLE.

On pourroit me sauver , mais vous n'en ferez rien ;
Vous savez que l'amour nous a faits l'un pour l'autre.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ?

SAINVILLE.

Vous trahirez mon choix , & le vôtre.

Les persécutions vous feront succomber ;

On travaille au malheur , nous allons tomber.

ANGÉLIQUE.

De quoi me grondez - vous ? Puis - je aimer davantage ?

SAINVILLE.

Je veux autant d'amour avec plus de courage.

ANGÉLIQUE.

Laissez-moi vous aimer comme je puis aimer.

SAINVILLE.

Non , ce n'est pas assez.

ANGÉLIQUE.

Qui peut vous alarmer ?

SAINVILLE.

L'instant où je vous parle est le seul qui nous reste ;

On va vous accorder cette grace funeste

Que votre complaisance a fait solliciter ;

On saura vous résoudre enfin à l'accepter.

Que dis-je ! On obtiendra de votre obéissance

D'agréer les horreurs d'une éternelle absence.

ANGÉLIQUE.

A subir cet arrêt je dois me préparer ;

Mais sans nous désunir on peut nous séparer.

SAINVILLE.

ui, je dois prendre en vous de grandes assurances !
 mais l'éloignement, le temps, les remontrances
 e produiront sur vous leur infailible effet,
 : vous braverez tout comme vous avez fait.

ANGÉLIQUE.

ue me reprochez-vous ?

SAINVILLE.

Une épreuve cruelle.

ANGÉLIQUE.

a ? N'avois-je pas lieu de vous croire infidèle ?

SAINVILLE.

ruelle ! On vous aidoit à vous l'imaginer ;
 ais au fond du désert où l'on va vous mener,
 n ne tardera guère à vous le faire croire ,
 noircir un absent par quelque fausse histoire
 ue l'on aura grand soin de circonstancier ;
 t je n'y serai point pour me justifier.
 os feux ne pourront pas se nourrir de leurs cendres ;

ANGÉLIQUE.

e m'écrirez-vous pas ?

SAINVILLE.

Les lettres les plus tendres
 e peuvent soutenir long-temps un foible cœur ;
 otre ennemie alors usera de noirceur :
 es unes en secret seront interceptées ;
 es autres à son gré seront interprétées.
 a perfide saura d'un air doux & trompeur ,
 ous fasciner les yeux de l'esprit & du cœur.

ANGÉLIQUE.

ais je les lirai seule.

SAINVILLE.

Elle les aura vûes :

ous n'en recevrez point qu'elle ne les ait lûes ;
 lle s'en servira, vous dis-je, à mes dépens ,
 : les supprimera quand il en sera temps.

E ij

52 LA GOUVERNANTE,
ANGÉLIQUE.

Je vois , en frémissant , quel péril nous menace !
Puis-je le détourner ? Que faut-il que je fasse ?

SAINVILLE *en tirant un papier.*

Me croire , m'imiter , & m'en signer autant ;
Voilà ce que l'amour exige en cet instant ;
[*En lui donnant l'écrit.*]

De notre sûreté c'est là l'unique gage.

ANGÉLIQUE *en prenant le papier,*
Quel est donc ce papier ?

SAINVILLE.

A rendre à vos appas un serment qui m'engage
Le garant & le sceau de mon image éternel ,
Que vous font à jamais - mon don solennel ,
De ma main , de mon cœur , & de ma destinée ,
Quoi donc ! Vous hésitez à recevoir ma foi ,
Et votre main balance à se donner à moi ?

ANGÉLIQUE,

Eh ! Le puis-je ?

SAINVILLE *animé,*

Comment ?

ANGÉLIQUE *tremblante.*

Quel courroux vous enflamme ?

SAINVILLE.

L'impossibilité n'est qu'au fond de votre ame.
Et ! Quel obstacle empêche un nœud si plein d'appas !
Hélas ! Vous le cherchez & ne le trouvez pas ?
Si vous m'avez dit vrai , vous êtes à vous-même ,
Vous dépendez de vous ; votre infortune extrême ,
Dont je rends grâce au sort , vous met en liberté
De choisir qui vous plaît.

ANGÉLIQUE.

Oui , c'est la vérité ;

Je n'ai point de parens , du moins que je connoisse ;
Mais , quoi , puis-je , à mon âge , être assez ma mat-
resse ,

C O M E D I E.

55

Pour que mon seul aveu dispose de ma main ?

SAINVILLE.

Non, j'attendois de vous ce refus inhumains.

ANGÉLIQUE.

Une raison n'est pas un refus.

SAINVILLE *à part.*

L'inconstante !

ANGÉLIQUE.

Mais si je consultois....

SAINVILLE.

Qui ? Votre gouvernante ?

Et vous, consulterez ensuite votre cœur.

ANGÉLIQUE *éplorée.*

Tenez, vous me traitez avec trop de rigueur ;

Vous me troublez si fort, qu'à peine je respire :

Je ne sai déjà plus ce que j'avois à dire.

SAINVILLE.

Si vous daigniez sur vous faire un juste retour.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Je crains ma raison autant que mon amour.

SAINVILLE.

Croyez donc l'un & l'autre. Eh ! Comment, je vous prie,

M'assurer autrement de vous, & de ma vie ?

Je ne veux seulement, pour calmer mes frayeurs,

Que le titre d'époux : consentez, ou je meurs....

ANGÉLIQUE.

Ah, ciel !

SAINVILLE.

Je régne, ou non, dans le fond de votre ame,

Le temps nous presse ; optez d'accorder à ma flamme

Le titre que le ciel semble me désigner,

Ou de m'ôter la vie.

ANGÉLIQUE.

Hé bien, je vais signer :

Mais vous en répondrez.

E üj

34 LA GOUVERNANTE.
SAINVILLE.

On a bien de la peine
A vous faire agréer d'éterniser ma chaîne,
A vous faire accepter le plus heureux lien.
Est-ce ainsi qu'on se rend ?

ANGÉLIQUE.

Vous ne pardonnez rien.

SAINVILLE.

Non, sans doute, à l'amour.

ANGÉLIQUE *en lui tendant la main tendrement.*
Ah, quelle tyrannie !

S C E N E I I I.

JULIETTE *en courant*, SAINVILLE,
ANGÉLIQUE.

JULIETTE *en poussant Angélique.*

D'Écampez au plus vite ; il nous vient compagnie,
SAINVILLE.

Qui donc ?

JULIETTE.

Le Président.

ANGÉLIQUE.

Ah ! J'ai le cœur transi.

JULIETTE à Angélique, *en la tirant de l'autre côté.*
Par où diantre allez-vous ? Sauvez-vous par ici.

SCENE IV.

SAINVILLE à Juliette.

TOi , ne la quitte pas , ton soin m'est nécessaire.

JULIETTE.

Je suis piquée au jeu ; laissez , laissez-moi faire.

[Elle sort.]

SCENE V.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE,

LE PRÉSIDENT,

Bon , nous serons ici plus en particulier :
On voudroit votre avis sur un cas singulier.

SAINVILLE.

Mon pere , vous savez que jamais je ne flatte.

LE PRÉSIDENT.

C'est par cette raison ; l'affaire est délicate.

Les conseils les plus vrais sont ici les meilleurs.

Un Juge assez habile , honnête homme d'ailleurs.

Vous riez ?

SAINVILLE.

C'est de voir ce titre imaginaire

Etre si constamment l'épithète ordinaire

Que s'accordent , entr'eux , les hommes indulgens.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi , vous ne croyez guère aux honnêtes gens.

E ij

56 LA GOUVERNANTE,
SAINVILLE.

Ma foi, ceux que j'ai vus me font douter des autres.
LE PRÉSIDENT.

Mon fils, quels préjugés étranges que les vôtres !
Il est des gens de bien.... Je pense, sur ma foi,
Que vous ne jugez pas plus sainement que moi.

SAINVILLE.

Mon pere, en vérité, ce reproche me pique !

LE PRÉSIDENT.

Vous me croyez, du moins, un peu trop politique.
Eh ! Prenez, ou laissez les hommes tels qu'ils sont,
Tout aussi-bien que vous je les connois à fond :
Mais je suis envers eux avec moins de rudesse,
Indulgent par lumière, & non pas par foiblesse :
Mais revenons enfin. Ce Juge en question
Fut chargé d'un procès, dont la décision
Devoit, à son rapport, régler la destinée
De gens de qualité qu'un heureux hymenée
Venoit d'unir.

SAINVILLE.

Laissons la noblesse du sang ;
Aux yeux de l'équité tous ont le même rang.
Pesons les droits réels : la plus haute naissance
Ne doit pas faire un grain de plus dans la balance.

LE PRÉSIDENT.

Oui, mais tout l'embarras est de bien rencontrer ;
Souvent le meilleur droit ne fait pas se montrer :
Car vous n'ignorez pas qu'il n'est rien que n'emploie ;
Ce monstre ingénieux à poursuivre sa proie,
Dont le métier cruel, & cependant permis,
Est souvent de corrompre ou d'égarer Thémis !
A ce fleau funeste, à ce mal sans remède,
Ajoutez pour surcroît que la main qui nous aide
Peut se laisser surprendre, ou gagner. En effet,
Ne sauroit-on nous faire un infidèle extrait ?

SAINVILLE.

Tout Juge qui s'en sert a tort : c'est mon système ;
Jamais il n'est trop bon pour voir tout par lui-même :

Et s'il ne donne pas tous ses soins , tout son temps ,
Cette épargnié est un vol qu'il fait à ses cliens.
Pourquoi se charge-t-il des fortunes publiques ?

LE PRÉSIDENT.

Vous êtes bien rigide !

SAINVILLE.

Et des plus véridiques.

Je vois d'ici ce Juge , indigne de pardon ,
Comme il le méritoit , dupé par un fripon.

LE PRÉSIDENT.

Vous l'avez dit. Un traître , un serpent domestique
Priva la vérité de sa preuve authentique.

Le titre disparut ; le bon droit succomba ;

L'erreur dicta l'arrêt , & le malheur tomba

Sur des infortunés trop pleins de confiance ,

Et qui n'avoient , d'ailleurs , aucune expérience.

SAINVILLE.

Mais leur Juge étoit fait pour en savoir plus qu'eux ,

Peut-il se consoler de leur désastre affreux ,

Et d'en avoir été la cause ?

LE PRÉSIDENT.

Involontaire.

SAINVILLE.

Qu'importe ? Il a laissé trahir son ministère ;

Il avoit un dépôt ; à qui l'a-t-il remis ?

Si l'excuse avoit lieu , tout deviendrait permis.

LE PRÉSIDENT.

Le temps , & le hazard , firent enfin connoître ,

Mais trop tard , les excès qu'avoit commis ce traître ;

On sut la vérité : le titre n'étoit plus ;

Et le Juge , accablé de regrets superflus ,

Fut réduit à verser des pleurs trop légitimes ;

Ensuite l'on apprit que l'une des victimes ,

Cherchant à réparer les rigueurs de leur sort ,

Sous un ciel étranger avoit trouvé la mort ;

Que sa veuve , sans biens , pour élever leur fille ,

Unique rejetton d'une illustre famille ,

38 LA GOUVERNANTE,

L'avoit abandonnée aussi-bien que son nom.

SAINVILLE.

Hé bien ! S'il est ainsi , que me demande-t-on ?

LE PRÉSIDENT.

Ce que doit faire un Juge en ce malheur extrême.

SAINVILLE.

Tout homme qui consulte , est peu sûr de lui-même ;

Et que dire à celui qui ne se juge pas ?

LE PRÉSIDENT.

Mais , vous , qu'auriez-vous fait dans un semblable cas ?

Ce Juge le demande.

SAINVILLE.

Il veut que je prononce ,

Qu'il tremble ! Mais à quoi servira ma réponse ?

Quoi qu'il en soit , enfin , j'aurois déjà rendu

A ces infortunés tout ce qu'ils ont perdu ;

C'est à quoi je condamne un Juge qui s'abuse :

Qu'il répare ses torts s'il veut qu'on les excuse ;

L'ignorance & l'erreur sont des crimes pour lui.

LE PRÉSIDENT.

On prononce aisément dans la cause d'autrui :

Celui dont je vous parle , est peu riche.

SAINVILLE.

Qu'importe ?

LE PRÉSIDENT.

La restitution pourroit être si forte.....

SAINVILLE.

La somme n'y fait rien. L'exacte probité

Ne peut jamais avoir de terme limité.

LE PRÉSIDENT.

Ainsi vous vous seriez exécuté vous-même ?

SAINVILLE.

Jurément.

LE PRÉSIDENT *en souriant.*

Fort bien.

SAINVILLE.

Je vous paroïs extrême ;

C O M E D I E.

59

Ma façon de penser , contraire aux mœurs du temps ,
N'attirera sur moi que des ris insultans.

LE PRÉSIDENT.

Pardonnez-moi , mon fils.

SAINVILLE.

Que dites-vous , mon pere ?

LE PRÉSIDENT.

J'ai pensé comme vous ; j'ai fait plus , & j'espère
Que vous y donnerez l'aveu le plus flatteur.
Vous voyez le coupable , & le réparateur.

SAINVILLE.

Vous ?

LE PRÉSIDENT.

Moi-même.

SAINVILLE.

Ah ! Grands dieux ! Que ma source m'est chere !
Que je suis enchanté de vous avoir pour pere !

[Il l'embrasse.]

Pardonnez ces transports à mon cœur éperdu.

LE PRÉSIDENT.

Si-tôt que je l'ai pû , j'ai fait ce que j'ai dû ,
Et je viens d'expier ma méprise funeste ;
Il vous en coûtera.

SAINVILLE.

Votre vertu me reste.

LE PRÉSIDENT.

Ah ! Qu'il est doux de voir que je revis en vous !

Ah ! Pere fortuné !

SAINVILLE.

Vous méritez de tous

La vénération , l'estime la plus haute :
Que vous êtes heureux d'avoir fait une faute ;
Qui vous a procuré l'heureuse occasion ,
De faire une si grande & si bonne action !

[Juliette paroît & fait des signes.]

LE PRÉSIDENT.

Le ciel me l'inspira , le ciel la récompense ;
Sachez ce qui m'arrive en cette circonstance.

LA GOUVERNANTE,
Mais ne l'espère plus.

SAINVILLE.

Je n'en vais la trouver.

JULIETTE.

Elle est dans le jardin qui s'occupe à l'arriver.

[Sainville sort.]

SCENE VII.

JULIETTE seule.

ET toi fille, & vouloir
Me pardonner, par ma fi
Le beau rive à garder ! N
Sur-tout lorsque l'on peut e

re tout sa vie,
dernière folie.
Il pas bien charmant,
soler son amant ? ...

SCENE VIII.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE,
JULIETTE.

LA GOUVERNANTE.

Où peut être Angélique ?

JULIETTE.

Ah ! Je vous le demande !

L'ai-je à ma garde ? Elle est, ce me semble, assez
grande

Pour être sa maîtresse ?

LA GOUVERNANTE.

Il faut me l'amener.

JULIETTE en montrant la Baronne.
J'obéis à Madame, elle peut ordonner ;

Mais, vous.

LA BARONNE.

Obéissez, quand Mardame l'ordonne.

JULIETTE *regardant la Gouvernante.*

Madame ! Ah ! Par ma foi, l'épithète m'étonne.

[Elle sort.]

SCENE IX.

LA BARONNE, LA GOUVERNANTE.

LA BARONNE.

HÉ bien, ma chere amie !

LA GOUVERNANTE.

Ah ! C'est trop m'honorer.

LA BARONNE.

Ce titre vous est dû, je ne puis l'ignorer ;
Avouez que c'est vous, qu'un procès déplorable,
A contrainte à subir un sort si misérable.

LA GOUVERNANTE.

Vous me désespérez.

LA BARONNE.

Eh ! Madame, achevez

Cet aveu que j'implore, & que vous me devez.

LA GOUVERNANTE.

Que voulez-vous de plus de ma reconnoissance ?

LA BARONNE.

La faveur d'être admise en votre confiance ;
Mais je lis dans votre ame une noble fierté ;
Un courage au-dessus de toute adversité,
Vous fait désavouer votre infortune extrême ;
Et vous vous imposez ce déni de vous-même ;
Par égard pour le rang où vous avez été,
Par mépris pour le sort qui vous a tout ôté ;

64 LA GOUVERNANTE,

Mais, ce que vous cachez, n'en est pas moins visible;
Vous brillez, malgré vous, d'un éclat trop sensible;
Vous voulez vous couvrir d'une ombre qui vous fuit,
Madame, écarter donc le charme qui vous fuit,

LA GOUVERNANTE,

Vous êtes dans l'erreur, le Président s'abuse,

LA BARONNE.

Hé bien, pour vous convaincre, il faut que je m'accuse.

LA GOUVERNANTE.

De quoi?

LA BARONNE.

Votre secret n'en est plus un pour moi,
J'ai surpris des papiers qui sont dignes de foi.

LA GOUVERNANTE.

Ciel!

LA BARONNE.

J'ai vu de mes yeux la preuve la plus claire,
D'un fait dont vous voulez soutenir le contraire;
Vous êtes sûrement la Comtesse d'Arsfleurs.

LA GOUVERNANTE.

Qu'entens-je?

LA BARONNE.

Pardonnez, pour finir vos malheurs;
Cette conviction m'étoit trop nécessaire.

LA GOUVERNANTE.

Madame, quel usage en avez-vous pu faire?
Falloit-il me trahir? Jugez de mon regret,
De quel importance est pour moi mon secret,
Que je le cachois à tout ce que j'adore,
à fille, en un mot!

LA BARONNE.

Angélique l'ignore?

LA GOUVERNANTE.

Is de ma part elle n'en saura rien.

LA BARONNE.

i, la pouvez-vous priver d'un si grand bien?

LA

COMEDIE.

65

LA GOUVERNANTE.

Je la sers beaucoup mieux que vous ne pouvez croire.
Eh ! Que lui produiroit ma douloureuse histoire ?

LA BARONNE.

Qu'en peut-il arriver , de lui faire savoir
Sa naissance ?

LA GOUVERNANTE.

L'orgueil & l'affreux désespoir.

Non, Madame, laissons à cette infortunée
L'esprit de son état, & de sa destinée.

On n'est point malheureux quand on peut ignorer ;
Tout ce que l'on pourroit avoir à déplorer.
J'ai dit ce qu'il falloit.

LA BARONNE.

Ah ! Ma chere Comtesse ;

Mes soins n'ont point blessé votre délicatesse,
Croyez que je n'ai fait nul éclat indiscret.
Aucun autre que moi ne sait votre secret ;
J'ai su le ménager avec un soin extrême :
Le Président qui veut être inconnu lui-même ;
Et qui m'en imposoit la plus expresse loi,
A daigné s'en fier aveuglément à moi,
Content de relever votre illustre famille,
Madame, il ne connoît ni vous, ni votre fille ;
Son bonheur lui suffit ; en effet, il est tel
Qu'il se croit à présent le plus heureux mortel.

SCÈNE V

LE PRÉSIDENT. LA BARONNE,
LA GOUVERNANTE

LE PRÉSIDENT.

Madame, sachez par là ma situation exacte ;
Je croyais que tout irait bien. Il y a un malheur.

Pour moi, mon cœur s'est en vain efforcé de se
je suis au désespoir. Je ne puis rien faire.

Où, tout se est perdu.

LA BARONNE.

Ciel ! Quelle est ma fin !

LE PRÉSIDENT.

Il faut qu'au moins vous vous foyez mépris.
Et votre erreur me rend l'autant plus malheureux.
Que j'avais pu me tenir au comble de mes vœux.

LA BARONNE.

Je voudrais donc que je me justifie ?

LA GOUVERNANTE.

Il n'y a rien que je ne sacrifie,
et enfin un secret échappé.

et.]

Madame, Monsieur, qui vous êtes trompé.

LE PRÉSIDENT à la Baronne.

Madame ?

LA BARONNE.

Elle fait tout.

LE PRÉSIDENT.

Qu'entends-je ?

Madame me paroît bien étrange !

COMÉDIE.

67

LA GOUVERNANTE.

ous me pardonnerez ce que j'ose avancer ;
e renvoi vous étonne ? Avez-vous dû penser
u'il pût être permis , à cette infortunée ,
e relever ainsi sa triste destinée ,
de vous dépouiller en cette occasion ?
générosité vous fait illusion.

LE PRÉSIDENT.

e quel droit , s'il vous plaît , prenez-vous sa querelle ?

LA GOUVERNANTE.

h ! Je n'en ai que trop , je puis parler pour elle ;
ettez-vous à sa place : auriez-vous accepté ?
le a tout refusé ; ce n'est point par fierté ,
ir dédain , par mépris , elle en est incapable.

LE PRÉSIDENT.

ais , n'avouez-vous pas que son Juge est coupable
avoir été surpris ?

LA GOUVERNANTE.

Qui peut ne l'être pas ?

LE PRÉSIDENT.

compte que l'erreur est un crime en ce cas ,
qu'il doit l'expier.

LA GOUVERNANTE.

La victime en appelle ;
a crû bien juger , il est quitte envers elle.

LE PRÉSIDENT.

ais de son ministère il s'est mal acquité.

LA GOUVERNANTE.

ès qu'il n'est point coupable aux yeux de l'équité ,
ne peut l'être aux yeux de cette infortunée ;
ous ne la vaincrez point , elle est déterminée :
en parlons plus , elle a subi son jugement ,
ciel même a pris soin du dédommagement.

LE PRÉSIDENT.

omment ?

LA GOUVERNANTE.

En lui donnant la force & le courage
accepter , de braver constamment son naufrage.

F ij

COMEDIE.

69

Et quelque moyen , venez , j'ose espérer
le ciel aura soin de nous le suggérer.

Fin du troisième acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANGÉLIQUE, LA GOUVERNANTE,

LA GOUVERNANTE *à part.*

Elle rêve.... ne l'avoir pas vûe,
Lorsque tou ur dernière entrevûe,
ANGÉLI ant la Gouvernante.
Vous m'avez fi

LA GOUVERNANTE.

Vous donne, je le vois, du r idissement ;
Il m'a, dans votre cœur, en ret desservie.

ANGÉLIQUE.

Quand j'ai de l'amitié, c'est pour toute ma vie.

LA GOUVERNANTE.

Puis-je vous demander, sans indiscretion,
S'il vous souvient encor d'une commission,
Dont vous m'aviez chargée auprès de la Baronne?

ANGÉLIQUE.

Vous me la rappelez.... Mais à propos.... ma bonne...

LA GOUVERNANTE.

ANGÉLIQUE.

Si vous m'en croyez, sans trop précipiter,
J'attendrez encore à vous en acquiter.

LA GOUVERNANTE.

[*à part.*]

Diffimulons.

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il faut que j'y pense,
us à ma place en cette circonstance ;

Il s'agit de quitter , & d'abandonner tout.

LA GOUVERNANTE.

Le monde vous doit-il inspirer tant de goût ?
 Se peut-il qu'à vos yeux il offre tant de charmes
 Pour préférer d'y vivre au milieu des alarmes ;
 Et de l'incertitude où je vois votre sort ,
 Lorsqu'à l'abri de tout , tranquille dans le port ;
 On peut , ainsi que vous , se rendre fortunée ,
 Faut-il mettre au hazard toute sa destinée ?
 On ne doute de rien dans le cours des beaux jours ;
 On croit que l'avenir y répondra toujours.

ANGÉLIQUE.

Je m'en flatte. Calmez vos frayeurs indiscrettes.

LA GOUVERNANTE.

Vous vous éblouissez de l'état où vous êtes ;
 Et s'il vient à changer que ferez-vous alors ?
 Le néant est caché sous de si beaux dehors ;
 La Baronne vous aime , & j'en suis convaincue ;
 Mais d'un moment à l'autre , une mort imprévue
 Peut , en vous l'enlevant , vous laisser sans espoir.

ANGÉLIQUE.

Vous mettez tout au pis.

LA GOUVERNANTE.

Je ne fais que prévoir ,
 Je ne soutiendrai pas cette disgrâce affreuse.

ANGÉLIQUE.

Ne craignez rien pour moi , je serai plus heureuse.

LA GOUVERNANTE.

Vous ne le voulez pas , j'en mourrai de douleurs ;
 Et ce sera pour vous le moindre des malheurs.
 Je sai que la retraite , à des yeux de votre âge ,
 N'offre pas d'elle-même une riante image ;
 La jeunesse s'en fait un portrait peu charmant ,
 Bien-tôt l'expérience en décide autrement.
 Que ne m'est-il permis de vous citer la mienne ?
 Mais vous n'y croirez pas , on ne croit que la sienne ;
 A tout ce qu'il vous plaît , il faut se conformer ;
 On ne veut pas vous perdre : Eh ! Qui pourroit for-
 mer

76 LA GOUVERNANTE;
LA GOUVERNANTE.

Sa fortune est au-dessous de lui :
Le plus riche parti se présente aujourd'hui ;
S'il rejette , pour vous , l'hymen qu'on lui propose ;
Le Président , surpris , en cherchera la cause :
Craignez tout d'un courroux justement mérité ;
N'en doutez pas , son fils sera deshérité ,
Et vous aurez causé son malheur & le vôtre ;
Alors vous deviendrez à charge l'un à l'autre.
Vous croyez que l'amour , qui vous unit tous deux ,
Vous tiendra lieu de tout ? Il suit les malheureux ,
Il aime la fortune , & n'est pas plus fidèle ;
On ne l'a que trop vu s'envoler avec elle ,
Et ne laisser à ceux qu'il avoit enflammés ,
Que l'affreux désespoir de s'être trop aimés. ...
Vous ne m'écoutez pas ?

ANGÉLIQUE.

Il est vrai , je ne songe

Qu'à ma félicité.

LA GOUVERNANTE.

Mais ce n'est qu'un mensonge ;

Enfin vous persistez ?

ANGÉLIQUE.

Oui , sans doute , à jamais ,

LA GOUVERNANTE.

Je n'ai donc plus qu'à voir si ces nœuds sont bien faits ;
Je n'en fais pas assez touchant cette matière ;
Pour prendre , en ce papier , une assurance entière ,
Il faut que je consulte.

ANGÉLIQUE.

Il n'en est pas besoin ;

Je ne souffrirai pas que vous preniez ce soin :
La moindre défiance est un manque d'estime ,
Sainville , avec raison , pourroit m'en faire un crime ;
Je ne veux , contre lui , ni garants , ni témoins ,
Je ne l'aimerois pas , si je l'estimois moins ,

LA GOUVERNANTE.

our plus de sûreté, souffrez que je m'informe;
 e crains que cet écrit ne pèche par la forme,

ANGÉLIQUE.

h ! Que m'importe, à moi, mes vœux sont satis-
 faits ?

en crois mieux les sermens que Sainville m'a faits ;
 u'à tout ce qu'on pourroit vous dire ; ainsi, ma
 Bonne,

endez-moi . . .

LA GOUVERNANTE.

Je ne puis.

ANGÉLIQUE.

Votre refus m'étonne !

LA GOUVERNANTE.

aidez-moi le garder, j'ose vous en prier.

ANGÉLIQUE.

on, vraiment ; mais on vient.

SCENE II.

AINVILLE, ANGÉLIQUE,
 LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE à *Angélique*.

Quel est donc ce papier
 u'elle cache avec soin ?

ANGÉLIQUE.

C'est notre mariage.

ous allez me gronder.

SAINVILLE.

Quel est donc ce langage ?

u'avez-vous fait ?

**78 LA GOUVERNANTE;
ANGÉLIQUE.**

J'ai crû pouvoir m'y confier,
SAINVILLE.

Qu'entens-je ?

ANGÉLIQUE.

J'ai tout dit pour vous justifier,
SAINVILLE.

De quoi, donc ?

ANGÉLIQUE.

Elle a tort ; il lui plaisoit de croire
Que vos feux offensoient votre honneur & ma gloire,
Que l'hymen ne pouvant jamais les couronner,
Au plus fatal espoir j'osois m'abandonner.
A présent, je ne fais quel scrupule l'arrête ;
Tenez, demandez-lui ce qu'elle a dans la tête.

LA GOUVERNANTE.

Tout ce qu'on peut penser d'un hymen clandestin,
SAINVILLE.

Pouvions-nous autrement fixer notre destin

Que par un nœud secret ? Il étoit nécessaire ;

Mais enfin, je le fais, vous m'êtes trop contraire

Pour ne pas abuser du malheureux secret.

Dont elle vous a fait l'aveu trop indiscret.

Vous fûtes, vous ferez toujours mon ennemie ;

Et cependant jamais je ne vous ai haïe.

Je vous détesterois si j'étois criminel :

Connoissez un amour qui doit être éternel ;

Sachez qu'il n'en est pas moins pur pour être extrême ;

J'adore sa vertu, j'en fais mon bien suprême ;

Je n'ai rien qui me soit plus cher que son honneur :

Pourrois-je l'en priver, sans perdre mon bonheur,

Sans me déshonorer, sans m'avilir moi-même ?

Ce n'est qu'à ses dépens qu'on corrompt ce qu'on aime ;

Connoissez mes desirs ; je borne tous mes droits.

Au seul titre secret

LA GOUVERNANTE.

Ignorez-vous les loix.

Et les droits paternels ?

COMEDIE

SAINVILLE.

79

Hélas ! Qui les ignore ?

Je les fai comme vous ; mais je connois encore
Un pouvoir au-dessus de leur autorité ,
C'est celui de l'honneur & de la probité.
Ne peut-il arriver des temps plus favorables ?
Et les peres sont-ils toujours inexorables ?
Un fils au désespoir en peut tout espérer ;
Mais j'ai fait un serment , rien ne peut l'altérer ;
Et c'est entre vos mains que je le renouvelle.

LA GOUVERNANTE.

Je ne le reçois point.

ANGÉLIQUE.

Eh ! Soyez moins cruelle ;
Et consentez. D'abord que je répons de lui. . . .

SAINVILLE.

Hé bien , séparez-nous , même dès aujourd'hui :
C'étoit votre dessein ; loin que je le combatte ,
Je vous offre un moyen , la Baronne vous flatte.

LA GOUVERNANTE.

Comment ? Expliquez-vous.

SAINVILLE.

Je fais à ce sujet ;
Qu'elle ne compte point remplir votre projet ;
Elle adore Angélique , & , malgré votre zèle ,
Elle n'a pas dessein de se séparer d'elle.
Puisque vous me craignez , partez dès-à-présent :
J'ai le bien de ma mere , il sera suffisant
Pour vous faire à jamais le sort le plus paisible ,
En cas que mon bonheur soit toujours impossible.
Avec elle , en un mot , abandonnez ces lieux ,
Je remets à vos soins ce dépôt précieux ;
Recevez-le de moi , pour le garder vous-même ,
Et pour le rendre un jour à ma tendresse extrême.

[à Angélique.]

N'y consentez-vous pas jusqu'à des temps plus doux ?

ANGÉLIQUE.

Moi , Sainville ? Ah ! Pourvu que je vive pour vous ;

LA GOUVERNANTE,

**Au milieu des transports d'une si douce attente ,
Fût-ce dans un désert, je serai trop contente ;
L'espérance tient lieu des biens qu'elle promet.
Oh ! Ma bonne , y consent Votre cœur s'y sou-**
met.

LA GOUVERNANTE.

**Vous êtes-vous flattés , aveugles que vous êtes ,
Que je me prêterois au complot que vous faites ?
Voilà donc la vertu que vous me supposez ?
C'est un enlèvement que vous me proposez.
Pouvez-vous concevoir cette affreuse chimère ?
Moi , je vous aiderois à trahir votre pere ,
A son sang révolté je servirois d'appui ?
La nature y répugne , & me parle pour lui.
Eh ! Croyez que sa voix ne m'est pas étrangère.**

SAINVILLE.

Mais songez qu'Angélique . . .

LA GOUVERNANTE.

Elle a beau m'être chère ;

**Je ne porterai point un coup si douloureux
Au mortel le plus digne & le plus généreux.**

SAINVILLE.

**Je ne veux que du temps , pour amener mon pere
A m'accorder enfin cet aveu que j'espère ;
Il m'aime , je ne crains qu'un premier mouvement
Du moins , en attendant l'heureux événement ,
idez-nous le secret , ayez la complaisance . . .**

LA GOUVERNANTE.

**? Moi , je garderois un coupable silence ?
Je suis contenue autant que je l'ai pu :
vous ne cessez point d'offenser la vertu ,
doutez qu'on en puisse avoir dans la misère ,
dra prendre un juge.**

SCENE III.

LE PRÉSIDENT, SAINVILLE, AN-
GÉLIQUE, LA GOUVERNANTE.

SAINVILLE à part.

AH! Grands dieux, c'est mon pere!
Je frémis! Elle est femme à lui révéler tout.

[à la Gouvernante:]

Madame, gardez-vous de me pousser à bout.

LA GOUVERNANTE.

Je ferai mon devoir.

SAINVILLE.

Qu'est-ce qu'elle m'annonce?

LE PRÉSIDENT.

Hé bien, mon fils, je viens chercher votre réponse
Au sujet d'un hymen qui flatte mes souhaits.

LA GOUVERNANTE.

Elle est entre mes mains, & je vous la remets.

LE PRÉSIDENT.

Quoi donc?

LA GOUVERNANTE.

Ceci n'a pas besoin que je l'explique;
Mais en tout cas, Monsieur, je vous laisse Angélique.

SAINVILLE à part.

Tout est perdu.

LA GOUVERNANTE à Angélique.

Restez, attendez votre sort.

[Elle s'en va.]

SAINVILLE à Angélique.

Ce sera votre arrêt, & celui de ma mort.

84 LA GOUVERNANTE ;

On séduit, quand on plaît sans l'avoir mérité.

LE PRÉSIDENT.

Qu'il use contre lui de sa sévérité.

Devoit-il vous laisser ignorer qu'à votre âge ;

Se donner sur la foi d'un pareil mariage ,

Est un vol que l'on fait à ceux dont on dépend ?

L'amour rend , comme un autre , un sage inconséquent.

ANGÉLIQUE.

Il ne m'a point ravie à ceux dont je suis née ,

Dès ma plus tendre enfance ils m'ont abandonnée ;

Il savoit que je puis disposer de mon sort ,

A cet égard encor vous l'accusez à tort.

LE PRÉSIDENT.

Sans doute. Et je me dois rendre à cette chimère ?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non ?

LE PRÉSIDENT.

Une tante a les droits d'une mère ;

ANGÉLIQUE.

Eh , ne savez-vous pas ?

LE PRÉSIDENT.

Quoi ?

ANGÉLIQUE.

Qu'elle ne m'est rien.

LE PRÉSIDENT.

La Baronne ?

ANGÉLIQUE.

Oui , Monsieur , elle me veut du bien ;

lais...

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en suis point du tout héritière ;

SAINVILLE à part.

n est fait.

LE PRÉSIDENT à part.

Quel soupçon !

SAINVILLE *à part.*

Ma disgrâce est entière.

LE PRÉSIDENT *à Angélique,*

Ce que vous m'apprenez...

ANGÉLIQUE.

Doit le justifier,

Et vous autoriser à me sacrifier.

LE PRÉSIDENT.

[*à part.*] [*haut.*]

Quelle énigme ! En effet vous n'êtes point sa nièce ?

ANGÉLIQUE.

Non, Monsieur ; je ne dois ce nom qu'à sa tendresse.

LE PRÉSIDENT *révants.*

A merveille.

SAINVILLE *à part,*

Il en est encor plus irrité.

ANGÉLIQUE *à Sainville,*

Ne faut-il pas toujours dire la vérité ?

LE PRÉSIDENT *à part.*

Plus j'y songe... Ah, Grands dieux !

SAINVILLE,

Quel courroux vous enflamme !

Un rapport enchanteur régne au fond de notre ame.

Quels titres sont plus doux, quels biens ont plus d'ap-
pas !

LE PRÉSIDENT.

Laissez-moi... Seroit-elle ? ... Allons voir de ce pas
La Baronne.SAINVILLE *se jetant aux pieds de son pere,*

Ah ! Mon pere, arrêtez, je vous prie ;

Si vous nous séparez, il y va de ma vie.

J'ai tort d'avoir formé ces nœuds sans votre aveu ;

Mais si dans votre cœur l'excuse n'a plus lieu,

J'irai dans un désert déplorer ce que j'aime,

Et subir les horreurs d'un désespoir extrême.

Puisse le ciel, qui lit dans mon cœur éperdu,

Ajouter à vos jours ceux que j'aurois vécus,

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SAINVILLE, JULIETTE.

JULIETTE.

JE vous dis qu'en un mot cela n'est pas possible ;
Ni pour moi , ni pour vous , elle n'est pas visible ;
L'accès près d'Angélique est si bien interdit ,
Qu'avec tout votre amour , avec tout mon esprit. , .

SAINVILLE.

Mais comment ?

JULIETTE.

C'est un fait , elle est comme enchaînée ;
La porte du jardin vient d'être condamnée ,
Car on a bien pensé que vraisemblablement
Vous pourriez en venir à quelque enlèvement.

SAINVILLE.

J'aurois eu cette idée ?

JULIETTE.

Enfin , on l'a prévue.

SAINVILLE.

Et que dit Angélique ?

JULIETTE.

Il faudroit l'avoir vûe ;

Mais il vous est aisé de vous l'imaginer ;
Sans se voir , quand on s'aime , on peut se deviner.

SAINVILLE.

Ah ! Mon pere sans doute achève la vengeance !
Et la Baronne est-elle aussi d'intelligence ?

191 **LA GOUVERNANTE, ADONIS.**
Venez-vous me voir, dit-elle à son
fils, et vous m'expliquerez
ce que c'est que la vie, et ce que c'est
que la mort, et ce que c'est que
le bien, et ce que c'est que le mal.
ANGÉLIQUE.
Maman, je n'en sais rien.

LE PRÉSIDENT.
Rassurez-vous, mon
fils, la vie est une chose
très simple, et la mort est une
chose très facile.
LA MARIÉE.
Maman, je n'en sais rien.
CHIFFONNIÈRE.
C'est qu'elle est si simple.

LE PRÉSIDENT.
Rassurez-vous, mon
fils, la vie est une chose
très simple, et la mort est une
chose très facile.
LA GOUVERNANTE.
Mais elle est si simple, et si facile.
LA FIDÈLE.

Et c'est là, dit-elle, ce que c'est
la vie, et ce que c'est la mort ;
Et c'est là, dit-elle, ce que c'est
le bien, et ce que c'est le mal ;
Et c'est là, dit-elle, ce que c'est
la vie, et ce que c'est la mort.
" **LA GOUVERNANTE** au Président,
qu'il soit heureux, vous en êtes le maître.

LIE en prenant la main d'Angélique, et en
regardant le Président et la Gouvernante.
Bonne nuit ! La vie, au prix de ce bienfait,
n'est-elle pas ce que vous nous avez fait.

F I N.

Bruery, David Augustin de

L E

GRONDEUR,

COMÉDIE,

*Représentée pour la première fois
au mois de Janvier 1691.*



A P A R I S,

Chez BRIASSON, rue Saint - Jacques.

[illegible]



DISCOURS

SUR LE GRONDEUR.

» **L**E caractère du Héros ridicule de cette
 » Pièce (dit M. de Palaprat) est du
 » choix de mon Associé : sa première idée
 » avoit été de faire le CHAGRIN ; mais je
 » lui représentai que ce titre étoit équivoque,
 » & qu'il ne s'agissoit pas de peindre un hom-
 » me chagrin & fâché par quelque accident,
 » mais un homme qui n'a aucun sujet de se
 » fâcher, & qui n'est chagrin, bourru &
 » querelleur que par tempérament : ce qui
 » ne pouvoit être renfermé que dans le nom
 » général du GRONDEUR. Ainsi
 » nous nous déterminâmes à donner à la
 » Pièce le titre de Grondeur. Ce titre effa-
 » roucha les Docteurs Dramatiques de ce
 » temps-là ; & M. Chammelé, qui n'étoit
 » pas un de ceux qui avoient le moins de
 » goût, fut effrayé de ce caractère : ce ne
 » fut même que par un excès de complai-
 » sance qu'il nous accorda le temps d'en
 » entendre la lecture. Elle étoit en cinq actes.
 » Le Grondeur ne paroissoit qu'à la fin du

» langage de spectacle , le meilleur de l'an-
» née , c'est - à - dire , dans le Carnaval , le
» Théâtre se trouva vuide & sans nouveau-
» rés , au moins comiques ; (car on répétoit
» la Tragédie de Tyridate de M. Campifi-
» tron :) je lus le Grondeur en trois actes ,
» qui fut reçu plus par besoin , que par goût.
» J'y ajoutai le Prologue des Sifflets , qui
» fut si bien reçu ; mais en cela je reveillai ,
» comme on dit , le chat qui dort ; & je
» dirai ailleurs comment les Sifflets me firent
» sentir la rancune qu'ils me garderent.
» Comme je suis facile , j'écoutois tous les
» avis qu'on me donnoit , & je me rendis
» si bien à toutes les chicanes que l'on me
» fit dans les répétitions , qu'à force de
» supprimer & de retrancher , mon troisième
» acte s'évanouit entre mes mains ; & je me
» trouvai réduit d'aller aux expédiens pour
» en construire un que je fis , presque tout
» comme l'on voulut , dans la loge de l'Ac-
» trice qui jouoit le role de Clarice. Je fus
» obligé , plus par la nécessité de remplir
» mon acte , que par la nécessité du sujet ,
» d'y mettre la scène du retour de Fadet ,
» avec Catau qui lui rend ses monosylla-
» bes . . . J'y en ajoutai une autre , malgré
» le sentiment d'un des grands Maîtres du
» Théâtre , qui paria contre moi qu'elle ne
» réussiroit pas. Je laisse à penser si je gagnai

[illegible]

» fissent contre la Pièce , sans malice & sans
» dessein peut-être , mais par la seule gaité
» qui les animoit : tous les yeux se tourne-
» rent de leur côté. Grichard eut beau se
» démener , on le laissa crier tant qu'il vou-
» lut ; & l'on n'eut plus d'attention pour
» l'ennuyeux spectacle d'un furieux & d'un
» enragé ; (car c'est ainsi qu'on l'appelloit.)
» Le Théâtre gronda , à son tour , d'avoir
» payé demi-pistole , & se livra volontiers
» aux plaisanteries des jeunes gens enjoués ,
» qui vouloient bien l'en dédommager , en
» se donnant *gratis* eux-mêmes en spectacle.

» La Pièce fut enfin décriée à tel point
» dans l'esprit des gens du monde , qu'à quel-
» ques jours de-là , feu M. le Prince , voulant
» aller à la Comédie , demanda qu'on ne lui
» donnât pas le Grondeur , tant il en avoit
» oui dire de mal. On lui représenta le tort
» qu'il feroit à cette Pièce ; & il voulut bien
» courir le risque de s'y ennuyer , pourvu
» qu'on ajoutât les Sabines (c'est ainsi que
» la Cour avoit appelé le Ballet Extrava-
» gant) S. A. S. honora de sa présence le
» Grondeur à cette condition , elle en fut
» très-satisfaite , & en dit tant de bien à la
» Cour , qu'on reçut ordre de l'y aller jouer :
» elle y réussit infiniment ; & ce même
» Théâtre , qui l'avoit vilipendée , par l'ha-
» bitude outrée des François de passer d'un

» Pièce étoit infiniment meilleure en cinq
» actes. Je l'aurois fait imprimer aujourd'hui
» de cette façon, si, pendant que j'étois en
» Italie, une personne qui m'est chère n'eût
» fait en mon absence, comme la nièce de
» D. Quichotte, un abattis entier & une dé-
» confiture générale de tous mes papiers, où
» elle trouvoit les mots d'Acte & de Scène ».
Voilà donc M. de Brueys, sur le témoignage
même de M. de Palaprat, en pleine propriété
de la meilleure & de la plus grande partie du
Grondeur; je dis de la plus grande partie,
puisque'il est juste de présumer que M. de Pa-
laprat, en réduisant à deux actes les quatre
derniers de cette Pièce, n'aura pas manqué
de choisir & d'insérer dans ces deux actes
toutes les scènes dont il aura pu faire usage.
Il est même naturel de penser que M. de Pa-
laprat, dans le temps des représentations,
aura fait en public les mêmes aveux que l'on
a vus depuis dans ses Discours imprimés.
Malgré cela, quelques personnes, peu in-
struites ou mal intentionnées contre M. de
Brueys, ayant répandu dans le monde qu'il
n'étoit point l'Auteur du Grondeur, s'en
plaignit à son ami Palaprat dans une Lettre
qu'il lui écrivit de Montpellier où il s'étoit
retiré.

» Voici, mon cher Monsieur, une querelle
» de Parnasse, qui fait quelque bruit en ce

« part, dans laquelle vous & moi sommes
« intéressés, & dont je veux que vous soyiez
« le seul juge.

« Il m'est revenu que M. Campistron pu-
« blierait bientôt aux Beaux-Esprits de Tou-
« louse, chez Madame la Présidente Drouil-
« let, que vous & moi avez la meilleure part
« à la composition de la Comédie du Gron-
« deur; que je n'y ai que la moindre, & tout
« au plus un cinquième. En vérité, j'ai de la
« peine à le croire; mais la chose m'a été
« certifiée par des gens qui l'ont oui eux-
« mêmes; & il se m'est plus permis d'en
« douter. Cependant, si ce bruit fût demeuré
« renfermé dans la Cour de cette illustre
« Maison, je regardois cette fiction poétique
« de votre ami, comme un enthousiasme
« qu'on doit négliger; mais la chose a éclaté
« à Toulouse, & a été portée ici par trois
« de vos compatriotes, qui l'ont confirmée
« d'une manière qui a jeté dans quelque con-
« fusion ceux de mes amis qui s'étoient inté-
« ressés pour moi à la réputation de cette
« Pièce.

« Je vous avoue, mon cher Patron, qu'à
« cette nouvelle, qui m'a été donnée dans
« ma solitude, ma tendresse de pere s'est ré-
« veillée; & je n'ai pu m'empêcher de ren-
« dre publique une vérité qui vous est connue,
« & à tout Paris: c'est, en un mot, que le

» GRONDEUR , le MUET , L'IMPORTANT
 » & les EMPYRIQUES , sont véritablement
 » mes enfans ; que vous aviez bien voulu
 » prendre soin de leur éducation , les pro-
 » duire dans le monde , les enrichir même de
 » vos biens , & me faire l'honneur de les
 » adopter ; que pour M. Campistron , il avoit
 » aussi peu de part au Grondeur & à ces au-
 » tres ouvrages , qu'à l'Alcoran ; & que j'é-
 » tois surpris qu'un fameux Poëte Tragique , si
 » riche de son propre fond , cherchât à s'ap-
 » propriier des choses qui sont au-dessous de
 » lui ; & qu'enfin je n'aurois jamais pu penser
 » qu'un paon voulût se parer des plumes
 » d'une corneille.

» Ce n'est pas tout ; dans le même temps
 » qu'on me défavouoit à Toulouse pour le
 » pere du Grondeur , j'appris qu'on me vo-
 » loit à Paris une de mes chansons.
 » En vérité , Paris est un bois où il y a des
 » voleurs de toute espèce. Faisons ,
 » s'il vous plaît , sur tout cela , vous & moi ,
 » une réflexion affligeante ; Nous sommes
 » vieux , moi beaucoup plus que vous ; & il
 » y a des gens impatiens qui ne veulent pas
 » attendre que nous soyons morts , pour nous
 » dépouiller. Consolons - nous , dans l'espé-
 » rance que peut être quelque jour l'auguste
 » Protecteur de l'Académie souveraine des

xiv. DISCOURS SUR LE GRONDEUR.

» Belles-Lettres créera une Chambre de Jus-
» tice qui obligera les Auteurs à faire des
» déclarations de leurs biens, & à rendre ce
» qu'ils auront pillé, comme on y oblige
» aujourd'hui les gens d'affaires. Je suis,
» &c.



1870

1871

1872

1873

1874

1875

1876

1877

LE GENDRE.

HORTENSE.

avec moi-même. Mais dans tous cas, &
pour moi-même, pour mes infirmités, ils
croient.

HORTENSE.

Qu'ils viennent à venir, & que je souffre dans
l'incertitude où je suis !

HORTENSE.

Voilà donc tout.

SCÈNE II.

CATAU.

M. HORTENSE.

HORTENSE.

H Est-ce qu'il est allé chez Clarice ?

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar son père était parti, &
Clarice n'était pas encore levée. Mais...

HORTENSE.

Quoi ? Mais.

CATAU.

connoissez-vous pas à mon air que je vous ap-
porte de bonnes nouvelles ?

HORTENSE.

Quelles ?

CATAU.

vous serez mariés ce soir l'un & l'autre. La mère
de Monsieur de Saint-Alvar est toujours rem-
de préparatifs qu'on y fait pour vos noces.

COMEDIE

19

HORTENSE.

Je vous le disois bien , mon frere.

TERIGNAN.

Je ne serai point en repos que je ne sçache la raison du retardement d'hier au soir de la propre bouche de mon pere.

HORTENSE.

Va donc voir s'il est revenu.

CATAU.

Bon, revêtu : & ne l'entendrions-nous pas , s'il étoit au logis ? Cesse-t-il de crier , de gronder , de tempêter , tant qu'il y est ? & les voisins eux-mêmes ne s'aperçoivent-ils pas quand il entre , ou quand il sort ?

HORTENSE.

Au moins seconde-nous bien aujourd'hui : quoi qu'il fasse , nous avons résolu de le contenter.

CATAU.

De le contenter ? ma foi , il faudroit être bien fin : avouez que c'est un terrible mortel , que Monsieur votre pere.

HORTENSE.

Nous sommes obligés de le souffrir tel qu'il est.

CATAU.

Les valets & les servantes , qui entrent ç& là , n'y demeurent tout au plus que cinq ou six jours. Quand nous avons besoin d'un domestique , il ne faut pas songer à le trouver dans le quartier , ni même dans la ville ; il faut l'envoyer quérir en un pays où l'on n'ait point ouï parler de Monsieur Grichard le Mé-

decin. Le petit Brillon votre frere , qu'il aime à la rage , a changé de précepteur trois fois dans ce mois-ci , parce qu'il ne le châtoit pas à sa fantaisie. Moi même je serois déjà bien-loin , si l'affection que j'ai pour vous . . . Mais voici Lolive.

SCENE III.

L O L I V E , T E R I G N A N ,
H O R T E N S E , C A T A U .

T E R I G N A N .

H É bien ! que t'a dit mon oncle ?

L O L I V E .

Monsieur, d'abord il m'a demandé si Monsieur votre pere , à qui il m'a donné , étoit bien content de moi. Je lui ai répondu que je n'étois pas trop content de lui , & que depuis deux jours que je le sers il ne m'a pas été possible. . . .

T E R I G N A N .

Eh ! laisse tout cela & me dis seulement s'il n'a point sçu pourquoi mon mariage avec Clarice a été différé.

H O R T E N S E .

Et s'il n'a rien appris de nouveau sur le mien avec Mondor.

L O L I V E .

C'est à quoi je voulois venir.

C A T A U .

Eh ! viens-y donc.

LOLIVE.

Dans le moment que je m'informois de vos affaires, le pere de Clarice est entré, & il n'a pas eu le temps de me parler.

TRIGNAN.

Tu n'as donc rien appris ?

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

C'est donc en écoutant ce qu'ils ont dit.

LOLIVE.

Oui, Mademoiselle.

CATAU.

Et de quoi se sont-ils entretenus ?

LOLIVE.

Je vais vous le dire. Ils se sont tirés à l'écart ; ils m'on fait signe de m'éloigner ; ils ont parlé tout bas, & je n'ai rien entendu.

CATAU.

Te voilà bien instruit.

LOLIVE.

Mieux que tu ne penses.

TRIGNAN.

Mais, à ce compte-là, tu ne peux rien savoir.

LOLIVE.

Pardonnez-moi, Monsieur.

HORTENSE.

Mon oncle te l'a donc dit, ou quelqu'autre, après que Monsieur de Saint-Alvar a été sorti ?

LUCIEN.

Fais-tu encore, Malbecouille?

CATAU.

Encore des choses le sais-tu donc ?

LUCIEN.

Où ? donne-moi patience. Vous ne communiquez pas encore avec nos talents : on se cache des vases, quand on a quelque secret à dire ; de moi, depuis que je suis, je me suis fait une étude de dévorer les gens.

CATAU.

Fais-tu de l'imbécille ?

LUCIEN.

Oui, & j'y ai si bien réussi, que lorsque des personnes, dont je sais les affaires, discutent ensemble avec un peu d'action, je ne veux que les voir en face, & je jagerais, à leur geste, à l'air de leur visage, de vous rapporter, mot pour mot, ce qu'ils ont dit.

CATAU.

Il est devenu fou.

THERIAK.

L'enfant que soupçonnas-tu ?

LOLIVE.

Les affaires ont changé de face.

HORTENSE.

L'as-tu reconnu ?

LOLIVE.

En effet, à ce que Monsieur de Saint-Alvar a dit devant moi à Monsieur Ariste.

TERIGNAN.

Ah ! ma sœur , il n'y a que trop d'apparence.

LOLIVE.

Je ne vous ai pas encore tout dit.

HORTENSE.

Stais-tu quelque chose de plus ?

LOLIVE.

Oh ! qu'oui. A peine le pere de Charles a ouvert la bouche , que voici comme votre oncle lui a répondu. Remarquez bien ceci.

(Il fait des actions d'un homme surpris en colere.)

CATAU.

Que diantre veux-tu dire ?

LOLIVE.

Quoi ! tu ne le vois pas ? Cela est pourtant plus clair que le jour ; & Monsieur m'entend bien assurément.

TERIGNAN.

Je m'en doute assez.

LOLIVE.

Et Mademoiselle aussi.

HORTENSE.

Je n'y comprends rien.

LOLIVE.

Je vais vous l'expliquer. Quand votre oncle faisoit ainsi , (Il refait les mêmes signes) vous jugez bien qu'il étoit surpris , étonné & en colere de ce que Monsieur de Saint-Alvar venoit de lui dire : ces actions parlent d'elles-mêmes. Tenez , voyez si , avec ces gestes-là , il pouvoit lui dire autre chose

son retour il ne trouve ici aucun sujet d'en colere.

CATAU.

Adieu, truchement de malheurs, vas faire mentaires sur les grimaces de notre singe.

S C E N E I V.

TERIGNAN, HORTENSE,
CATAU.

TERIGNAN.

CE que Lolive vient de nous dire te alarms.

CATAU.

Auriez - vous fait connoître à votre père que vous êtes amoureux de Clarice ?

TERIGNAN.

Moi ! non assurément : il me soupçonnerait d'aimer Nérine, la fille d'un Médecin, pas trop de ses amis ; & , pour le laisser en erreur , lorsqu'il me proposa hier la belle, je feignis de n'y consentir qu'à regret.

CATAU.

Vous fîtes fort bien.

HORTENSE.

Il ignore aussi mes sentimens pour lui ; il croit même que je ne l'ai jamais vu, ne lui en ai rien dit, à cause qu'il est presque toujours à l'é

CATAU.

Tant mieux : gardez-vous bien de lui faire connaître que ces mariages vous plaisent. Les esprits à rebours comme le sien ne veulent jamais ce qu'on veut , & veulent toujours ce qu'on ne veut pas.

HORTENSE.

On frappe & même rudement ; vois qui c'est.

CATAU.

Ce sera sans doute votre pere. Non , Dieu merci , c'est Monsieur Ariste.

SCENE V.

ARISTE , TERIGNAN , HORTENSE,
CATAU.

TERIGNAN.

HE bien ! mon oncle , comment vont nos affaires ?

ARISTE.

Fort mal ;

TERIGNAN.

Ah Ciel !

HORTENSE.

Quoi , mon oncle ?

ARISTE.

Votre pere me suit , retirez-vous ; laissez-moi lui parler ; je veux tâcher de le ramener à la raison.

TERIGNAN.

Seroit-il possible ?

Cij

ARISTE.

Retirez-vous , vous dis-je , & m'attendez dans votre appartement ; j'irai vous rendre compte de tout : & vite , il vient.

CATAU.

Et tôt , retirons-nous : voici l'orage , la tempête , la grêle , le tonnerre , & quelque chose de pis , Sauve qui peut.

S C E N E VI.

M. GRICHARD, LOLIVE,
ARISTE.

M. GRICHARD.

Bourreau , me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

LOLIVE.

Monsieur , je travaillois au jardin ; au premier coup de marteau j'ai couru si vite , que je suis tombé en chemin.

M. GRICHARD.

Je voudrois que tu te fusses rompu le cou , double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

LOLIVE.

Eh ! Monsieur , vous me grondâtes hier à cause qu'elle l'étoit : quand elle est ouverte , vous vous fâchez ; quand elle est fermée , vous vous fâchez aussi. Je ne sçais plus comment faire.

M. GRICHARD.

Comment faire ?

! ARISTE.

Mon frere , voulez-vous bien. . .

M. GRICHARD.

Oh ! donnez - vous patience. Comment faire , coquin.

ARISTE.

Eh ! mon frere, laissez - là ce valet , & souffrez que je vous parle de. . .

M. GRICHARD.

Monsieur mon frere , quand vous grondez vos valers , on vous les laisse gronder en repos.

ARISTE.

Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. GRICHARD.

Comment faire , infâme !

LOLIVE.

Oh ça , Monsieur , quand vous serez sorti , voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Voulez-vous que je la tiennne fermée ?

M. GRICHARD.

Non.

LOLIVE.

Si faut - il , Monsieur. . .

M. GRICHARD.

Encore : tu raisonneras , yvrogne ?

LE GRONDEUR.

ARISTE.

Il me semble , après tout , mon frere , qu'il ne raisonne pas mal ; & l'on doit être bien-aïse d'avoir un valet raisonnable.

M. GRICHARD.

Et il me semble à moi , Monsieur mon frere , que vous raisonnez fort mal. Oni , l'on doit être bien - aïse d'avoir un valet raisonnable , mais non pas un valet raisonneur.

LOLIVE.

Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. GRICHARD.

Te rattras-tu ?

LOLIVE.

Monsieur , je me ferois hacher : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée : choisissez ; comment la voulez-vous ?

M. GRICHARD.

Je te l'ai dit mille fois , coquin , Je la veux. . . je la. . . Mais voyez ce maraut-là. Est - ce à un valet à me venir faire des questions ? Si je 'te prends , traître , je te montrerai bien comment je la veux. Vous riez , je pense , Monsieur le Jurisconsulte ?

ARISTE.

Moi ! point. Je sçais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. GRICHARD.

Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là.

ARISTE.

Je croyois bien faire.

M. GRICHARD.

Oh ! je croyois. Sçachez , Monsieur le rieur , que je croyois n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

ARISTE.

Et laissons cela , mon frere , & permettez que je vous parle d'une affaire plus importante , dont je ferois bien-aîsé. . . .

M. GRICHARD.

Non , je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendar-là , afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir ; vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

LOLIVE.

Oui , Monsieur , depuis le haut jusqu'en bas.

M. GRICHARD.

Et la Cour ?

LOLIVE.

Si vous y trouvez une ordure comme cela , je veux perdre mes gages.

M. GRICHARD.

Tu n'a pas fait boire la mule ?

LOLIVE.

Ah ! Monsieur , demandez - le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. GRICHARD.

Lui as-tu donné l'avoine ?

LOLIVE.

Oui , Monsieur ; Guillaume y étoit présent.

~~Il y avait un...~~

~~A. L...~~

~~Il y avait un...~~

~~Il y avait un...~~

~~Il y avait un...~~

~~A. L...~~

~~Il y avait un...~~

~~Il y avait un...~~

~~Il y avait un...~~

~~A. L...~~

~~Il y avait un...~~

~~Il y avait un...~~

~~Il y avait un...~~

~~A. L...~~

~~Il y avait un...~~

~~Il y avait un...~~

Il y avait un... Vraiment depuis
que je suis à l'école, j'ai même dans le grenier
un coquin de chat. Il arrache tous les arbres
ouverts, il coupe les allées; j'ai bêché trois
pailles, et j'ai vu l'autre, quand vous avez
11

M. GRICHARD.

Il faut que je châtie ce coquin-là. Jamais
n'a fait écraquer comme celui-ci. Il me
rde chagrin. Hors d'ici.

LOLIVE

Que diable a-t-il mangé ?

ARISTE, *le plaignant.*

Retire-toi.

SCENE VII.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

EN vérité , mon frere , vous êtes d'une étrange humeur : à ce que je vois , vous ne prenez pas des domestiques pour en être servi , vous les prenez seulement pour avoir le plaisir de gronder.

M. GRICHARD.

Ah ! vous voila d'humeur à jaser.

ARISTE.

Quoi , vous voulez chasser ce valet , à cause qu'en faisant tout ce que vous lui commandez , & au-de-là , il ne vous donne pas sujet de le gronder ; ou , pour mieux dire , vous vous fâchez de n'avoir pas de quoi vous fâcher.

M. GRICHARD.

Courage , Monsieur l'Avocat , contrôlez bien mes actions.

ARISTE.

Eh ! mon frere , je n'étois pas venu ici pour cela ; mais je ne puis m'empêcher de vous plaindre , quand je vois qu'avec rous les sujets du monde d'être content , vous êtes toujours en colere.

M. GICHARD

... ..

EST

...

M. GICHARD

...

EST

...

M. GICHARD

... ..

EST

... .. de ces vices c
... .. sur le Théâtre, & qui

quelquefois en paix avec un fourbe , un avare & un menteur ; mais on n'a jamais un seul moment de repos avec ceux que leur malheureux tempérament porte à être toujours fâchés, qu'un rien met en colere , & qui se font un triste plaisir de gronder & de crier sans cesse.

M. GRICHARD.

Aurez - vous bientôt achevé de moraliser ; je commence à m'échauffer beaucoup.

ARISTE.

Je le veux bien , mon frere ; laissons ces contestations. On dit aujourd'hui que vous vous mariez.

M. GRICHARD.

On dit , on dit. De quoi se mêle - t - on ? Je voudrois bien sçavoir qui sont ces gens-là.

ARISTE.

Ce sont des gens qui y prennent intérêt.

M. GRICHARD.

Je n'en ai que faire , moi. Le monde n'est rempli que de ces preneurs d'intérêt , qui dans le fond ne se soucient non plus de nous , que de Jean de Vert.

ARISTE.

Oh ! il n'y a pas moyen de vous parler.

M. GRICHARD.

Il faut donc se taire.

ARISTE.

Mais pour votre bien on auroit des choses à vous dire.

M. GRICHARD.

Il faut donc parler.

ARISTE.

En conscience , mon frere , croyez - vous que dans le monde on approuve votre conduite ?

M. GRICHARD.

Ma conduite ! Et croyez - vous en conscience , Monsieur mon frere , que je m'en mette fort en peine ?

ARISTE.

Cependant. . . .

M. GRICHARD.

Oh ! cependant : cependant chacun fait chez lui comme il lui plaît ; & je suis le maître de moi & de mes enfans.

ARISTE.

Pour en être le maître , mon frere , il y a bien des choses que la bienfiance ne permet pas de faire ; car si. . . .

M. GRICHARD.

Oh ! si , car , mais. . . . je n'ai que faire de vos conseils , je vous l'ai dit plus de cent fois.

ARISTE.

Si vous voulez pourtant y faire un peu de réflexion.

M. GRICHARD.

Encore. Vous ne seriez donc pas d'avis que j'épousasse Clarice ?

ARISTE.

Je crains que vous ne vous en repentiez.

M. GRICHARD.

Il est vrai qu'elle convient mieux à Terignan.

LE GRONDEUR,
ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Et vous ne trouvez pas à propos non plus que je donne Hortense à Monsieur Fadel ?

ARISTE.

C'est un imbécile : j'appréhende que vous ne rendiez votre fille très-malheureuse.

M. GRICHARD.

Très-malheureuse ! en effet , comme vous dites. Ainsi vous croyez que je ferois beaucoup mieux de revenir à mon premier dessein ?

ARISTE.

Très-assurément.

M. GRICHARD.

Et vous avez pris la peine de venir ici exprès pour me le dire ?

ARISTE.

J'ai cru y être obligé pour le repos de votre famille.

M. GRICHARD.

Fort bien. C'est donc là votre avis.

ARISTE.

Oui , mon frere.

M. GRICHARD.

Tant mieux : j'aurai le plaisir de rompre deux mariages , & d'en faire deux autres contre votre sentiment.

ARISTE.

Mais vous ne songez pas. . .

M. GRICHARD.

Et je vais tout à l'heure chez M. Rigaut mon Notaire, pour cela.

ARISTE.

Quoi ! vous allez, . . .

M. GRICHARD.

Serviteur:

SCENE VIII.

BRILLON, M. GRICHARD,
ARISTE, CATAU.

CATAU.

Monsieur, voici Brillon qui vous cherche.

M. GRICHARD.

Que veut ce fripon ?

BRILLON.

Mon pere, mon pere, j'ai fait aujourd'hui mon thème sans faute ; tenez, voyez.

M. GRICHARD, *lui jettant son livre*
au nez.

Nous verrons cela tantôt.

BRILLON.

Eh ! mon pere, voyez - le. à cette heure, je vous en prie.

M. GRICHARD.

Je n'ai pas le loisir.

BRILLON.

Vous l'aurez lu en un moment.

LE GROUPEUR,

M. GRICHARD.

de sa poche.

BRILLON.

de sa poche.

M. GRICHARD.

*Et voilà de plus qu'il faut pour l'histoire qui sera
écrite.*

M. GRICHARD.

de sa poche.

BRILLON.

*de sa poche de lire en français, & puis je vous
donne de l'argent. Les hommes. . . les hommes ne n'ont
pas de l'argent, comme de l'argent d'argent ; mais
vous ne pouvez pas entendre bien cela.*

M. GRICHARD.

de sa poche.

BRILLON.

*Les hommes, ou ne tiennent jamais, & qui grou-
per toujours, sont semblables à ces bêtes féroces
qui.*

M. GRICHARD, lui donnant un soufflet.

*Tiens, va dire à ton bon de Précepteur qu'il ne
donne d'autres menées.*

CATAP.

Le pauvre enfant !

ARISTE, bas.

elle éducation.

BRILLON, pleurant.

*, oui, vous me frappez, quand je fais bien, &
moi,*

moi je ne veux plus étudier.

M. GRICHARD.

Si je te prends.

BRILLON.

Peste ! soit des livres & du Latin.

M. GRICHARD.

Attends , petit enragé , attends.

BRILLON.

Oui , oui , attends : qu'on m'y rattrape. Tenez , voilà pour votre soufflet.

Il déchire son livre.

M. GRICHARD.

Le fouet , maraut , le fouet.

BRILLON.

Oui-dà , le fouet : j'en vais faire autant tout - à - l'heure de ma Grammaire & de mon Despautère.

M. GRICHARD.

Tu la payeras. Ce petit maraut abuse tous les jours de la tendresse que j'ai pour lui.

CATAU.

Voilà déjà un petit Grichard tout craché.

M. GRICHARD.

Que marinores-tu là ?

CATAU.

Je dis , Monsieur , que le petit Grichard s'en va bien fâché.

M. GRICHARD.

Sont-ce làtes affaires , impertinente ?

ARISTE.

Mon frere a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je veux avoir tort.

ARISTE.

Comme il vous plaira. Oh ça, mon frere, revenons, je vous prie, à l'affaire dont je viens de vous parler.

M. GRICHARD.

Ne vous ai-je pas dit que je vais de ce pas chez M. Rigaut mon Notaire ; Serviteur. Mais que me veut encore cet animal !

SCENE IX.

M A M U R R A, M. GRICHARD,
ARISTE, CATAU.

MAMURRA.

M Onfieur.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce, Monsieur ? Vous prenez très-mal votre temps, M. Mamurra ; allez-vous-en donner le fouet à Brillon.

MAMURRA.

Abiit, effugit, evasit, erupit.

M. GRICHARD.

Brillon s'est sauvé.

MAMURRA.

Oui, Monsieur, *effugit*.

M. GRICHARD.

Ces animaux-là ne sçauroient s'empêcher de

cracher du Latin. Parles François, ou tais-toi, pédant fieffé.

MAMURRA.

Puisque telle est votre volonté, *sit pro ratione voluntas.*

M. GRICHARD.

Encore. Hé ! de par tous les diables, parle François, si tu veux, ou si tu peux, excrément de collège.

MAMURRA.

Soit. Nous lisons dans Arriaga.

M. GRICHARD.

Eh bien ! bourreau, dis-moi, qu'a de commun Arriaga avec la suite de Brillon ?

MAMURRA.

Oh ça, Monsieur, puisque vous voulez qu'on vous parle François, je vous dirai que vous avez donné un soufflet à mon disciple fort mal à propos. Il a *lactré*, incendié tous ses livres, & s'est sauvé. La correction est nécessaire, *concedo* ; mais il n'est rien de plus dangereux que de châtier quelqu'un sans sujet ; on révolte l'esprit, au lieu de le redresser ; & la sévérité paternelle & magistrale, dit *Arriaga*.

M. GRICHARD.

Toujours *Arriaga*, tête incurable ! fors d'ici-tort à l'heure, & ton maudit *Arriaga*, & n'y remets le pied de ta vie, si tu ne me ramènes Brillon.

MAMURRA.

Monsieur.

D ij

Hors d'ici, te dis-je, & va le chercher tout à l'heure.

SCENE X.

M. GRICHARD, ARISTE,
CATAU.

ARISTE.

Vous ne voulez donc rien écouter ?

M. GRICHARD.

Serviteur. Hé ! Lolive, qu'on selle une mule ; je reviens dans un moment pour aller voir un malade qui m'attend.

SCENE XI.

ARISTE, CATAU.

ARISTE.

Quel homme !

CATAU.

le dites vous ?

ARISTE.

avois quel dessein bizarre il a formé.

CATAU.

ais plus que vous. Rosine la fille de cham-

bre de Clarice , vient de m'informer de tout. Devineriez-vous pourquoi depuis hier votre frere s'est mis en tête d'épouser Clarice ?

A R I S T E.

Peut-être la beauté.

C A T A U.

Tarare ! la beauté ; c'est bien la beauté vraiment qui prend un homme comme lui.

A R I S T E.

Qu'est ce donc ?

C A T A U.

Vous sçavez , Monsieur , que nous avons tous conseillé à Clarice d'affecter de paroître sévere & rude aux domestiques en présence de M. Grichard , afin de gagner ses bonnes graces , & de l'obliger à consentir au mariage de Térignan avec elle.

A R I S T E.

Je le sçais.

C A T A U.

Hé bien ! hier au soir votre frere étoit dans la chambre de M. de Saint-Alvar ; Clarice étoit dans la sienne , qui y répond ; Rosine vint à faire quelque bagatelle ; Clarice prit de-là occasion de gronder. M Grichard , entendant quereller cette fille , quitta brusquement M. de Saint-Alvar , & alla se mettre de la partie. Le pauvre créature fut relancée comme il faut ; sa Maitresse fit semblant de la chasser ; & , depuis ce moment , notre Grondeur a conçu pour elle une estime qui n'est pas imaginable , & qui va jusqu'à la vouloir épouser.

CONFIDENTIAL

WEST

~~... is ...~~
~~... is ...~~
~~... is ...~~
~~... is ...~~
~~... is ...~~
~~... is ...~~

Abstract

THE

CASE

~~Il est si affaibli, le vieux de lui parler,~~
~~de le voir, son silence toujours qui commença~~
~~à se lever.~~

知不足

~~CONFIDENTIAL~~

— — —

1. ~~Je suis~~ ~~avec~~ ~~les~~ ~~amis~~ ~~de~~ ~~Charles~~ ~~&~~ ~~Rouine~~
 2. ~~et~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~ville~~ ~~de~~ ~~Beillon~~
 3. ~~et~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~ville~~ ~~de~~ ~~Beillon~~
 4. ~~et~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~ville~~ ~~de~~ ~~Beillon~~

43-871.

s-en faire:

CATAC.

ni plus à loisir.

A R I S T E.

à avertir Térignan & Hortense, &

prenons ensemble des mesures pour agir de concert.

C A T A U.

Allons, notre Grondeur sera bien fin ; s'il ne donne dans les panneaux que je lui vais tendre.

Fin du premier Acte.



LIBRE

La libreria di questa Università è stata istituita nel 1745, e ha per oggetto di raccogliere le opere di tutti i generi, e di farle conoscere al pubblico. La libreria è divisa in due parti: la prima contiene le opere di tutti i generi, e la seconda contiene le opere di medicina, e di chirurgia. La libreria è aperta tutti i giorni, e da mattina a sera.

SCIENZE DEL
CANTONE, LUGLIO 1746.

LIBRE

La libreria di questa Università è stata istituita nel 1745, e ha per oggetto di raccogliere le opere di tutti i generi, e di farle conoscere al pubblico. La libreria è divisa in due parti: la prima contiene le opere di tutti i generi, e la seconda contiene le opere di medicina, e di chirurgia. La libreria è aperta tutti i giorni, e da mattina a sera.

LIBRE

La libreria di questa Università è stata istituita nel 1745, e ha per oggetto di raccogliere le opere di tutti i generi, e di farle conoscere al pubblico. La libreria è divisa in due parti: la prima contiene le opere di tutti i generi, e la seconda contiene le opere di medicina, e di chirurgia. La libreria è aperta tutti i giorni, e da mattina a sera.

CATAU.

J'en suis persuadée ; mais, avant que le jour se passe, je te donnerai, si tu veux, le moyen de te venger de lui.

LOLIVE.

Quoique la vengeance ne soit pas d'une belle ame, me voilà prêt à tout, & tu peux disposer de moi.

CATAU.

Nous avons compté là dessus. Mais, avant toutes choses, va te mettre en sentinelle au coin de la rue ; & , quand tu verras venir de loin notre Grondeur, viens vite m'avertir. Voici ma Maitresse.

SCENE III.

HORTENSE, CATAU.

HORTENSE.

MOn oncle & mon frere sont allés avertir Clarice de se rendre ici.

CATAU.

Fort bien. Vous, si votre pere vous propose de vous marier avec Monsieur Fadel, faites semblant d'être scusaïse à sa volonté, & ne l'irritez point par un refus.

HORTENSE,

Mais si une fois j'ai dit oui.

CATAU.

Eh bien, vous direz non.

LE CRONDEUR.

HORTENSE.

Nous échappons, ne pourrions-nous pas ?

CATAU.

Laissez-vous donc conduire.

HORTENSE.

Mais si ce que tu entreprends, ne réussit point ?

CATAU.

Où ? faites donc à votre tête.

HORTENSE.

Mon Dieu, que tu es prompt ! Je crains de me voir mariée au plus insensé & au plus mal fait de tous les hommes.

CATAU.

Vous ne seriez pas la seule. Je connois de belles personnes comme vous, qui ont pour époux de petites margots & d'hommes ; mais aussi, en revanche, je connois de beaux & grands jeunes hommes qui ont pour épouse de petites menues de femmes. Cela est assez bien compensé dans le monde ; & l'avarice fait tous les jours des mariages bizarres.

HORTENSE.

Le malheur des autres est une faible consolation.

CATAU.

Oh ça, puisque vous voulez tant raisonner, qu'indriez-vous faire, à, malgré ce que j'entreprends, votre père s'opiniâtroit à vous donner à leur Fidé ?

HORTENSE.

Pais... moi... :

COMEDIE.

54

CATAU.

Mourir ?

HORTENSE.

Oui , te dis-je , mourir ?

CATAU.

Et si vous ne pouviez pas mourir ?

HORTENSE.

Obéir.

CATAU.

Obéir !

HORTENSE.

Oui , Catau , obéir. Une fille , qui a de la vertu
n'a point d'autre parti à prendre.

CATAU.

Je ne suis pas , moi , tout-à-fait de cet avis-là. Il
est vrai que la vertu défend à une fille d'épouser ,
contre la volonté de ses parens , un homme qui lui
plaît ; mais la vertu ne lui défend pas de s'opposer à
leur volonté , quand ils veulent lui donner pour
époux un homme qui ne lui plaît point. . . .

HORTENSE.

Mon pere n'est pas fait comme les autres ; & si j'ai
une fois consenti , te dis je. . .

CATAU.

Bon , consenti. Allez , Mademoiselle , en fait de
mariage , une fille a son dit & son dédit ; mais nous
n'en viendrons pas là : laissez seulement agir Clarice,
& faites ce que je vous dis.



SCENE IV.

L O L I V E , H O R T E N S E ,
C A T A U .

L O L I V E . *

G Arrête , gatte - Monsieur Grichard , gatte ,
gatte.

Est-il entré ?

Non

monture.

Et mon père,

L O L I V E .

Un petit accident l'a fait descendre à deux pas
d'ici.

C A T A U .

Et quel accident ?

L O L I V E .

Il passoit avec sa mule devant la porte d'un de nos
voisins : un barber, à qui sa figure a déplu , s'est mis
tout d'un coup à japper : la mule a eu peur ; elle a
fait un demi tour à droite , & Monsieur Grichard un
demi-tour à gauche sur le pavé.

H O R T E N S E .

S'est-il blessé ?

L O L I V E .

Non ; il gronde à cette heure le barber ; vous l'avez
ici dans un moment.

HORTENSE.

Je me retire dans ma chambre ; j'apprehende sa mauvaise humeur.

CATAU.

Il a été bientôt de retour ?

LOLIVE.

C'est qu'il a trouvé besogne faite , à ce que m'a dit Guillaume.

CATAU.

On avoit peut-être envoyé quérir un autre Médecin.

LOLIVE.

Non : mais le malade s'est impatienté ; & voyant que Monsieur Grichard tardoit trop à venir , il est parti sans son ordre.

CATAU.

Il l'a trouvé mort ?

LOLIVE.

Tu l'as dit.

CATAU.

Cela lui arrive tous les jours. Mais je l'entends ; retire-toi , qu'il ne te voye point. Va dire à Clarice de devenir promptement ; elle te dira ce que tu as à faire de ton côté. Écoute.

Elle lui parle à l'oreille.

LOLIVE.

C'est assez.





SCENE VI.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL,
UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur Fadel demande à vous voir.

M. GRICHARD.

Qu'il entre. Il faut que je fasse un peu causer ce
jeune homme , pour voir s'il est aussi nigaud qu'on
dit.

SCENE VII.

M. GRICHARD, CATAU, M. FADEL,
UN LAQUAIS.

M. GRICHARD.

Approchez, mon gendre prétendu. . . . Hé ! ap-
prochez, vous dis-je.

CATAU.

Hé ! mettez - vous encore plus près ; vous devez
sçavoir que Monsieur n'aime pas à crier.

M. FADEL.

Soit.

M. GRICHARD, *le regardant à chaque
demande qu'il lui fait, pour voir s'il parlera.*

Oh ça , on me veut faire croire que je marie ma
fille à un sot.

Fin

M. FADEL.

Oh, oh !

M. GRICHARD.

Oui ; mais son style est bien laconique.

M. FADEL.

La, la.

CATAU.

Il ne vous rompra pas la tête.

M. GRICHARD.

Un grand parleur est encore plus incommode.

CATAU.

J'en sçais, Monsieur, plus de quatre qui, sans
oh, oh, oui, & ah, ah, n'auroient rien à dire.

M. GRICHARD.

Il faut que je le mene à Hortense : peut-être par-
lera-t-il devant elle.

M. FADEL.

Oh, oh !

M. GRICHARD.

Venez donc.

CATAU.

Allez voir votre Maîtresse, Monsieur. Oh, oh ! A
quel imbécile veut-on donner une fille comme elle ?
Je l'empêcherai bien.



LE GRONDEUR.

SCÈNE VIII.

TERGEMAN, ARISTE, LOLIVE,
CATAL.

ARISTE.

Où est-il ?

CATAL.

Il vient d'être dans la chambre d'Hortense avec
Madame Tallot ; ils ont eu une longue conversation
très-animée.

LOLIVE.

Madame ?

CATAL.

Où est-il ?

LOLIVE.

CATAL. Il est dans la chambre.

CATAL.

Madame ?

Madame. Laissez-le toujours ; Monsieur
est très-bien.

LOLIVE, à Catal.

à Monsieur.

CATAL.

LOLIVE.

à Monsieur. . .

CATAL.

Madame.

LOLIVE.

Il n'en sortira pas sans ton ordre.

CATAU.

C'est assez. Clarice t'a instruit de ce que tu as à faire ?

LOLIVE.

Oui.

CATAU.

Va te préparer à jouer ton rôle.

LOLIVE.

J'y vais.

CATAU.

Je ne crois pas que Monsieur Grichard connoisse trop ton visage ?

LOLIVE.

Lui ! depuis deux jours que je le fers , il ne m'a jamais regardé en face ; il ne connoît personne.

CATAU.

Va vite qu'il ne te rencontre ici.

SCENE IX.

HORTENSE, TERIGNAN,
ARISTE, CATAU.

HORTENSE.

AH ! je respire ! Monsieur Fade est sorti , & mon pere est entré dans son cabinet , fort triste de la fuite de Brillons.

CATAU.

Il ne le reverra qu'à bonnes enseignes.

TERIGNAN.

Comment ?

SCENE X.

HORTENSE, TERIGNAN,

ARISTE, CATAU,

M. GRICHARD,

dans le fond du Théâtre.

CATAU.

Vous le sçavez quand il sera temps.HORTENSE, *apercevant M. Grichard.*

Ah ! voilà mon pere : il aura peut-être entendu ce que nous venons de dire.

CATAU.

Lui ! & ne sçavez-vous pas que , lorsque sa gronderie se change en ce noir chagrin où le voilà plongé ; il ne voit ni n'entend personne ? Je gagerois qu'il ne s'est pas seulement aperçu que nous soyons ici.

ARISTE.

Il faudroit le préparer à la visite de Clarice. Abordez-le , mon neveu.

Chacun , à mesure qu'il parle , s'éloigne de Monsieur Grichard , qui est au fond du Théâtre.

TERIGNAN,

Je n'oserois.

COMEDIE.

61

ARISTE.

Vous , Hortense.

HORTENSE.

Je tremble.

ARISTE.

Toi donc , Catau ?

CATAU.

La peste !

ARISTE.

Mais d'où lui peut venir cette sombre mélancolie !

CATAU.

Il y a une heure qu'il n'a grondé personne.

M. GRICHARD, *se promenant en colere.*

C'est une chose étrange ! je ne trouve personne avec qui je puisse m'entretenir un seul moment, sans être obligé de me mettre en colere. Je suis bon pere, mes enfans me désesperent ; bon maître, mes domestiques ne songent qu'à me chagriner ; bon voisin, leurs chiens se déchaînent contre moi ; jusqu'à mes malades, témoin celui d'aujourd'hui, vous diriez qu'ils meurent exprès pour me faire enragier.

[ARISTE.

Il faut que je l'aborde. Mon frere , je suis votre serviteur.

M. GRICHARD.

Serviteur.

ARISTE.

D'ou vient que vous êtes triste ?

M. GRICHARD.

Je ne sçais.

LE GRONDEUR.

HORTENSE.

Mais , qu'avez-vous , mon pere ?

M. GRICHARD.

Rien.

CATAU.

Vous trouvez-vous mal , Monsieur ?

M. GRICHARD.

Non.

TERIGNAN.

Ne peut-on sçavoir.....

M. GRICHARD.

Tais-toi.

CATAU.

Voulez-vous , Monsieur....

M. GRICHARD.

Qu'on me laisse.

CATAU.

Voici qui vous réjouira , Monsieur , je vi
voir entrer Clarice.

M. GRICHARD.

Clarice ! qu'on se retire , & vite. *A Horten-*
sons , vous aussi , vous m'échauffez la bile a
airs posés.

SCENE XI.

M. GRICHARD, ARIST

M. GRICHARD.

Pour vous , si vous prétendez me venir
les fots conseils de tantôt , vo usfere z
d'aller voir chez vous si l'on vous demande.

ARISTE.

Non , mon frere , puisque vous voulez absolument vous marier , & que Clarice vous plaît , à la bonne heure.

M. GRICHARD.

Vous allez voir quelle différence il y a d'elle à vos goguenardes de femmes qui ne songent qu'à la bagatelle.

ARISTE.

Je le veux croire.

M. GRICHARD.

J'ai besoin d'une personne comme elle.

ARISTE.

Il faut vous satisfaire.

M. GRICHARD.

Je ne puis pas suffire moi seul à tenir en crainte une famille , & à pouvoir aux affaires du dehors.

ARISTE.

Sans doute.

M. GRICHARD.

Tandis que je tiendrai , moi , ceux du logis dans le devoir , elle ira à la ville gronder le Marchand , le Boucher , le Cordonnier , l'Epicier ; & malheur à qui nous fera quelque frasque. Mais la voici : vous allez voir.



SCENE XII.

CLARICE, M. GRICHARD,
ARISTE.

CLARICE.

Vous me voyez, Monsieur, dans un si grand excès de joie, que je ne puis vous l'exprimer.

M. GRICHARD.

Comment donc : d'où vous vient cette joie si déréglée ?

CLARICE.

Mon pere vient de m'accorder tout ce que je lui ai demandé,

M. GRICHARD.

Et que lui avez-vous demandé ?

CLARICE.

Tout ce qui pouvoit me faire plaisir.

M. GRICHARD.

Mais encore,

CLARICE.

Il m'a rendu maîtresse de tous nos apprêts de nûces.

M. GRICHARD.

Quels apprêts faut-il donc tant pour. . .

CLARICE.

Comment, Monsieur, quels apprêts ? les habits, le festin, les violons, les hauts-bois, les mascarades,

des , les concerts , & le bal sur-tout , que je veux avoir tous les soirs pendant quinze jours.

M. GRICHARD.

Comment diable ?

CLARICE.

Vous voyez cet habit , c'est le moindre de douze que je me suis fait faire. J'en ai commandé autant pour vous.

M. GRICHARD.

Pour moi !

CLARICE.

Oui ; mais il n'y en a encore que deux de faits , qu'on vous apportera ce soir.

M. GRICHARD.

A moi !

CLARICE.

Oui , Monsieur. Croyez-vous que je puisse vous souffrir comme vous êtes ? Il semble que vous portiez le deuil des malades qui meurent entre vos mains.

M. GRICHARD.

Elle est folle.

CLARICE.

Il faut quitter cet équipage lugubre , & prendre un habit plus gai.

M. GRICHARD.

Un habit plus gai à un Médecin !

CLARICE.

Sans doute. Puisque nous nous marions ensemble , il faut se mettre du bel air. Serez-vous le premier Médecin qui porterez un habit de cavalier ?

M. GRICHARD.

Elle est sage.

CHARLES.

Pour le festin, nous avons deux tables de
couverte. Je viens d'ordonner moi-même
endroit de la salle je vous ai placé les vôtres
les invités.

M. GRICHARD.

Mais Grichard...

CHARLES.

J'ai préparé une maitresse d'honneur.

M. GRICHARD.

Alors...

CHARLES.

Quant nous aurons dîné une bonne heure,
servons nos deux au bal. Sans rien dire, &
nous dégustons moi en Venus, & vous en
us.

M. GRICHARD.

Et petite patience.

CHARLES.

Que nous allons danser ! C'est une fête
d'ami. Au moins j'ai déjà réservé quatre laque-
jants parfaitement bien du violon.

M. GRICHARD.

Quatre laqueis !

CHARLES.

Monsieur, deux pour vous, & deux
Quand nous serons mariés, je veux que

ayez le bal chez nous tous les jours de la vie , & que notre maison soit le rendez-vous de toutes les personnes qui aimeront un peu le plaisir.

SCENE XIII.

ROSINE, CLARICE, M. GRICHARD,
ARISTE.

ROSINE.

M Adame , tous vos habits de masque sont au logis ; venez les voir au plus vite : ils sont les plus jolis du monde.

M. GRICHARD.

N'est-ce pas là cette gueuse que vous chassiez hier ?

CLARICE.

Oui , Monsieur.

M. GRICHARD.

Et vous l'avez reprise ?

CLARICE.

Je ne puis m'en passer ; elle est de la meilleure humeur du monde , elle chante ou danse toujours.

ARISTE.

Hé ! Madame , qu'on est mal servi des personnes de ce caractère !

CLARICE.

Je le crois ; mais j'aime mieux être plus mal servie , & avoir des domestiques toujours gais. Je tiens

LE GRONDEUR.

ARISTE.

Moi !

M. GRICHARD.

Oui, vous. C'est Monsieur de Saint-Alvar
fait faire à Clarice toutes ces folies. Ces
honneurs de Province aiment les fêtes ; & il
faudroit d'avoir osé dire à ce vieux noquemai
vouloit danser aux noces de sa fille.

ARISTE.

Quoi ? vous croyez . . .

M. GRICHARD.

Et je vais de ce pas laver la tête comme il f
ce vieux fou.

SCENE XVI.

CATAU, ARISTE.

CATAU.

O U va-t-il donc ?

ARISTE.

Trouver le pere de Clarice. Il s'est allé m
dans l'esprit que tout ce qu'on lui a dit ici ne v
point d'elle.

CATAU.

Laissez - le aller ; Monsieur de Saint - Alvar
tient la main.

ARISTE.

Tous aurons de la peine à le faire renonc
e..

CATAU.

J'ai plus d'une corde à mon arc : il ne tiendra pas contre le tour que je vais lui faire jouer. Je vous l'ai dit. Notre Grondeur sera bientôt de retour ; il ne trouvera personne où il est allé ; il n'a que la rue à traverser. Cachez - vous dans le coin de cette chambre : écoutez ce qui se passera ici ; & , quand vous jugerez que la chose aura été poussée assez loin , venez à son secours.

ARISTE.

Mais ne disois-tu pas que tu voulois qu'il n'y eût personne au logis ?

CATAU.

J'ai fait retirer Hortense & Térignan , & votre frere a chassé aujourd'hui tous ses domestiques. Mais le voici déjà ; allez vite vous cacher.

SCENE XVII.

M. GRICHARD, CATAU.

JASMIN.

CATAU.

EH bien , Monsieur , vous venez de chez Monsieur de Saint-Alvar ?

M. GRICHARD.

Je ne l'ai pas trouvé chez lui.

CATAU.

On dit qu'il aura grand bal ce soir.

Je sçais qu'on a promis douze pistoles au
lons ; porte-leur-en vingt-quatre , & qu'ils n'
point ce soir. . .

CATAU.

Eh ! Monsieur , cela sera inutile : si Cl
envie de les avoir , elle leur en donnera cinq
& cent , s'il les faut. Je connois les femm
monde ; elles n'épargnent rien pour se fati
& la falicité avec laquelle la plupart jetten
gent , fait soupçonner , malgré qu'on en ait
ne leur conte pas beaucoup.

M. GRICHARD.

Mais je sçais , coquine , que ce n'est poi
rice. . .

JASMIN.

Monsieur , un Monsieur vous demande.

CATAU , *bas.*

Bon , voici mon homme.

M. GRICHARD.

Qui est-ce ?

JASMIN.

Il dit qu'il s'appelle Monsieur Ri. . . . Ri.
Attendez , Monsieur , je vais encore lui dem

M. GRICHARD , *le prenant par les ore.*

Viens-çà , fripon.

JASMIN.

Ahi , ahi , ahi.

CATAU.

Eh ! Monsieur , vous lui avez arraché les

veux ; vous êtes cause qu'il a pris la perruque ; vous lui arracherez les oreilles , & on n'en a pas pour de l'argent.

M. GRICHARD.

Je te l'apprendrai. . . C'est sans doute M. Rigaut mon Notaire ; je sçais ce que c'est : fais - le entrer. Ne pouvoit-il pas prendre une autre heure pour m'apporter de l'argent ? Peste soit des importuns.

SCENE XVIII.

LOLIVE, *en Maître à danser*,
M. GRICHARD, CATAU,
LE PREVOT.

M. GRICHARD.

Ouais, ce n'est point-là mon homme. Qui êtes-vous avec vos révérences ?

LOLIVE, *faisant de grandes révérences*.

Monsieur, on m'appelle Rigaudon, à vous rendre mes très-humbles services.

M. GRICHARD, *à Catau*,

N'ai-je point vu ce visage quelque part ?

CATAU.

Il y a mille gens qui se ressemblent.

M. GRICHARD.

Eh bien, Monsieur Rigaudon, que voulez-vous ?

LOLIVE.

Vous donner cette lettre de la part de Mademoiselle Clarice.

LE GRONDEUR.

M. GRICHARD.

Donnez... Je voudrois bien ſçavoir qui a appris à Clarice à plier ainſi une lettre : voilà une belle figure de lettre, un beau colifichet. Voyons ce qu'elle chante.

CATAU, *bas*, tandis qu'il déplie la lettre.

Jamais peut-être amant ne s'eſt plaint de pareille choſe.

M. GRICHARD, *lit*.

Tout le monde dit que je me marie avec le plus boursé de tous les hommes ; je veux deſabuſer les gens ; & , pour cet effet , il faut que ce ſoir vous & moi nous commençons le bal. Elle eſt folle.

LOLIVE.

Continuez , Monſieur , je vous prie.

M. GRICHARD, *lit*.

Vous m'avez dit que vous ne ſçaviez pas danſer ; mais je vous envoie le premier homme du monde. . . .

LOLIVE, à M. Grichard qui le regarde depuis les pieds juſqu'à la tête.

Ah ! Monſieur.

M. GRICHARD, *lit*.

Qui vous en montrera, en moins d'une heure , autant qu'il en faut pour vous tirer d'affaire. Que j'apprenne à danſer !

LOLIVE.

Achevez , s'il vous plaît.

M. GRICHARD, *lit encore*.

Et ſi vous m'aimez , vous apprendrez de lui la boursée.

CLARICE.

En colere.

La bourrée ! moi , la bourrée ! Monsieur le premier homme du monde , sçavez-vous bien que vous risquez beaucoup ici ?

LOLIVE.

Allons , Monsieur , dans un quart-d'heure vous la dansez à miracle.

M. GRICHARD , *redoublant sa colere.*

Monsieur Rigaudon , je vous ferai jeter par les fenêtres , si j'appelle mes domestiques.

CATAU , *bas à M. Grichard.*

Il ne falloit pas les chasser.

LOLIVE , *faisant signe à son Prevôt de jouer du violon.*

Allons , gai : ce petit prelude vous mettra en humeur. Faut-il vous tapir par la main , ou si vous avez quelque principe ?

M. GRICHARD , *portant sa colere à l'extrémité.*

Si vous ne faites enfermer ce maudit violon , je vous arracherai les yeux.

LOLIVE.

Parbleu ! Monsieur , puisque vous le prenez sur ce son-la , vous dansez tout-à-l'heure.

M. GRICHARD.

Je danserai , traître ?

LOLIVE.

Oui , morbleu ! vous dansez ; j'ai ordre de Clarice de vous faire danser ; elle m'a payé pour cela , & s'entrebleu , vous danserez. Empêche , toi , qu'il ne sorte.

Il tire son épée qu'il met sous son bras.

Gij

LE GRONDEUR.

M. GRICHARD.

Ah ! je suis mort. Quel enragé d'homme me voyé cette folle !

CATAU, *place M. Grichard d'un coin du Théâtre*
Se va parler à Lolive.

Je vois bien qu'il faut que je m'en mêle. Vous - là, Monsieur, laissez-moi lui parler. Surtout, faites-nous la grace d'aller dire à Monsieur Saint-Alvar. . . .

LOLIVE.

Ce n'est pas lui qui nous a fait venir ici : j'en suis sûr qu'il danse.

M. GRICHARD.

Ah, le bourreau ! le bourreau !

CATAU.

Considérez, s'il vous plaît, que Monsieur est un homme grave.

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Un fameux Médecin !

LOLIVE.

Je veux qu'il danse.

CATAU.

Vous pourriez devenir malade, & en avoir besoin.

M. GRICHARD, tirant Catau.

Oui, dis-lui que, quand il voudra sans qu'il en coûte rien, je le ferai saigner & purger & saoul.

LOLIVE.

J'en n'ai que faire, je veux qu'il danse, ou morbleu....

M. GRICHARD, *entre ses dents.*

Le bourreau!

CATAU, *revenant auprès de M. Grichard.*

Monsieur, il n'y a rien à faire : cet enragé n'entend point de raison. Il arrivera ici quelque malheur ; nous sommes seuls au logis.

M. GRICHARD.

Il est vrai.

CATAU.

Regardez un peu cet drôle-là ; il a méchante physionomie.

M. GRICHARD, *le regardant de côté en tremblant.*

Oui ; il a les yeux hagards.

LOLIVE.

Se dépêchera-t-on ?

M. GRICHARD.

Au secours, voisins, au secours.

CATAU.

Bon ! au secours : & ne sçavez-vous pas que tous vos voisins vous verroient voler & égorger avec plaisir ? Croyez-moi, Monsieur, deux pas de bourée vous sauveront peut-être la vie.

M. GRICHARD.

Mais, si on le sçait, je passerai pour fou.

CATAU.

L'amour excuse toutes les folies ; & j'ai oui dire

G iij

LE SECOND.

Monsieur, Monsieur, que lorsque Hercule le
trouvait, il alla pour la Reine Ombale.

M. GRICHARD.

Où, Hercule n'a, mais Hercule ne dansa pas
l'autre, et de toutes les danses, c'est celle que
l'autre aime.

LOLIVE.

Et bien, il faut le dire, Monsieur vous en avez
une autre.

LOLIVE.

Où-là, Monsieur, voulez-vous les mœurs?

M. GRICHARD.

Les mœurs?... non.

LOLIVE.

La gavotte?

M. GRICHARD.

La gavotte! ... non.

LOLIVE.

Le pasle-pied?

M. GRICHARD.

Le pasle-pied! ... non.

LOLIVE.

Et moi donc? tancas, tancas, rigaudon
ou voilà à choisir.

M. GRICHARD.

Non, non, non, je ne vois rien là qui m'
convienne.

LOLIVE.

Vous voulez peut-être une danse grave &
riche?

M. GRICHARD.

Oui, sérieuse, s'il en est, mais bien sérieuse.

LOLIVE.

Eh bien ! la courante, la bocane, la sarabande ?

M. GRICHARD.

Non, non, non.

LOLIVE.

Oh ! que diantre voulez-vous donc ? demandez vous-même ; mais lâchez-vous, ou par la mort. . .

M. GRICHARD.

Allons, puisqu'il le faut, j'apprendrai quelques pas de la... la... .

LOLIVE.

Quoi, de la... la... .

M. GRICHARD.

Je ne sçais.

LOLIVE.

Vous vous moquez de moi, Monsieur, vous danserez la bourrée, puisque Clarice le veut ; ou tout-à l'heure, ventrebleu... !

S C E N E X I X.

ARISTE, M. GRICHARD,

LOLIVE, CATAU.

Ouf.

M. GRICHARD.

ARISTE.

Qu'est ceci

Giv

M. GRICHARD.

C'est que...

ARISTE.

Que vois-je !

M. GRICHARD.

Cet insolent vouloit...

ARISTE.

Mon frere apprendre à danser !

M. GRICHARD.

Je vous dis que ce maraut...

ARISTE.

A votre âge !

M. GRICHARD.

Mais quand on vous dit...

ARISTE.

On se moqueroit de vous.

M. GRICHARD.

Ah ! voici l'autre.

ARISTE.

Je ne le souffrirai point.

M. GRICHARD.

Oh ! de par tous les diables , écoutez-moi donc ;
jaseur éternel , piailleur infatigable ; on vous dit
que c'est ce coquin qui me veut faire danser par
force.

ARISTE.

Par force !

M. GRICHARD , avec chagrin.

Et oui , par force.

CATAU.

Oui , Monsieur , la bourrée.

ARISTE.

Et qui vous a fait si hardi, Monsieur, que de venir céans ?

LOLIVE

Monsieur, Monsieur, j'y viens de bonne part, & je m'en vais dire à Mademoiselle Clarice comment on y reçoit les gens qu'elle envoie.

SCENE XX.

ARISTE, M. GRICHARD.

CATAU.

M. GRICHARD.

OH ! je n'y puis plus tenir ; il faut que j'aille chercher ce vieux fou de Monsieur de Saint-Alvar, chanter pouille à Clarice, à son pere, & à tous ceux que je trouverai chez lui.

SCENE XXI.

ARISTE, CATAU.

CATAU.

LE voilà parti. Que dites vous de Lolive ?

ARISTE.

C'est un fort joli garçon. Oh ! pour le coup, je crois mon frere désabusé de Clarice.

LE GRONDEUR,
CATAU.

Ce n'est pas tout, il faut le ramener à son premier dessein ; & c'est à quoi nous devons aller travailler sans perdre un instant.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LOLIVE, CATAU.

CATAU.

Que viens-tu chercher ici? pourquoi n'as-tu pas pris ton autre équipage? Si M. Grichard revenoit....

LOLIVE.

Il lui reste encore Clarice & Fadel à quereller.

CATAU.

Il peut te surprendre & te reconnoître.

LOLIVE.

Bon! reconnoître : tu ne sçaurois croire la vertu qu'ont les beaux habits pour changer les gens comme nous. Se mêler de pirouetter, & porter un habit doré, j'en connois plus de quatre à qui il n'en faut pas davantage pour ne se connoître pas eux-mêmes.

CATAU.

Qu'as-tu donc à me dire.

LOLIVE.

Bien des choses sur ce que tu veux que je fasse. }

CATAU.

Dis les donc vite.

LE GIRONDEUR.

LOLIVE.

Pallique Maudur est arrivé, qu'il se serve de ses gens.

CATAL.

Il n'a amené avec lui que ce valet-de-chambre pour nous avoir déjà fait l'Aumônier, que nous avons envoyé à M. Gichard. Il n'y a que toi qui puisses achever ce qu'on a commencé.

LOLIVE.

Je ne sçaurai.

CATAL.

Salmon?

LOLIVE.

Considère tout ce que tu me fais entreprendre dans une journée. Brillan s'en a des desseins, tu me le fais enlever; tu crains que Mamurra ne parle, tu me le fais venir enfermé; tu me fais faire un pest terrible à un pauvre homme Mœecin, qui est pour en avoir la fièvre.

CATAL.

Qu'il se la guérisse.

LOLIVE.

Et tu veux que je lui donne encore une plus grande douleur?

CATAL.

Te voilà bien malade! n'as-tu pas été bien payé de ta façon de guérir?

LOLIVE.

Il est vrai.

CATAL.

N'a-tu donc pas eu double de cette seconde ex-

COMEDIE.

27

L O L I V E.

Je le crois.

C A T A U.

Et n'as-tu pas le plaisir de te venger d'un homme qui t'a mis dehors sans sujet ?

L O L I V E.

Non , ma réputation m'est chere.

C A T A U.

Oh ! garde-la ; on ne prétend pas te l'ôter : mais compte que , si tu ne fais pas ce que tu as promis à Mondor , tu dois être assuré de mille coups de bâton.

L O L I V E.

Mais si je le fais , & que Monsieur Grichard me découvre , crois-tu qu'il m'épargne ?

C A T A U.

En ce cas , tu risquerois peut-être quelques bagatelles ; mais de ce côté-là les coups sont incertains , & très-sûrs du côté de Mondor , aussi-bien que les cinquante pistoles qu'il te a promises , si tu le fers.

L O L I V E.

Ceci mérite un peu de réflexion, Oui , je vois que de toutes parts je risque le bâton : me voilà dans un grand embarras ; quel parti prendre ? Battu peut-être du côté de Monsieur Grichard , rossé à coup sûr du côté de Mondor ; criminel à ne pas faire ce que je lui ai promis , criminel à le faire , * *des bâtons aujourd'hui je n'ai plus que le choix.*

C A T A U.

Tu es dans le fait.

* *Vers de Brutus.*

LORDS.

Hé bien! il n'y a plus d'hésiter: coupe de bâton pour coupe de bâton, il faut se déterminer en faveur de celui qui espère accompagné d'un lévrier de cinquante guinées. Mais que m'en dira-t-on?

CATAL.

Qui? Mondor, qui donnerait toutes choses pour ne pas perdre ces qu'il aime: Légnan, Hémelé, Glance, Ariles: ce n'est content?

LORDS.

Non.

CATAL.

Encore.

LORDS.

Non, te dis-je: donne moi une caution qui ne puisse prendre un corps.

CATAL.

Et bien! moi.

LORDS.

Toi?

CATAL.

Moi.

LORDS.

Je le veux.

CATAL.

Va donc te préparer.



SCENE II.

M. FADEL, CATAU.

CATAU.

ENfin voilà notre affaire en bon train; & si nos amans sont heureux, ils m'en auront toute l'obligation. Mais que vois-je? ce sor de Fadel viendrait-il mettre quelque obstacle à nos desseins? Il ne m'incommodera pas long-tems, si ses questions ne sont pas plus longues que mes réponses.

M. FADEL.

Je cherche votre M. Grichard.

CATAU.

Vous?

M. FADEL.

Il a passé chez moi.

CATAU.

Lui?

M. FADEL.

Mais il ne m'y pas trouvé.

CATAU.

Non?

M. FADEL.

Il me fait un beau tour aujourd'hui.

CATAU.

Oui?

M. FADEL.

Il ne veut plus me donner Hortense.

CATAU.

Ouais.

THE CONVENTION.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

CONVENTION.

MR. FAY.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

CONVENTION.

MR. FAY.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

CONVENTION.

MR. FAY.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

CONVENTION.

MR. FAY.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

CONVENTION.

MR. FAY.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

CONVENTION.

MR. FAY.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

CONVENTION.

MR. FAY.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

CONVENTION.

MR. FAY.

MR. FAY.

It is the duty of the Convention to be held in the
year.

SCENE

SCENE III.

MONDOR, CATAU.

CATAU.

HA, ha. Me voilà délivrée de cet importun ,
Dieu merci. Allons avertir ma Maitresse de
l'arrivée de Mondor. Mais le voici lui-même. O
Ciel ! quelle imprudence ! ne pouviez-vous pas atten-
dre Hortense chez Clarice ? que venez-vous faire
ici ?

MONDOR.

Il y a une heure que je n'entends plus parler de
toi. Où est cette grande ardeur que tu m'as fait voir
à mon arrivée ? Je ne vois ni ta Maitresse , ni toi ,
ni l'homme que tu devois m'envoyer.

CATAU.

Il est chez Clarice de l'heure que je vous parle ,
& Hortense y sera bientôt. Je vais l'avertir ; re-
tournez-vous-en vite l'y attendre.

MONDOR.

Mais te dépêcheras-tu ?

CATAU.

Et allez , vous dis-je ?

MONDOR.

Hâte-toi donc.

CATAU.

Eh ! hâtez vous vous-même.

H

28

LE GRONDIEUX.

M. FADIL.

Et non, le vieux lui a dit que je ne me
pouvais.

CATIAU.

Tout.

M. FADIL.

Je suis une excellente personne.

CATIAU.

C'est ça.

M. FADIL.

Je m'en vais aller à la messe.

CATIAU.

Non.

M. FADIL.

C'est-à-dire, enfin, à la messe ?

CATIAU.

C'est ça.

M. FADIL.

Je n'en ai rien vu de rien.

C

Adieu, adieu.

M

Ne manquez pas de

Non.

Non.

17

18

ous
ere
ire

M O N D O R.

D.

de quel mal vous plai-
visage de santé.

R.

je pas malade.

RICHARD.

est le devenir ?

M O N D O R.

M. GRICHARD.

donc au plutôt ce que vous voulez.

M O N D O R.

as, Monsieur, que vous êtes un très-ha-
mme.

El ij

LE GRONDEUR,

M. GRICHARD.

Point de panégyrique.

MONDOR.

Je crois que vous n'ignorez aucun de secrets...

M. GRICHARD.

J'ignore celui de me délivrer des importuns. Hé bien ! aux secrets ?

MONDOR.

Vous n'avez pas de tems à perdre.

M. GRICHARD.

En voilà de perdu.

MONDOR.

Je n'ai à vous dire qu'un mot.

M. GRICHARD.

Eh ! en voilà plus de cent,

MONDOR.

J'ai oui dire qu'il y a des secrets pour se faire aimer, qu'on donne certains breuvages, certains philtres....

M. GRICHARD.

Comment diable ! pour qui me prenez-vous.

MONDOR.

Pour un très-sçavant & très-honrête homme.

M. GRICHARD.

Et vous me demandez des secrets pour vous faire aimer ?

MONDOR.

Eh non, Monsieur ; graces à Dieu, la nature n'y a pourvu que de reste.

M. GRICHARD.

Ah ! voici un fat.

M O N D O R.

Il y a trois ou quatre femmes qui m'incommode-
dent à force d'être entêtées de moi ; j'aime ailleurs
à la rage. Il y a des secrets pour se faire aimer ; ap-
prenn. z-m'en quelqu'un , je vous prie , pour me ren-
dre indifférent.

M. GRICHARD.

A ces femmes qui vous aiment à la folie.

M O N D O R.

Oui , Monsieur.

M. GRICHARD.

Prenez....

M O N D O R.

Fort bien.

M. GRICHARD.

Deux ou trois fois seulement....

M O N D O R.

J'entends.

M. GRICHARD.

Aussi mal votre tems avec elles , que vous le pre-
nez avec moi ; elles vous haïront plus que tous les
diabes. Adieu.

M O N D O R.

Bon.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637

1961 1 17

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1961 1 17

1961 1 17

1961 1 17

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY

1961 1 17

1961 1 17

1961 1 17

1961 1 17

1961 1 17

1961 1 17

M. GRICHARD.

Non , non , non , de par tous les diables, non.

ARISTE.

Voilà cependant trois fois de bon compte que vous changez de sentiment dans un jour.

M. GRICHARD.

J'en veux changer trente , s'il me plaît ; & , afin qu'on n'em'en vienne plus rompre la tête , je suis bien - aise de m'être engagé en votre présence de partir demain matin , pour aller voir à la Campagne ce Seigneur malade , qui m'a fait l'honneur de m'envoyer son Aumônier.

ARISTE.

Mais au moins , avant que de partir , vous devriez prendre quelque ajustement avec Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Je n'en ferai rien.

ARISTE.

Il a de puissans amis.

M. GRICHARD.

Je m'en moque.

ARISTE.

Vous lui avez donné votre parole.

M. GRICHARD.

Qu'il la garde.

ARISTE.

Il vient de nous dire à vous-même qu'il sçavoit le moyen de vous la faire tenir.

REFERENCES

SECRET

References

Abstract

P ~~XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX~~

553

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION
500 5TH AVENUE
NEW YORK 17, N.Y.

• **Expenditure**

It: "WIDE OF THE FUTURE" (1950)

五三二一

NOTE: THIS IS A

✓ 5: CH-32

Après la mort de la France, nous
devons nous en aller tous les uns
dans une direction, et les autres
dans une autre direction.

COMEDIE.

97

CATAU.

Brillon s'est enrôlé.

M. GRICHARD.

Enrôlé.

CATAU.

Oui, Monsieur, enrôlé pour aller à la guerre.

M. GRICHARD.

A la guerre?

ARISTE.

On s'est moqué de toi.

CATAU.

Monsieur, j'ai parlé moi-même au Sergent & au Capitaine.

M. GRICHARD.

Le fripon!

ARISTE.

Quel malheur!

CATAU.

Oui, Monsieur.

M. GRICHARD.

Mais ce Capitaine est un enragé; il se fera casser; d'enrôler des garçons de quinze ans: on veut aujourd'hui de grands soldats.

CATAU.

C'est ce que je lui ai dit. Il m'a répondu que cela étoit bon pour ceux qui vont en Flandre, en Piémont, ou en Allemagne; mais que, pour lui, il lui étoit permis d'enrôler des jeunes garçons.

M. GRICHARD.

De jeunes garçons? le traître?

CATAU.

Oui, Monsieur, il a ordre, à ce qu'il dit, de les

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme
de l'homme de l'homme de l'homme.

A. C. C. C. C. C. C.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme

C. A. C. C.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme
de l'homme de l'homme de l'homme.

A. C. C. C. C. C. C.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme

C. A. C. C.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme
de l'homme de l'homme de l'homme.

A. C. C. C. C. C. C.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme
de l'homme de l'homme de l'homme.

C. A. C. C.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme
de l'homme de l'homme de l'homme.

M. GRICHARD.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme
de l'homme de l'homme de l'homme.

C. A. C. C.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme

M. GRICHARD.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme
de l'homme de l'homme de l'homme.

C. A. C. C.

Monter à moi. Il sera toujours utile à l'homme

COMEDIE.

99

M. GRICHARD.

Comment , coquine ?

CATAU.

Eh bien , Monsieur , vous pouvez y aller ; mais je vous avertis au moins de faire votre testament , & de prendre congé de vos malades.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire ?

CATAU.

C'est-à-dire , Monsieur , que ce Capitaine cherche par tout des Médecins pour les mener en ce pays-là.

ARISTE.

Des Médecins ? gardez-vous bien d'y aller.

M. GRICHARD.

Voici pour moi un jour bien malencontreux. . . .
C'est le seul de mes enfans qui promet quelque chose.

CATAU.

Il est vrai qu'il vous ressemble déjà comme deux gouttes d'eau.

M. GRICHARD.

Il faut que tu y retournes avec de l'argent , & que..

CATAU.

Monsieur , ils m'enrôleront : le Sergent me vouloit prendre , moi , si je ne me fusse promptement sauvée. Il dit qu'ils ont ordre d'y mener aussi des filles.

M. GRICHARD.

Tublen ! voilà de terribles enrôleurs.

CATAU.

Vous moquez-vous ? Monsieur Mamurra a voulu

I ij

1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

2. Once the problem is identified, the next step is to define the objectives and goals of the project. This helps to clarify what needs to be achieved and provides a clear direction for the team.

3. The third step is to develop a plan or strategy to address the problem. This involves breaking down the problem into smaller, manageable tasks and determining the resources needed to complete each task.

4. The fourth step is to implement the plan. This involves putting the strategy into action and monitoring progress to ensure that the project is on track.

5. The final step is to evaluate the results of the project. This involves assessing the outcomes against the objectives and goals and identifying any areas for improvement.

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar.

M. GRICHARD.

Quoi ! ce Capitaine est donc ce neveu dont il nous a si souvent parlé ?

CATAU.

Oui , Monsieur , & il devoit aller prendre congé de lui ; je crois qu'il y est à présent.

ARISTE.

J'y cours , pour ne le pas manquer ; il n'y a qu'un pas d'ici , dans un moment je vous rends réponse.

SCENE VIII.

M. GRICHARD, CATAU.

CATAU.

JE crains bien , Monsieur , qu'on ne veuille pas lui rendre votre fils.

M. GRICHARD.

Pourquoi non , coquine ?

CATAU.

Ce Capitaine fait liere d'argent : c'est un Marquis de vingt mille livres de rente ; il a un équipage de Prince , & ses gens m'ont dit que le Roi lui a donné le Gouvernement de Madagascar.

M. GRICHARD.

Il faut que tous les diables soient déchainés aujourd'hui contre moi.

CONTENTS

THE JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

VOL. LXXII. PART I. 1942.

CONTENTS

THE JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

VOL. LXXII. PART I. 1942.

CONTENTS

THE JOURNAL OF THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE

VOL. LXXII. PART I. 1942.

COMEDIE.

103

M. GRICHARD.

La peste te creve.

LOLIVE.

Je viens vous prier, Monfu, de n'avoir aucune rancune de l'affaire de ransôt.

M. GRICHARD.

Le diable l'emporte.

LOLIVE.

Si vous avez quelque chose sur le cœur, pourtant. . . .

M. GRICHARD.

Monsieur Rigandon, ou Monsieur de la Motte, comme il vous plaira, sortez vite d'iei, & laissez moi en repos.

LOLIVE.

J'y viens aussi, Monfu, pour vous avertir de la part de mon Capitaine, de ne vous pas faire attendre demain matin.

M. GRICHARD.

Qu'est-ce à dire?

LOLIVE.

C'est-à-dire, Monfu, que vous soyez prêt pour partir à quatre heures.

M. GRICHARD.

Qui? moi!

LOLIVE.

Vous-même, Monfu.

CATAU, *le copiant.*

Vous le prenez pour un autre, Monfu.

LOLIVE.

Non, ma belle enfant, non; n'est-il pas Monfu

... ..
... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

... ..
... ..
... ..

CATAU.

Quoi ! Monsieur, vous irez aussi à Madagascar ?

M. GRICHARD.

J'enrage.

LOLIVE.

Assurément Monfu ira; il en a donné sa parole par écrit , & mon Capitaine le fera bien marcher.

M. GRICHARD, *avec fureur.*

Oh ! je n'en puis plus. Va-t-en dire, scélérat, à ton Aumônier, à ton Capitaine, à ton Viceroy, & à tous les Madagascariens, qu'ils ne se jouent pas à la colere d'un Médecin.

LOLIVE.

Monfu, Monfu, vous êtes homme d'honneur ; & , puisque vous vous y êtes engagé, vous irez. . .

M. GRICHARD.

Oui, traître, j'irai tout à l'heure faire assembler la Faculté.

LOLIVE.

Et moi le Régiment; nous verrons qui l'emportera.

M. GRICHARD.

Ceci intéresse tous mes confreres.

LOLIVE.

Eh ! Monfu, si vous pouviez en emmener quelqu'un avec vous, le beau coup ! il n'en resteroit encore que trop pour Paris.



Q. Now, what was the date of the
1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

1972

M. GRICHARD.

Le maître ?

LOLIVE.

C'est de-là que viennent toutes les drogues spécifiques.

M. GRICHARD.

L'infâme !

LOLIVE.

Quel plaisir pour un Médecin de se voir à la source de la casse, du séné & de la rhubarbe !

M. GRICHARD, *en fureur.*

Il faut que j'étrangle ce scélérat ?

LOLIVE, *lui présentant la halabarde,*

Alte là. Adieu, Monlu. Si vous n'êtes chez mon Capitaine demain matin à quatre heures, vous aurez ici à cinq trente soldats logés à discrétion. Serveur, jusqu'au revoir.

CATAN.

Je soupçonne, Monsieur, quelque chose, dont il faut que j'aille m'éclaircir. Il y a quelque trahison,



SCENE XI.

M. GRICHARD, ARISTE.

ARISTE.

Voilà, mon frere, ce que vous coûte votre gronderie ; le soufflet que vous avez donné à Brillon est cause de tout. Le petit fripon s'est allé enrôler, & a donné lieu à la pièce qu'on vous a faite ; vous aurez de la peine à vous en tirer. Je vous l'ai dit mille fois, votre mauvaise humeur vous attire toujours. . .

M. GRICHARD.

Ah ! courage : il est question de chercher des expédiens pour qu'on ne nous mene, Brillon & moi, à Madagascar ; & la démangeaison de moraliser vous prend.

ARISTE.

Pour moi, je ne vois pas quel expédient employer où l'argent est inutile : aux maux sans remède, le plus court est de prendre patience. Cependant la prudence veut. . .

M. GRICHARD.

Ah ! quel homme ! Sçavez-vous bien, Monsieur mon frere, que j'aimerois mieux aller mille fois à Madagascar, à Siam & à Monomotapa, que d'entendre moraliser si hors de saison ? Voilà - t - il pas ce qu'on vous reprochoit l'autre jour à l'audience ? Vous jâsâtes une heure sur les anciens Babyloniens,

& il étoit question au procès d'une chevre volée.
J'enrage quand je vois. . .

SCENE XII.

TERIGNAN, M. GRICHARD,
ARISTE.

TERIGNAN.

M On pere, je sçais le tour qu'on vous a joué,
j'ai découvert d'où cela vient, & je viens vous
dire qu'il ne tiendra qu'à vous de ne point aller à
Madagascar, & de ravoïr mon frere sans qu'il vous
en coûte rien.

M. GRICHARD.

Comment ?

TERIGNAN,

Monsieur de Saint-Alvar est cause de tout.

ARISTE.

Monsieur de Saint-Alvar ?

TERIGNAN.

Lui-même. Par malheur il est proche parent de
ce Capitaine. . . ,

M. GRICHARD.

Je sçais qui est son oncle : acheve.

TERIGNAN.

Eh bien ! il s'est allé plaindre à son neveu que
vous lui avez manqué de parole, & que c'est le plus
sensible affront que l'on puisse faire à un Gentil
homme.

ALONZ MONTAGNE ET FILS, 10, RUE DE LA PAIX, 10

PARIS.

ALONZ MONTAGNE ET FILS, 10, RUE DE LA PAIX, 10
PARIS.

ALONZ MONTAGNE ET FILS

ALONZ MONTAGNE ET FILS, 10, RUE DE LA PAIX, 10
PARIS.

ALONZ MONTAGNE ET FILS

ALONZ MONTAGNE ET FILS, 10, RUE DE LA PAIX, 10

PARIS.

ALONZ MONTAGNE ET FILS, 10, RUE DE LA PAIX, 10
PARIS.

ALONZ MONTAGNE ET FILS

ALONZ MONTAGNE ET FILS, 10, RUE DE LA PAIX, 10
PARIS.

ALONZ MONTAGNE ET FILS

ALONZ MONTAGNE ET FILS, 10, RUE DE LA PAIX, 10
PARIS.

ALONZ MONTAGNE ET FILS

COMEDIE.

III

TERIGNAN.

Oh ! j'aime mieux aller aussi à Madagascar.

M. GRICHARD.

Tu n'iras point à Madagascar , & tu l'épouseras.

SCENE XIII.

CATAU, M. GRICHARD.

TERIGNAN, ARISTE.

CATAU.

Monsieur, je vous prie de me donner mon congé.

M. GRICHARD.

Pourquoi ton congé ?

CATAU.

Je ne veux plus servir une extravagante.

M. GRICHARD.

Que t'a-t-elle fait ?

CATAU.

Est-ce que Monsieur ne vous en a rien dit ?

ARISTE.

Ma nièce m'a prié de n'en point parler.

CATAU.

Refuser un parti si avantageux , & qui nous mettroit tous hors d'embarras !

M. GRICHARD.

Quel parti ?

CATAU.

Comment, Monsieur ? Ce neveu de Monsieur de

Saint-Alvar, ce Marquis de vingt mille livres de rente, ce Gouverneur de Madagascar, a chargé Monsieur de vous demander Hortense en mariage.

ARISTE.

Il est vrai, mon frere; mais elle a quelque secrète aversion pour lui.

CATAU.

Aversion pour un homme de vingt mille livres de rente, & qui est fait à peindre. Vous l'avez vu, Monsieur.

M. GRICHARD.

Qui ? moi ! & quand ?

CATAU.

Tout à l'heure. C'est cet homme de condition qui est venu vous consulter. . . .

M. GRICHARD.

Qui ? ce grand flandrin ! il est encore plus sot que Fadel ; mais il n'est que trop bon pour Hortense.

ARISTE.

C'est un homme après tout que nous ne connoissons pas bien, & je trouve que ma nièce a raison.

M. GRICHARD.

Et moi, je trouve que votre nièce est une sotte.

CATAU.

Assurément, Monsieur. Je sçais bien d'où vient son aversion ; elle est affollée de son Mondor qui ne viendra peut-être jamais.

M. GRICHARD.

La coquine ! Je vois ce que c'est : ils sont tous d'intelligence contre moi & Brillon ; ils voudroient déjà

COMEDIE.

113

déjà nous sçavoir bien loin. Ah parbleu ! je ne serai pas leur dupe. Allons , allons , Catau.

CATAU.

Que vous plaît-il , Monsieur ?

M. GRICHARD.

Fais venir Horrense , & va dire à Monsieur de Saint-Alvar , à Clarice & à ce Marquis , de se rendre ici tout-à-l'heure.

CATAU.

J'y cours , vous les aurez dans un moment.

SCENE XIV.

M. GRICHARD, ARISTE,
TERIGNAN.

M. GRICHARD, à Terignan qui fait
semblant de vouloir fuir.

HO ! ne songe pas toi , à nous échapper ; demeure là entre ton oncle & moi , que je te voye , & songe que si tu ne fais les choses de bonne grace , je te. . . Oh , oh. . .

TERIGNAN.

Mon pere. . .

M. GRICHARD.

Attends-toi que je te donne à ta Nérine.

TERIGNAN.

Vous avez assez beau faire , vous me ferez jamais épouser Clarice par force.

M. GRICHARD.

De force ou de gré , tu l'épouseras.

K

SCÈNE XV.

CATAU, L'ÉPOUXÉ.

M. GRICHARD, ARISTE.

TÉRIGNAN, HORTENSE.

CATAU.

Monsieur de Saint-Alvar conduit à l'église
avec ici les autres dans un moment.

M. GRICHARD.

Ah ! tu as fait venir Monsieur Rigault ?

CATAU.

J'ai cru que vous en auriez besoin.

M. GRICHARD.

Allons, Monsieur le Notaire, deux contrats : le
mariage Térignan avec Clarice.

LE NOTAIRE.

Monsieur, ledit contrat est dressé depuis hier ; il
n'y aura qu'à signer, quand les parties contractantes
seront ici.

TÉRIGNAN.

Mais, mon père, épousez Clarice, je vous en
conjure.

HORTENSE.

Oui, mon père, épousez-la, je vous en supplie, &
ne me donnez point de ce Marquis.

M. GRICHARD.

Ah parbleu ! voici qui est drôle : je veux marier
mes enfans, & mes enfans ne veulent marier, moi.

COMEDIE.

LE NOTAIRE.

Monsieur, en pareil cas, nous avons accoutumé de préférer la volonté des peres à celle des enfans ; c'est notre style.

M. GRICHARD.

Je le crois bien, vraiment, ce style est bon. Allons, Monsieur, afin que tout soit prêt quand les autres viendront, je marie aussi Hortense à Monsieur le Marquis de ... de ...

CATAU.

Attendez, Monsieur, je sçais son nom & ses qualités ; je vais les lui dicter. (*à M. Grichard.*) Ne vous rendez pas au moins. (*disant au Notaire.*) Marquis de Tiffac.

LE NOTAIRE.

Sac.

M. GRICHARD.

Gouverneur pour le Roi de l'Isle de Madagascar.

LE NOTAIRE.

Car.

M. GRICHARD.

Entends-tu, impertinente ? vois ce que tu refuses.

HORTENSE.

Quoi ! mon pere, épouserai-je un homme qui me menera au bout du monde.

CATAU.

Allez, Mademoiselle, je connois des femmes qui font bien voir plus de pays à leurs époux.... Mais les contrans sont dressés, & voici nos gens qui arrivent tout à propos.

SCENE DERNIERE.

M. RIGAUT dans le fond du théâtre, CLARICE,
TERIGNAN, ARISTE sur la droite, M. GRICHARD dans le milieu, MONDOR, HORTENSE, CATAU & BRILLON sur la gauche, MAMURRA.

MONDOR.

Monsieur, sur la parole qui m'a été donnée de votre part, voilà votre fils que je vous ramène avec plaisir.

M. GRICHARD.

Vous m'avez promis ça... Mais laissons cela, nous en dirons deux mots quelque jour. Et mon épie.

MONDOR.

- Je vous le rendrai, quand vous aurez signé les deux contrats.

M. GRICHARD.

Signons donc.

MAMURRA.

Monsieur.

M. GRICHARD.

Oh ! va-t-en à Madagascar, toi.

BRILLON.

Mon pere, laissez-moi aller, je vous paie, avec Monsieur le Marquis.

M. GRICHARD.

Paix, fripon. Ne perdons point de temps ; il est tard, Donnez, que je signe. (Il signe.)

COMEDIE.

117

TERIGNAN.

Mon pere , je vous déclare au moins...

M. GRICHARD.

Signe seulement. (*Il signe.*)

HORTENSE.

Je ne veux pas aller. . .

M. GRICHARD.

Dépêche-toi. Ah , ah , je vous ferai bien voir que je suis le maître.

Elle signe , & Clarice aussi.

M. RIGAUT.

Il ne reste à signer que Monsieur Mondor.

MONDOR , *après avoir signé.*

Voilà qui est fait.

M. GRICHARD.

Mondor ! qu'est ce à dire ?

CATAU.

Oui , Monsieur , voilà Mondor. C'est lui qui par mon ordre vous avoit enrôlés , vous & Brillon. C'est moi qui l'avois fait Marquis & Gouverneur de Madagascar. Il renonce à ceste heure au Marquisat & au Gouvernement ; il a tout ce qu'il souhaite.

M. GRICHARD.

Ah ! peste maudite , je t'étranglerai : & toi , scélérate , c'est donc ainsi ?

CATAU.

Monsieur , elle n'a fait que suivre votre volonté. Vous la voulûtes hier donner à Mondor , vous la lui donnez aujourd'hui , de quoi vous plaignez-vous ?

MONDOR.

Monsieur , l'honneur de votre alliance , l'amour...

M. GRICHARD.

Tarare ! l'honneur, l'amour : . . . Ah ! s'enrage, je creve, me voilà vendu, trompé, trahi, assassiné de tous côtés. Mais tu sera pendu, faussaire exécration.

M. RIGAUT.

Ma foi, Monsieur, vous ne ferez pendre personne : ces deux contrats sont dans mon registre par votre ordre depuis hier, vous les signez aujourd'hui.

ARISTE, riant.

Mon frere, si vous étiez d'une autre humeur, nous aurions pris d'autres mesures.

M. GRICHARD, s'en allant.

Morbleu ! il en coûtera la vie à plus de quatre !

CATAU.

De ses malades peut-être. Mais allons nous réjouir, & que le Grondeur se pendre, s'il veut.

F I N.



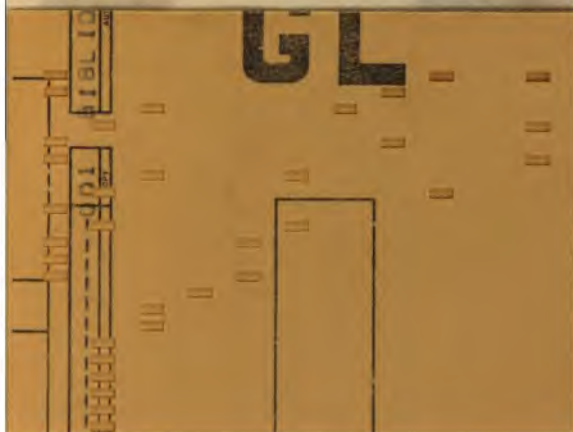
UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 05967 8253



A 3 9015 00370 354 6
University of Michigan - BUHR



**DO NOT REMOVE
OR
MUTILATE CARD**

